

UVIC - McPHERSON



3 2775 90311541 7

FRANCIS DE CROISSET

**Nous avons fait
UN BEAU
VOYAGE**

GRASSET

Nous avons fait un beau voyage

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

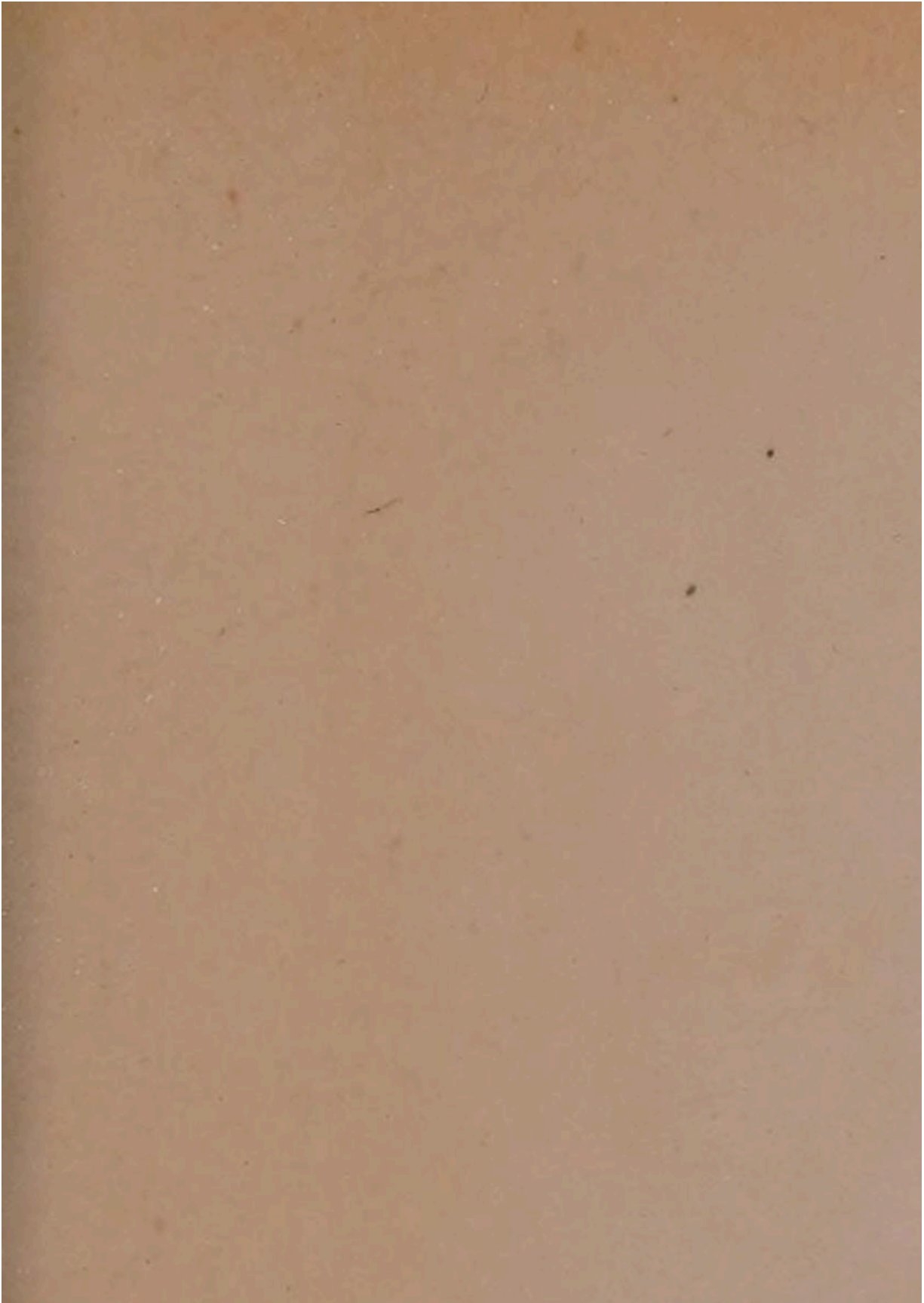
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

7 phi iy 3 2775 903115417 _ FRANCIS DE CROISSET | Nous
avons fait UN BEAU IVOYAGE GRÄSSET

UNIVERSITY OF VICTORIA LIBRARY

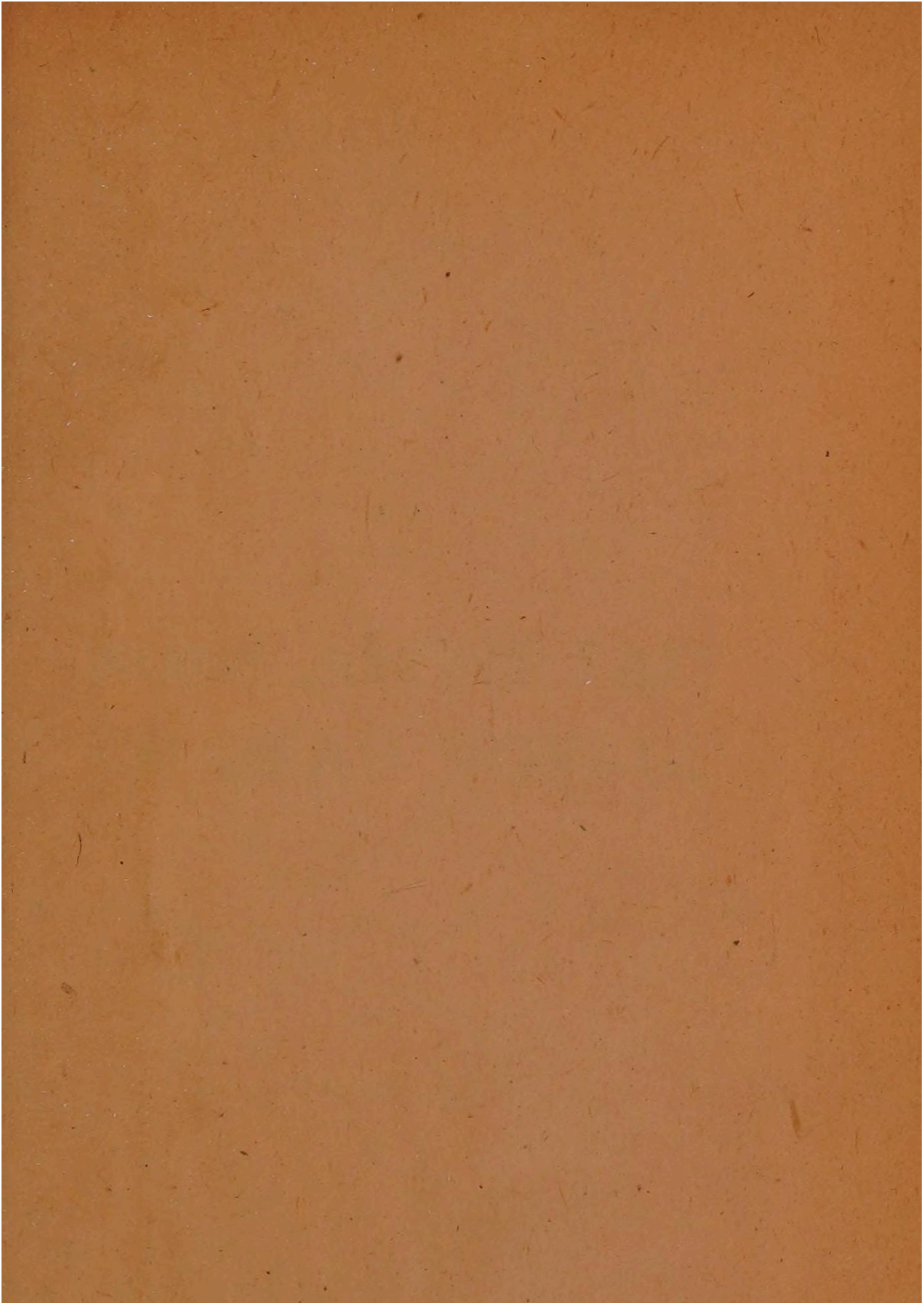


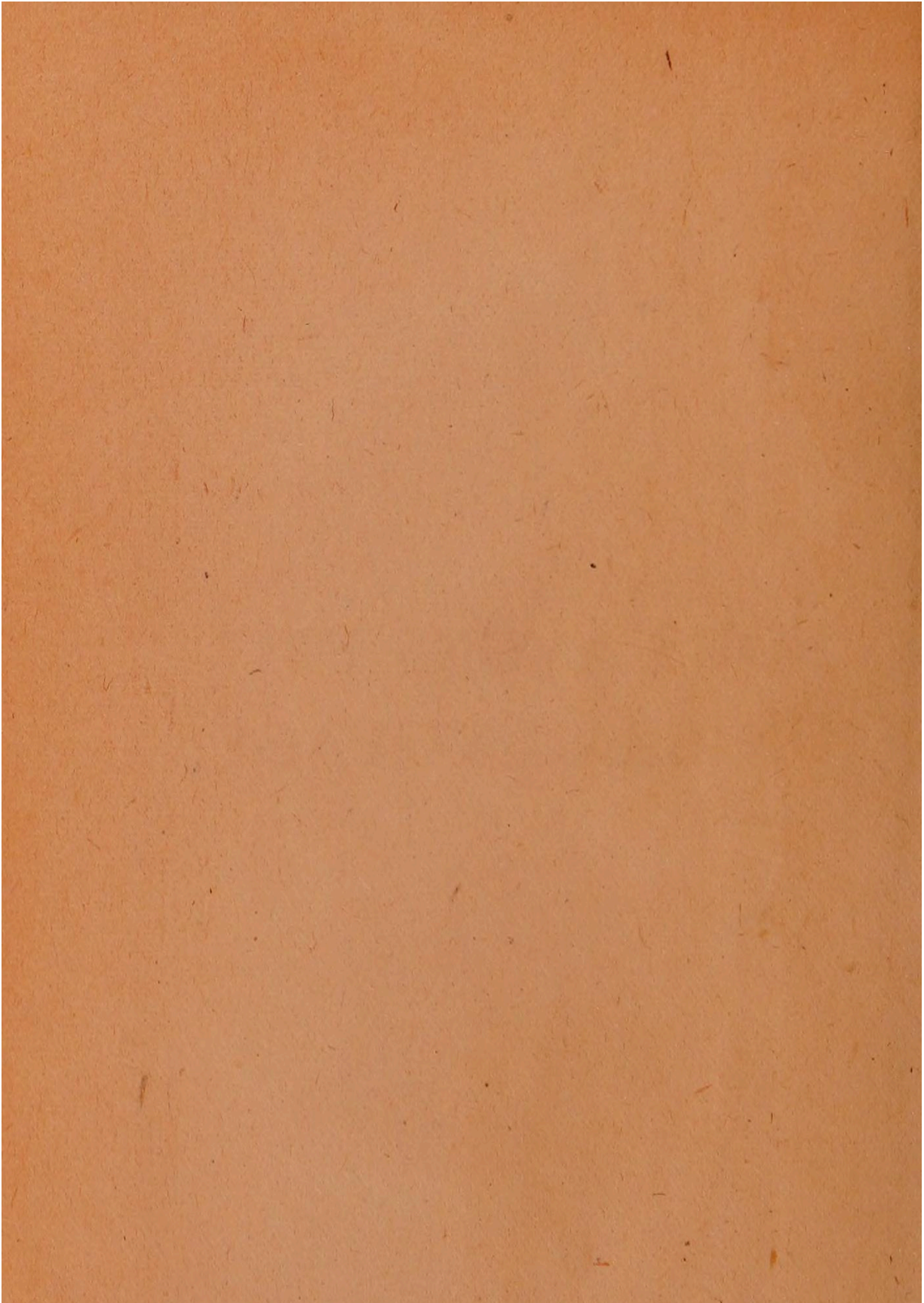


The text on this page is estimated to be only 34.33% accurate

he gh S07 ee w q







_ NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE }

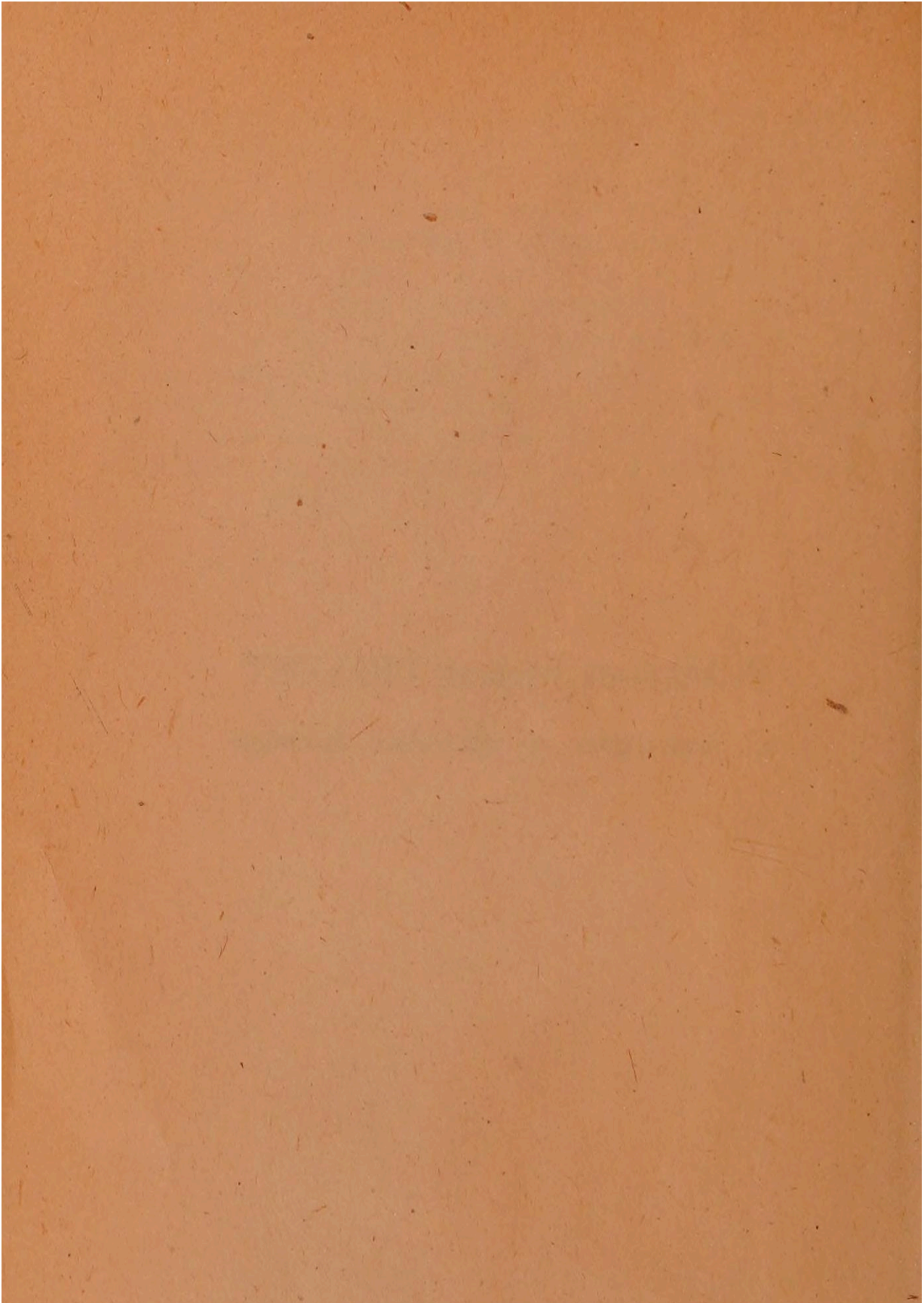
\ OUVRAGES DU MEME AUTEUR PARUS aux Editions
 BERNARD GRASSET La Féerie Cinghalaise. f Nous avons fait un beau
 voyage. La Vie parisienne au Théâtre. Nos Marionnettes. La Dame de
 Malacca. Le Dragon blessé. La Cête de Jade. Poksies : Les nuits de quinze
 ans (Paul Ollendorf). THEATRE (Tomes I & V) (Ernest Flammarion) :
 Tome I: D'un jour a l'autre. Chérubin. La bonne Intention. Par Politesse.
 Tome II : Le Bonheur, Mesdames. Les deux Courtisanes. Le Ceur dispose.
 Tome III : L'Epervier. Le Feu du voisin. Ne dites pas : fontaine... Tome IV :
 Le Paon. ; Le je ne sais quoi (en collaboration avec Maurice de Waleffe).
 Tout est bien (en collaboration avec Abel Tarride). Tome V : Arsène Lupin
 (en collaboration avec Maurice Leblanc). La Passerelle (en collaboration
 avec MTMç Fred Grésac). Le Retour (en collaboration avec M. Robert de
 Flers). Pour La Lancue FRANGAISE (Plon-Nourrit et C%),, THEATRE
 (Ernest Flammarion) : . Les Vignes du Seigneur (en collaborationavec M.
 Robert de Flers). Roraance, Ciboulette, Les Nouveaux Messieurs, Le
 docteur Miracle, bere tet Rs ed ae

The text on this page is estimated to be only 46.72% accurate

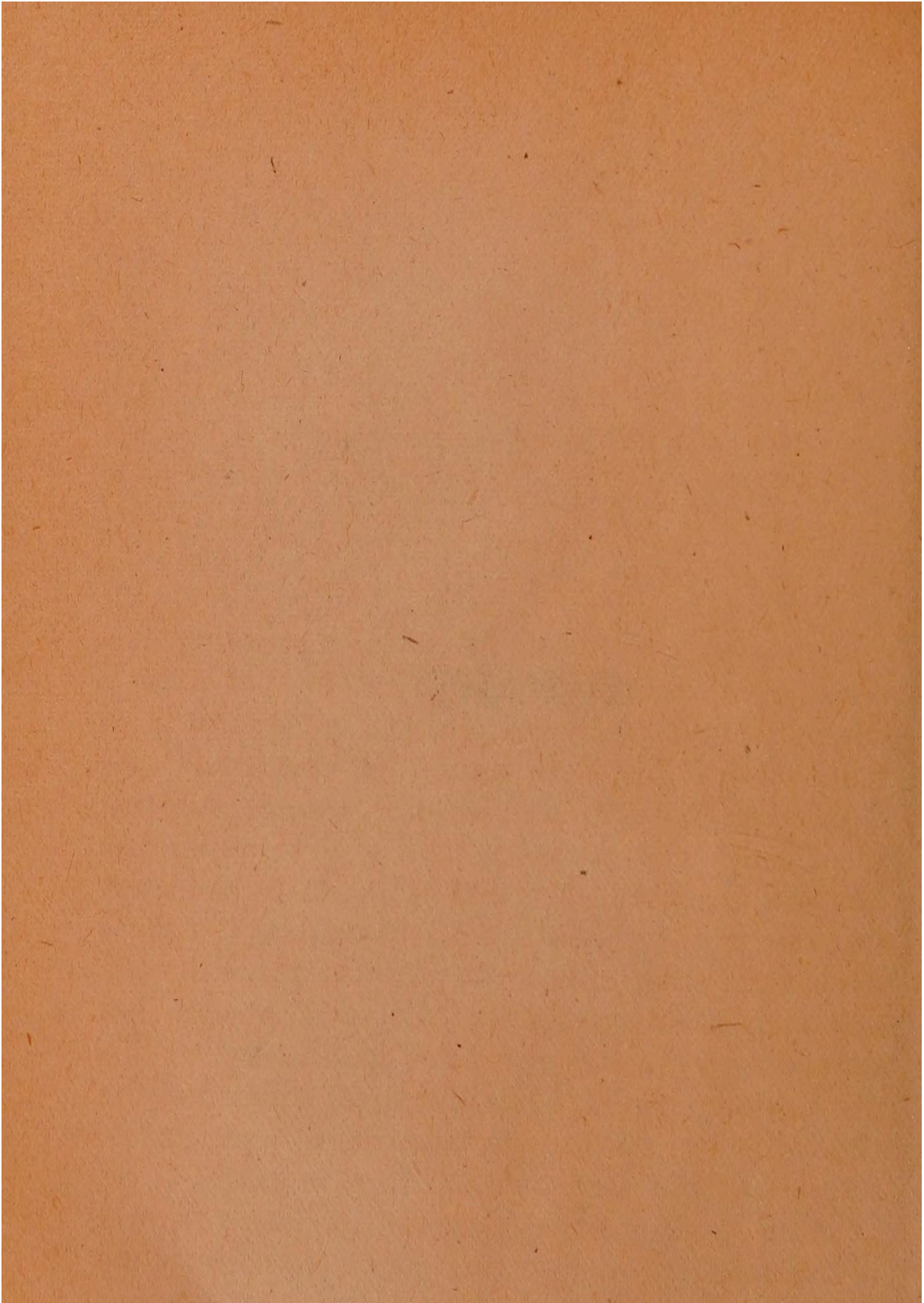
=z WES se Peer ye eee ON ERE R MERE Sc ily ete s \ Trey Nes
t 2 ; | "FRANCIS DE CROISSET NOUS AVONS FAIT UN BEAU
VOYAGE | _ EDITIONS BERNARD GRASSET 61, RUE DES SAINTS-
PERES, 61 PA R IS (VI°*) + UNIVERSITY OF Hever 3 LIBRARY 3
Vitptana HC

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE, REIMPOSES DANS LE
FORMAT IN-4° TELLIERE, TROIS EXEMPLAIRES SUR VIEUX
JAPON, RESERVES A L'AUTEUR ET NUMEROTES VIEUX JAPON I
A III; VINGT EXEMPLAIRES SUR MONTVAL (GASPARD MAILLOL)
NUMEROTES MONTVAL 1 a 16 ET 1 A IV; VINGT-QUATRE
EXEMPLAIRES SUR ANNAM DE RIVES, NUMEROTES ANNAM | a
18 ET 1 A VI; QUARANTE-HUIT EXEMPLAIRES SUR VELIN
D'ARCHES, NUMEROTES ARCHES | a 40 ET | A' VIII; CENT TRENT
EXEMPLAIRES SUR VELIN PUR FIL LAFUMA, NUMEROTES
VELIN PUR FIL | A 120 ET 1 A X; ET DANS LE FORMAT IN-8°
COURONNE; MILLE SEPT CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR
ALFA SATINE OUTHENIN-CHALANDRE, CONSTITUANT
PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT LA PREMIERE EDITION,
NUMEROTES ALFA | A 1650 ET 1 ac. Tous droits de traduction, de
reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.
Copyright by Editions Bernard Grasset, 1930,

A Mapame Marce. PREVOST en respectueux et affectueux
hommage



DÉPART



LES PREMIERS PAS — DE LA CONVALESCENCE La ables
avec son lit gardé et solitaire, m'a 4 beak mes regards étonnés d' enfant. On
a posé — contre le mur la civière qui m'a transporté dans 'ma chambre. Sa
toile roulée ne laisse voir que. deux longs portants de bois qui, jumelés,
ressemblent a des skis. Des skis !... Est-ce possible que yen aie chaussés, il
y a trois mois, franchissant des ravins et culbutant dans la neige ? Oui êtes-
vous, intrépides amies aux petits nez rouges sous _vos passe-montagnes
gelés ? Et vous, bondissants camarades ? La neige de nos chutes brillait sur
nos jumpers glacés. Mais, dans nos gants de laine 'rigides et qui craquaient,
nos mains demeuraient souples et chaudes. Santé ! Miracle perdu ! Je ne
suis pas triste, pourtant. Tout a pris tant — d'importance ! La cigarette que
je vais fumer me semble extraordinaire, et le plaisir de l'allumer m'étourdit.
La convalescence, comme une fragile primeur, pousse autour de mes draps.
Amère douceur d'être malade. Méditation des traver\

12 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — sées. Ma T.S. F., branchée sur un jazz de Lone dres, me sonne une gaieté plus jeune que la notre. Dire qu'il y a des gens qui sortent, qui dansent, qui prennent un train ou un bateau ! Dire que j'ai connu tout cela. ! Mon corps amaigri, que l'oreiller fatigue, s'en étonne. Pourrai-je jamais refaire un voyage ? 3 * B J'ai la sur mon lit, l'invitation tentatrice. Depuis hier, je l'ai relue plus de vingt fois. Elle 'est signée de l'aimable prince Karam : « Mon père me charge de vous inviter aux fêtes qu'il donne A Kapurthala, le 24 novembre, pour le cinquantième anniversaire de son règne. Il faut partir au plus tard à la mi-octobre. GuéTissez vite et venez. Vous ferez chez nous la connaissance de beaucoup de princes bisa qui, j'en suis sûr, vous inviteront à leur tour... Je contemple ce prétexte dont tout Français a besoin pour partir. J'ai une raison, enfin, de réaliser mon rêve : visiter l'Inde des rajahs. : Je pense à des lectures enfantines, touchantes, un peu absurdes. Comme, lorsque nous sommes malades, nous sommes près de notre enfance ! Le Capitaine Corcoran ! Cela se passait aux Indes ; il y avait une tigresse qui s'appelait Louison et, au bout de trente ans, je me rappelle à peu près le dialogue entre la princesse hindoue, assise

DEPART Ea yt 8 nc -gée dans son palais, et son vaillant défenseur, le -capitaine Corcoran : a Ma redoutable tigresse Louison, j je vous la _ prête, princesse, s “écriait le capitaine. Elle vous E protégera. - — Merci, s’écriait 4 son tour la princesse. Puis, après un temps, de reprendre : « Mais qui me _protégera de Louison ? Quand j’étais petit, je trouvais ces phrases merveilleuses: Un palais assiégé, une tigresse, les Indes... Décidément, on ne change pas ! .. CTI faudrait que vous partiez au plus tard a ae Hélas ! est-ce possible >? * * * "abbé M... est venu me voir. I m’apporte le _vieux Paris dans les plis de sa soutane. Il s'est assis devant ma fenêtre, ouverte sur le boulevard ‘Filandrin. Il est tout noir contre le ciel. Je vois aussi le printemps de Paris, ce printemps maigre, avec des arbres au fusain; mais des bourgeons, déjà, comme de petites pointes d’asperges. Une -poésie citadine monte du trottoir réchauffé. Il y a quinze jours, c’était presque l’hiver avec, dans le ciel de métal, des nuages solides qui bloquaient le soleil. Quelle grace ont ces printemps de chez ‘nous, ces printemps courageux qui, chaque année, -réussissent. _ = A quoi pensez-vous ? me demande l’abbé.

ei 14 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — A nen. C'est charmant a vous d'être venu me voir. Il se lève, penche sur moi son visage émacié, son sourire spirituel et ses yeux indulgents, puis il se rassied. Il a une bonté génée. Il se demande sans doute jusqu'à quel point je suis atteint. Il ne sait pas s'il doit me préparer ou me distraire. J'ai peur. Il a soudain le même regard que mes parents, que la garde et que mon domestique quand, le matin, il a écarté les rideaux et qu'il me voit. J'ai peur de la gêne que je lis dans tous les yeux. C'est étrange comme un malade intimidé. L'abbé me dit en partant : — Vous guérirez. Vous irez aux Indes, j'en suis sûr. ; L'impression qu'il m'a fait l'aumône. Sara . — Je vais vous ausculter, me dit le docteur, derrière ses lunettes. ; C'est nerveux, mais lorsque von m'ausculte je me mets à rire, ce qui contrarie l'auscultation. Aussitôt, je pense à des choses tristes : A la mort de ma mère, 4 mes amis tués en pleine jeunesse, pendant la guerre, et aussi à tous ces crânes aux oreilles atterries qui, depuis l'enfance, ont confessé ma poitrine... Alors, j'ai envie de pleurer. Il se relève et me regarde. C'est le verdict. Il y a des circonstances atténuantes dans son sourire

DEPART Cees _ — Il faut vous lever, me dit-il. =~ Je le regarde, ébloui. _ — Me lever ? C'est sérieux ? Mettre le wea par terre > : — Ah! la. \première fois, ce sera dur. Mais 'yous ne seriez pas content d'aller jusqu'a votre — cabinet de travail ? . me _ — Ah! si, m'écriai-je, je serais bien content) 'aller la-bas. Le docteur me regarde en riant. — Vous dites cela comme vous diriez : « Je serais très content daller aux Indes. Je lui montre, sur mon lit, 11 invitation. — Vous croyez que, dans six mois. je pourie 'Yai Pa — Oui, je crois. Le départ. Un port. La mer. J'ai, sur mes' évres, comme un goiit salé. J'entends le vent du large. J'ai les yeux pleins de larmes. — Cest vrai, docteur, c'est vrai ? — Voulez-vous bien ne pas vous mettre dans es états-la. Demain, vous ne vous léverez que demain. Il sort, la porte se referme. Je suis tout seul. Est-ce que j'ai révé cette visite ? * * * _ La visite était vraie. J'y crois, ce soir. Je veux épart | Ce mot magique me tient éveillé.

‘ 5 4 i 16 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ‘Tous mes vieux voyages, suf la mer des souvenirs, viennent vers mol, rompant leurs amarres. Jéteins ma lampe, pour mieux les revoir. Matins aigres et venteux du port de Mar-__ seille, ot |’ame pleine de projets met a la voile sous le mistral ensoleillé. Balcons bariolés du vieux Naples ov, ai le soir embué, toute une famille qui transpire sèche avec son linge. Pompei avec la vision de ses derniares fouiliaars : -radieux, un Hermés de marbre a demi déterrés et deux jeunes ouvriers épongeant leur front bas, buvant un coup de vin a côté du dieu qui leur ressemble. Cloches et canaux de la Hollande endormie. Prés laqués ot paissent, immobiles, des vaches adhérentes. Odeur de Londres : charbon, cur et tabac blond, Londres, -avec, sur la Tamise, sa jeunesse heureuse, musclée et muette... | Les deux fonctionnaires équestres, rouges dans le brouillard. Londres, le seul pays du monde ot les uniformes fassent des statues ! Ceylan avec ses pistes aromatiques dans l’antique forêt spongieuse. Partir !... | ®R * * Je me suis habillé pour la première fois. J’ai un faux-col. Je me repose de cet effort sur mon

soleil, maintenant, s'allonge jusque sur mes draps et, depuis hier, les marronniers du boulevard arbo- _ DEPART ee: lit. J'ai chaud mais ce n'est plus la fièvre. Le _ rent de petits candélabres roses. a Ce matin, on m'a téléphoné de la part du marquis de Duringham, de passage 4 Paris. Je n'ai pas réalisé tout de suite que c'était Hollicott. Tl se rend a Marseille demain, ou il s'embarque pour les Indes. Il est en poste la-bas, sur la fron- _ tière d'Afghanistan, au Khyber-Pass, "Je n'ai pas répondu au téléphone moi-même, mais j'ai fait dire qu'il passe me voir cet après-midi. Sa visite m'angoisse un peu : je me souviens _ e . 9 qu'il n'aime pas les malades. I] m'a confé un jour qu'il ne savait jamais quoi leur dire. Je préJ q fère le recevoir dans ma chambre, parce que, ~ dans mon cabinet, il n'y a pas de soleil. Et puis, quand on est couché, on a moins mauvaise mine. J'ai horreur d'impressionner, Hollicott vient de retéléphoner pour me faire - demander si ce que j'ai est contagieux. Si ce nest pas contagieux, il amènera une jeune.dame. Je © lui ai fait répondre que ce n'était pas contagieux, mais que deux personnes a la fois me fatigueraient. Il m'a fait redire que l'amie était très jolie, je lui ai répondu que cela me fatiguerait tout de même. 9 © e ge ° J'ai presque envie qu'il ne vienne pas. Mon col. est trop large, je suis maigre. Et lui a toujours trop bonne mine. Il est cinq heures. Comme la journée est encore ~ _ GROISSET 2. oa

‘ , Vn ia ee \ 18 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE
douce. Dans ma chambre, le soleil installé s’at— tarde..On a apporté la
table a thé. On m’a envoyé des fleurs. J’ai fait enlever les derniers flacons
de pharmacie, les derniers témoins de ma souffrance. Ma chambre est gaie.
Je me sens mieux. Pourquoi est-ce que j'ai dit 4 Hollicott de ne pas amener
son amie, qui est jolie 2

OU L'ON RETROUVE HOLLICOTT ye i _ Un bruit d'échappement libre et des pétarades sur le boulevard. Le tapage est trop.somptueux _ pour une auto véritable, ce doit être une voiturette. Hollicott, probablement : un camarade Yaura conduit jusqu'ici, avec la jolie dame, pet être ? _ Vite, je sonne pour qu'on la fasse monter aussi. Trop tard, l'auto démarre. Je voudrais me lever, voir qui c 'est. Mais seul mon esprit est alerte. ae porte s "ouvre, c'est lui. a savais qu'il ne serait pas en uniforme, mais son complet me déconcerte. Tous mes souvenirs de lui sont kaki. : Tl s'est arrêté sur le seuil et ne m'aperçoit pas tout de suite. [] n'a pas l'air d'être en veston, il a Yair d'être en civil. Il arbore la cravate de son régiment. Est-il possible d'avoir des } joues qui se portent aussi bien ? Comme il paraît jeune, l Autrefois, j je croyais que Cc 'était la faute de son uniforme. Les Anglais



- se 4 > aa 20 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE

semblent encore plus jeunes quand on est. mae lade ! Son regard fait le tour de la chambre et s'arrête sur mon lit. Offusqué, en me voyant il fait : ae Oh ! ; I] m'a reçu en pleine fisucd Il se reprend et me dit . . — Pauvre du Croussett ! Vous as le taint boueux. — Jele sais, mon vieux. — Pauvre du Croussett !| On peut Kites ? — Mais oui. — Pauvre du Croussett ! Est-ce qu'on vous 'donne de la fortifiant ? — Je suis a la diète. — Vous devriez prendre un médecny anglais. Vous permettez que je boive mon thé ? — Je crois bien. — Vous voulez le vêtre ? — Non, merci. Il s'assied, beurre une rétie, la dévore, se verse. du thé, beurre une autre rdtie, tape une cigarette contre son étui, me regarde, réfléchit et dit : es — Pauvre petite du Croussett | Je le regarde, honteux ! Il se reprend, réussit un large sourire, se précipite sur mol, s'écrie : — Je suis très content, vieux garcgon | me prend par les épaules et me secoue.

DEPART 0 On Ele plafond se ontond avec le plancher, et je ime
sens devenir plus pile. @ — Faites attention, je ne. suis pas très solide. ts fl
me lache, rougit, dit : — Oh ! je suis triste, me regarde avec un aot
hienveillant, s'assied a cdté de mon lit, cherche, trouve et déclare : | : —
Pauvre du Croussett. — Voyons, dis-je, parlez-moi de vous. C' est gentil de
m'avoir téléphoné. Vous êtes a Paris pepus quand ? — Depuis deux nuits.
— Il y a deux ans que je ne vous ai pas vu. Qu'est-ce que vous êtes devenu
? a Oh ! beaucoup de choses. Vous savez que' j'ai eu une longue permission ?
J'ai passé six mois en Angleterre. ; ~ — Oui, a la suite de la mort de votre
cousin. Dans une lettre, vous parliez même de quitter TYarmée. 2 t, ~ —
Qui, au premier moment. J'avais un peu 'd'argent, j'héritais d'une chateau.
Mais la situation était embrouillée, et la chateau elle était dans le nord de
|'Angleterre. Une vraie vieille 'chateau de chez nous. Très jolie : dela grosse
muraille, pas de calorifère, de vieilles tours dans de la gazon et beaucoup de
pluie pat-dessus. — Sinistre. _ — La vieille chateau. J'ai été dans le monde,
ily a des voisins. Toutes les mères voulaient me marier. Je n'aime pas qu'on
s'occupe de mon bon- — §

22 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE

heur. Le bonheur, c'est une chose qu'il faut trouver toute seule. Un jour, chez des voisins, j'ai déjeuné avec le général Stones, qui partait pour les Indes, il m'a proposé de l'accompagner. Ce jour-la, il pleuvait encore plus que d'habitude. Vous connaissez la fille du général Stones ? — Non. Pourquoi ? — Pour rien. Mais j'ai accepté, et c'est comme ça que je suis maintenant au Khyber-pass. — Joli ? — La fille du général Stones ? — Non, le Khyber-pass ? — Oh ! ça dépend. La touriste qui reste un jour dit : « Oh ! que c'est pittoresque ! Que je voudrais y aller ! » Ee Pee qui est obligé de rester dit : « Oh ! que c'est embêtant ! que je voudrais f... le camp ! » Vous comprendre ? = Oui. — C'est un pays qui fait plaisir à voir la journée que tu la quittes. Heureusement, il y a un polo, des tennis, quelques jeunes filles anglaises et de bons chevaux. Avec ça, vous es confortable partout. — Eh bien, moi, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon vieux ; je vais peut-être y aller. — Au Khyber-pass ? — En tout cas, aux Indes. — By Jove ! Il a Vair vraiment heureux. Il frappe de son poing fermé la paume de sa main gauche ce qui |

Uo DEPART foes 'est, en Angleterre, le signe national de la décision ou de la joie. : _ — Et quand vous viendras ? | _ — Dans quatre ou cinq mois, quand je serai -guéri, guéri physiquement. | _ — Oh ! sirement vous serez guéri, du Crous'sett. Et si la saison n'est pas déjà trop froide pour "vous, — car vous es un petit français frileux, — vous viendras au Khyber, je vous logerai et vous — 'monterez les chevaux du régiment. Et nous chasserons le tigre, la panthère, le chacal et l'antilope. . Si la saison est trop avancée, c'est moi qui viendra vous voir chez la rajah. _ Cher garçon ! Il a |'air vraiment content. Il 'marche de long en large, et brusquement s'ar- _ 'réte. ee Sra rane i _ — Pourquoi, demande-t-il avec cet air soup- . 'conneux qui le rend si puéril, pourquoi avez-vous dit que vous ne seriez guéri que physi_quement ? : — Parce que, moralement, ce sera plus long. Il ne répond pas tout de suite. I] a V'air soucieux, avec une grosse barre au front que je ne lui con'Maissais pas. — roe ' — Du Croussett, me dit-il enfin, si vous es "encore déprimé, n'allez pas aux Indes. — Pourquoi ? — C'est dangereux. = La fièvre 2» | = No. L'hiver, vous la crains pas. — Alors, quoi? — : NN

7 i 24 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ~ — La
mauvaise déesse. Elle grimpe sur le bateau a partir d'Aden. - == Hein ? —
C'est la déesse noire, c'est la destructrice. | — Qu'est-ce que vous chantez ?
— Crest elle qui dissout les énergies. C'est la grande ennemie de
|'Angleterre. — Siva ? a — No. Siva, c'est la mari : Kali. Elle détruit ~ les
blancs dont |'esprit est surmené. Elle les enveloppe, dans leur sommeil, de
tous les morts qu'ils ont connus. Elle vient tous les soirs dans votre cabine
et vous pique le crane avec sa main morte aux doigts verts. . _ — C'est une
blague > fi — Oh! ne riez pas, du Croussett : c'est vrai. On croit que
|'Egypte est le pays de la mort. En Egypte, il n'y a pas de morts, il n'y a que
de la tombeaux, ou alors des momies qui en ont pris leur parti. Les mort¥
qui ne sont pas heureuses — vous attendent dans la désert des Indes. Les
fakirs squelettiques qui leur ressemblent les appellent avec leurs cris et leurs
prières. C'est aux Indes que pleurent les morts qui sont inconfortables.
C'est pourquoi cette pays est si triste. Je le regarde avec stupeur. — C'est de
vous, tout cela ? — C'est connu. C'est la vengeance de Kali, et aussi la
malédiction que vous jette la fakir. Tout cela ne prend pas sur l'officier
anglais, du moins dans les trois ou quatre premières années

du séjour, parce qu'il a pour se garder trois choses : l'uniforme, le sport et le whisky. Et puis après, cela prend. — Tha wm air que je ne lui ai jamais vu, un air oppressé. J'aperçois “soudain, A travers ses traits, le visage qu'il aura dans vingt ans. _ — Enfin, vous; dis-je, vous n'avez pas rencontré Kali ? _ Il ne répond pas. . - — Vous n'avez pas rencontré Kali ?... Hollicott, voyons | Jeffry ! | | Tl me tourne le dos, va a la fenêtre, revient vers moi: _ — Du Cioussett, l'Inde n'est pas Ceylan. A Ceylan, en été, vous as les scorpions, les serpents, la ours qui vous griffe les yeux, la crocodile, la panthère et la moustique. En hiver, aux Indes, vous as aussi tout ca, plus les tigres et les puces, mais vous: n'es pas forcé de vivre avec, sauf pour les puces. Seulement, vous as une chose qui est bien plus terrible : c'est le danger qu'on ne voit pas. / ; _ — Mon vieux, vous avez toujours eu la manie de dramatiser les déplacements. . _ Il va pour protester, mais une trépidation d'auto l'interrompt. Je reconnais |'échappement libre de tout a l'heure. Un claxon hurle trois fois. _ — C'est pour moi, s'écrit Hollicott. _ D'un bond, il est a la fenêtre, tire de sa manchette avec un geste de prestidigitateur, un gigantesque mouchoir de soie, T'agite, l'escamote dans ia A “ NS ‘i

26 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE sa .aanchette, me serre la main avec une phrase cordiale d'adieu; fait une fausse sortie, rentre, rougit, hésite et me dit : — Du Croussett, j'ai beaucoup amitié pour vous. Alors, le jour ou, aux Indes, vous seras tout a fait malade, vous pourras compter sur moi 3 je m'arrangerai. — Merci tout de même, mon vieux. | I] me regarde une dernière fois, sourit avec une pitié affectueuse, murmure : « Pauvre du Croussett », ouvre la porte et cette fois disparaît. J'aurai siirement 39 ce soir.

LE BATEAU Le bateau regorge. Tout le monde se plaint de sa cabine et tout le monde déteste tout le monde. Il fait froid. Le « pursier » qui, au départ, semblait avoir dix-huit ans, circule courbé sous la malédiction générale. | - Pas un sourire. Presque tous les passagers sont des officiers ou des hauts fonctionnaires. Ils ne font plus la traversée, ils la subissent. Sous les couvertures, les fauteuils, alignés, boudent et baillent. Les regards n'ont ni curiosité, ni espérance. Tout le monde rentre chez soi, il n'y a que moi qui voyage. | _ Le bateau s'arrête à Bombay. Quelle différence avec celui qui touche Ceylan et gagne l'Australie. À onze heures, le bar ferme, mais à dix heures, le bateau dort. Le déjeuner est à midi, le thé à quatre heures, à sept heures et demie, on a fini de diner. Deux fois par semaine l'orchestre joue : personne ne danse, sauf le bateau. On voyage à bord d'un dimanche anglais |



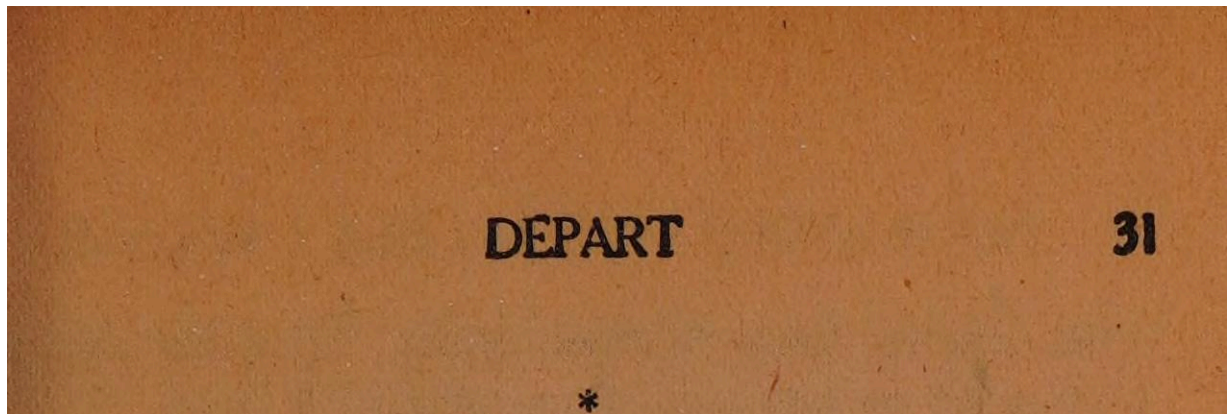
28 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Je suis un intrus.

Les joueurs de bridge, embarqués à Tilbury, ont quatre jours d'avance sur moi, les parties sont organisées. J'erre avec l'Ame du monsieur qui voudrait faire un quatrième. Peu de jeunes femmes. Les jeunes hommes ont l'air maussade. Ce sont des capitaines, des lieutenants qui regrettent déjà l'Angleterre, ou des fonctionnaires en herbe qui, soucieux, consultent des notes. Quelques hindous, à force d'être ignorés, paraissent invisibles. Voilà trois fois que je change ma chaise-longue de place ! Je la traîne derrière moi, d'un bout à l'autre du bateau. C'est très difficile : il y a un manteau, un livre, un coupe-papier, mon écritoire, un mouchoir que je mets sur les yeux pour dormir, des lunettes noires et un stylo. Et quand j'arrive à la place que j'ai enfin élue, je n'ai plus rien de tout cela ! Je n'aime que le côté du soleil, mais, me suis refusé. Tout le monde s'y est porté : comment le 'bateau ne penche-t-il pas ? Il y a encore des places sur le versant de l'ombre, mais un vent furieux le balaie qui me fait pleurer et tourne le feuillet de mon livre avant que je n'aie fini la page. Je n'ai jamais vu autant d'enfants. Il y en a trois tout petits qui ne crient que pour moi. Chaque fois que je déménage, je les retrouve ! Il paraît qu'il y a deux jolies femmes, mais elles sont malades. ; Je monte sur le pont pour jouer aux coits. Les '

Waa gt nace. in ene er MERERT chy 8 : coits sont pris. Au tennis deck, ce sont les mêmes qui jouent depuis Tilbury ! pee Dire que jen ai pour quatorze jours | Pourquoi ‘n’ai-je pas pris un bateau francais ? * * %& Jai choisi mon bridge. Ils sont déjà cing, mais c'est, avec eux que je veux jouer. Ils connaissent les quelques jolies femmes du bord. Ils sont beaucoup plus jeunes que moi, mais c'est pour cela _ -qu'ils me plaisent. Sité le premier bridge, j’aurai leur Age. Tout n'est qu illusion ! — | Je suis très intrigué parce que l'un des cing joueurs est hindou. C'est le seul Hindou a qui les Anglais adressent la parole. Mais ces quatre, _ Anglais-la sont si jeunes |! Ce ne sont pas encore .de vrais Anglais. J'ai Y'explication : Sinderaman, — c'est le nom de VHindou, — a été élevé a Oxford, avec les “quatre autres garcons. I] est né en Angleterre, c'est la première fois qu'il se rend aux Indes. Je bénis le mal de mer : deux des joueurs de bridge sont malades. Ils ne sont plus que trois. Je me suis assis, comme d’habitude, a côté de leur table. Ils m’ont vu la tous les jours, mais aujourd'hui ils m’ont regardé. A bord d’un bateau ~ ou l'on ne connait pas de femmes, on ne sait

a Ayn tas 30 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE pas tout
ce qu'a partir de cinq Heures du soir un bridge peut représenter | * * Cette
nuit, j'ai mal dormi. J'ai fait un rêve bizarre. Je ne veux pas y repenser... : *
| i [Les joueurs de bridge sont très gentils. Ils m'ont dit leurs prénoms et tous
m'appellent Francis. Je n'ai pas osé leur dire que j'étais un homme de
lettres : j'ai eu peur de jeter un froid. Ils m'ont demandé ce que je faisais,
je leur ai dit que j'étais voyageur de commerce. Ils m'ont demandé ce que je
vendais. Comme j'ai vendu mon cabriolet le mois dernier pour acheter une
torpedo, j'ai répondu que je vendais des autos 3 du coup, la sympathie est
devenue de Yates Je connais beaucoup de monde, maintenant. Les deux
jolies femmes vont mieux, Elles ont dansé, ce soir. Il y en a une qui m'a dit
qu'elle aimait les Français : c'est curieux comme il faut peu de chose pour
vous réconcilier avec la vie | Je serais très content si je n'avais pas ces rêves
| si bizarres. C'est depuis Aden... Est-ce que, par hasard, Hollicott ?... Mais
non, tout cela est absurde.

Ro a * * Une ravissante femme a bord, que je n'avais pas encore
 remarquée. C'est une Hindoue. Son nom de famille étant très compliqué, je
 n'ai retenu que son prénom : Lisinda. Elle a une toute petite — tête,
 d'admirables yeux allongés, un nez pur, une bouche menue et peinte.
 Habillée à la mode de son pays, elle est tout ensemble, à la manière des
 Tanagras, vêtue et coiffée de son chile, qui emprisonne sa tête étroite. Elle
 fume des cigarettes colorées comme des confettis, ou comme le henné de
 ses ongles. Quelle race elle a ! Elle le sait : quand passent les robustes
 femmes des fonctionnaires britanniques, elle sourit. — Je me suis fait
 présenter, je l'ai invitée à danser. Elle m'a regardé avec stupeur, a hésité,
 puis, jetant sa cigarette bleue que sa lèvre a marquée de rouge, avec un petit
 rire, a accepté. J'ai vu des regards désapprobateurs et entendu autour de
 moi : « He is a Frenchman ! He is a Frenchman ! » — « ag % © 'Sy. - On m'a
 prêté Mother India. C'est, sur les Indes, une statistique qui a l'air d'un
 pamphlet ; c'est l'œuvre d'une Américaine, chercheuse de tares. — Faites
 attention, m'a dit un de mes nouveaux



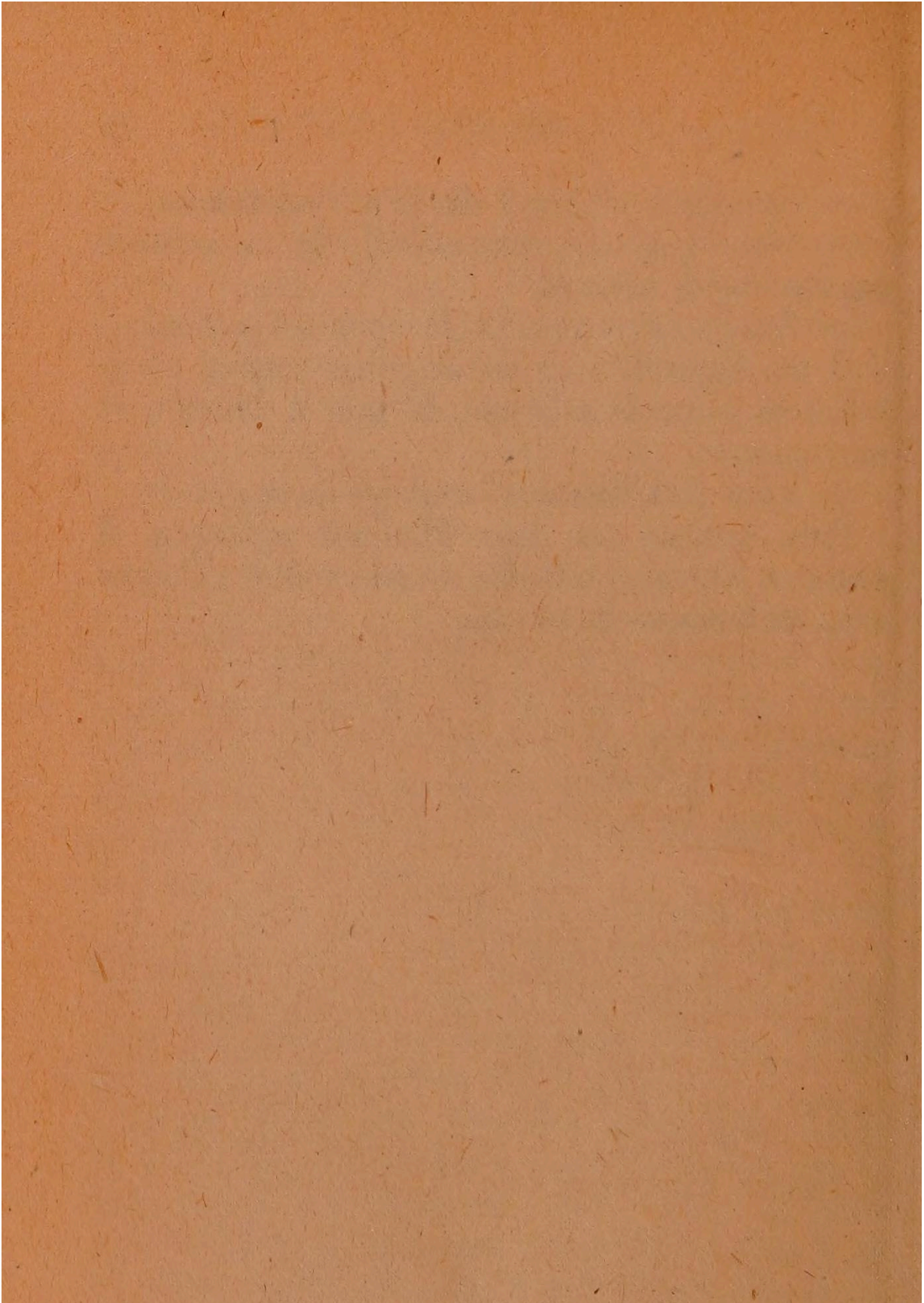
a] 32 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE amis, cachez bien Mother India. Tous les exemplaires de ce bouquin disparaissent 4 bord. — Qui les prend ? — Les Hindous. Ils n'admettent pas que ce livre entre aux Indes. — Ils ne vous le chipent tout de même pas ‘ dans la cabine 2? — Si. Jenferme le livre dans la petite valise dont j'ai toujours la clé sur moi. *

*® Il faut croire que je n'ai pas bien fermé ma valise : Mother India a disparu ! | * * * Me tournant le dos, un veston de sport est accoudé au bastingage, sous une casquette enfoncée. De mon fauteuil, en me penchant, je distingue sur la poche gauche cet écusson de collège . que les Anglais arborent toute leur vie. Le vent fait flotter le bout de la cravate, rayée bleu et noir, aux couleurs d'Eton. Je ne discerne pas le visage. Qui est-ce >? Siirement un des j joueurs de bridge : Jack, Hatbernoth, Peter ou Ralph ? Ils sont lentigues quand on n'en voit qu'un. Le veston se retourne et je retiens une exclamation ; c'est Sinderaman. Je ne m'attendais pas

pa Tne DEPART cette figure hike Le costume a Vali de s'être trompé de visage. Sinderaman paraît souffrant. Je rewerte! avec curiosité son teint, ot dominant le gris et le vert, et qui, pourtant, donne Yimpression d'être mar~ ron. Ses longs yeux noirs luisent, infiniment tristes. En me voyant, il se frotte les paupières comme s'il avait sommeil, mais je vois bien, maintenant, qu'il a pleuré. Je me lève et m'accoude près de lui. — Beau temps, lui dis-je. — Oui, maintenant, ce sera toujours ainsi. Sauf & la saison des pluies, la owt je vais, le ciel — C'est vrai, au fait, vous vous rendez aux est immuable. Indes pour la première_ fois > — Oui, pour la première fois. Un silence. A quelques mètres de nous, trois des camarades du bridge se sont rués sur les coits, libres par accident, et se mettent @ jouer. — Voila vos amis,_dis-je. — Qui, me répond-il sans bouger, j'ai vu. Qu' y geal donc de changé ? Au fur et a mesure que nous approchons du terme du voyage, Sinderaman n'a plus l'air d'être aussi confiant avec ses camarades. Mais peut-être sont-ce ses camarades qui sont devenus plus réservés ? Je me souviens a présent qu'il cause plus souvent avec la jolie Lisinda, et surtout avec le cousin de celle-ci, l'étrange cavalier qui l'escorte. C'est a un homme de quarante 4 quarante-cing ans, CROISSET. _

34 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE d'une politesse huileuse, avec d'admirables yeux noirs, un regard faux, un teint de gibier et des mains longues. Il porte une sorte de redingote, une lévite noire. boutonnée le soir par des boutons de diamants, et des pantalons-blancs qui bouffent au-dessus du genou, épousant son mollet — grêle. Je lui ai proposé, l'autre soir, de se joindre à notre bridge, mais mes camarades anglais, pris de migraine, ont interrompu la partie. — Qui, continue Sinderaman, je ne connais "pas encore mon pays, j'en ignore jusqu'à la langue. Mes parents sont morts à Londres, peu après ma naissance ; j'ai été élevé par une cousine qui a épousé un parsi et qui habite là-bas.., Mon pays J... Cela me fait un drôle d'effet. À Boma bay, où je vais vivre un an avant de partir vers le Sud, je ne connais personne. — Voyons, m'écriai-je, en montrant les trois joueurs de coits, ceux-là vont vivre à Bombay. Vous les connaissez depuis votre enfance, depuis Eton. Ce sont vos meilleurs amis, vous les verrez tous les jours, ne fit-ce qu'au club. Il ne répond pas. Derrière nous, deux Hindous font les cent pas sur le pont. Ils sont maigres, avec des nez proéminents, des barbes pointues et un teint foncé. Chaque fois qu'ils passent près de nous, ils nous lancent à la dérobée un regard aigu. Les deux jolies femmes se sont jointes, maintenant, aux joueurs de coits. Nous entendons leurs rires amusés.

RT Ve — Si nous y allions ? distje a Sinderaman. — Non, pas moi, répondit-il. Je ne _connais pas ces jeunes fenines: — Quelle importance | Je vous présenterai. _ Il me regarde avec un singulier sourire ou je retrouve toute la tristesse de tout a l'heure, et - murmure ; , — Vous êtes Francais, vous ne savez pas. _ Puis, comme les deux Hindous repassent, il _ se met a leur pas et, le dos un peu voiiité, s'éloigne avec les hommes de \$a Tace.



DERNIERS JOURS _ J'ai beau me dire que cela n'a aucune importance, cette continuité, cette persistance ne sont _ pas naturelles : chaque nuit, je rêve d'un mort.. _ Crest depuis Aden. | Je sais bien que c'est cette idiote histoire de Hollicott qui m'a impressionné. J'essaie de ' réagir, mais c'est une obsession. Ce ne sont pas des cauchemars, j'aimerais mieux des cauche_ mars. Ceux qui viennent me voir sont vivants. Ils causent avec moi comme -lorsqu'ils étaient la. - Tls ne sont jamais morts, ce n'est pas vrai. Même, à mon réveil, je me dis : « Eh bien, cette fois, j'ai _ rêvé d'un vivant. » Et puis, je me rappelle qu'il _ est mort. Est-ce que cela va continuer ? oe * ; 3 ee. A Etendu, je fume et rêve tout la-haut, sur la _ passerelle, où : le commandant m'a invité. Dans le ciel ovale, une mouette est accrochée. Une autre, acrobatique, imite l'avion. La mer est immobile.



38 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE L'air atone. Nul bruit d'hélice. Aucune fumée. Mais, sous mes pieds, un invisible band rythme et martèle un fox-trott. Et soudain, je m'explique le silence de l'hélice : c'est le jazz qui fait marcher le bateau | ; * * 8 Depuis Aden, on recherche l'ombre comme, il y a quelques jours, on recherchait le soleil. Tout le monde a changé de bord et m'envahit. I] commence a faire trop chaud. Le bateau est trop plein. On a envie de jeter des gens par-dessus bord ; j'ai déjà choisi ! | Les deux nouveaux amis de Sinderaman, les deux Hindous aux yeux aigus, accompagnent . une vieille femme décharnée que je n'aime pas. Quand je passe sur le pont, tous trois me suivent des yeux. I] me semble que leur regard devient de plus en plus pénétrant. Le jour ot nous avons quitté Aden, la Vieille femme en m'apercevant a ricané. Le soir même, le premier mort mest apparu. Maintenant, quand ils me voient, les trois Hindous sourient. Je fais un détour pour ne pas passer devant eux, mais ils sont 14 au moment oli je m'y attends le moins. La vieille dame, parait-il, fait les cartes et prédit l'avenir. — N'y allez pas, me conseille Sinderaman, elle dit des choses trop vraies.

entre “BEPART 080 99) A présent, je m'immagine' avant que
d'aller sur le pont, de peur de passer près d'elle. a : 2 | * ok Nous avons eu
la queue du cyclone qui a dévasté les côtes indiennes. Un navire, sur la mer,
les _ voiles cassées, flotte encore. Plus un homme » d'équipage. Les vagues
ont balayé les cadavres. Ils ont dû mourir de soif, de faim, d'horreur. * x & \

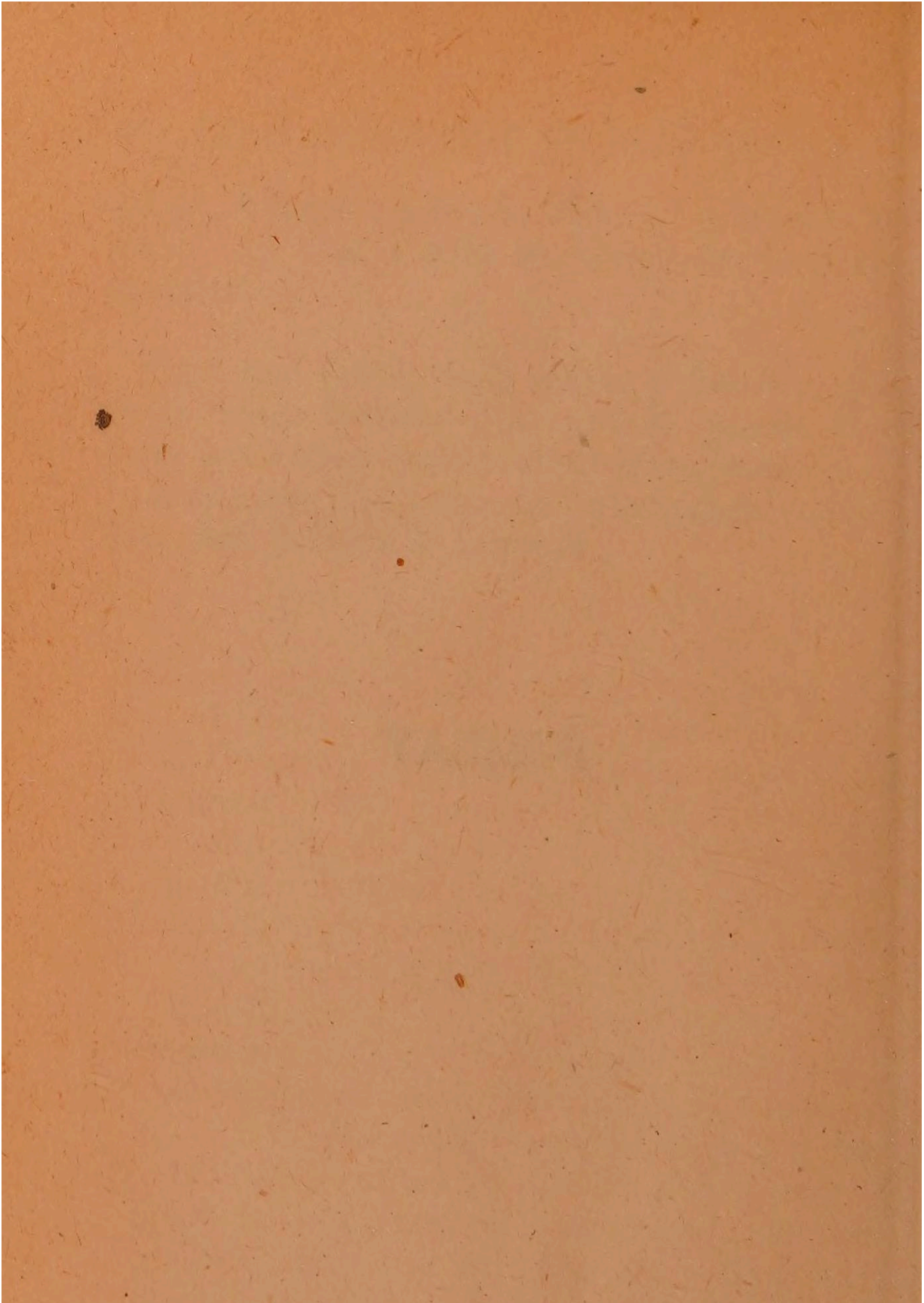
- Discipline des bateaux anglais! Cet après-midi, deux minutes de silence
ont pieusement -évoqué l'armistice. Le navire filait seize noeuds sur une
mer calme. Soudain, un coup de clairon ; tout se tait, les machines stoppent.
Le cœur du navire cesse de battre. C'est une détente, comme, en avion, le
vol plané. Surpris, tous, par peur d'un geste — sacrilège, se figent.
Passagers et marins ont l'air d'être saisis par la lave. | _ C'est le Bateau de la
Belle au Bois dormant, | un bateau à la dérive, avec un peuple de statues. _
cd _ & * _ Je chasse le souvenir de mes rêves macabres avec l'espoir du
merveilleux avenir que je vais — vivre bientôt. A l'avance, je savoure mon
voyage €

40 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Jaipur, Udaipur,
Bénarés, Bikaner. L'attente du plaisir me tient éveillé et dissipe les fantômes
_ nocturnes. Dans une heure, nous serons à Bombay. J'ai de la bonne
humeur pour tout le monde. Il y a des jours où le cœur pourrait faire
l'aumône. Je ne pense plus à rien, qu'à l'ivresse du voyage. Mon &me
précède le bateau |

BOMBAY

The text on this page is estimated to be only 14.90% accurate

; ig IY te ¥ is ha 7 Rirecge ita



ar ey ag le oe EN Ry PME LY STP ee AVS eee aig : ire aye. i) gt
Ny We eh i +? fal y eile ie eS peed vay j UNE PRINCESSE HINDOUE On
se sent au réveil toutes les énergies, mais plus la matinée avance, plus on
mollit. A midi,. on a les tempes qui battent et les jambes cassées.. -
Pourtant, en cette saison, l'horizon est presque limpide, les jardins
arrosés.ont presque de la — fraîcheur, et le golfe est presque charmant. Il -
faudrait très peu de chose pour que tout cela fat: adorable : un autre climat,
probablement. _ ; Je m'habille pour le diner. Je m'y reprends a _ trois fois.
L'air gluant semble solide. Boutonner _ son faux-col devient une entreprise.
J'ai invité a diner la Princesse X, que j'ai connue a Paris et que j'ai
rencontrée ce matin a —'hôtel. Elle se rend chez son frère, le Maha _ rajah
de X. ; . J'ai convié également un jeune ménage anglais. Nous irons diner au
bord de la mer, dans un club _ sportif de la campagne de Bombay ou le
gouver _ meur, sachant mon arrivée, a bien voulu me faire

44 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE inscrire. Peut-être la-bas aurons-nous un peu de fraîcheur. J'ai le temps. Il n'est que sept heures. J'ai raté ma cravate. Je m'assieds, accablé, sur mon balcon. Il domine le boulevard Maritime et surplombe — une place ovale que ferme devant la mer une manière d'arc de triomphe. : Le ciel, indécis, attend ses FRG Pas de } lune et, pourtant, cette ombre étincelante d'Extrême-Orient : les projecteurs sont en coulisse. La place demble ecluée par les costumes. Ils sont blancs, verts, roses, safran. La foule ici fait carnaval. Le long la boulevard, des autos arrêtées ow, drapées comme des Tauteran des dames Parsis -s'éventent. Elles renaissent aux approches de la nuit, comme les fleurs au premier soleil. Tout cela halète, avide de fraîcheur. Pas de cris, pas de rires, mais un murmure continu, un gazouillement aigu, mais étouffé, quelque chose comme un langage de soupirs. J'ai besoin de bruit. Je descends. La Princesse X. m'attend dans le hall de The. tel, près de la vaste vérandah, ot des Hindous et des Anglais prennent Papenut. N'était sa dame de compagnie, une vieille femme au visage nocturne, drapée dans un chile orange, personne ne la prendrait our une Hindoue. Elle est petite, mince, le temt 4 peine ambré. De trop beaux yeux, sans doute, pour une Européenne, l'air d'une Espagnole ou d'une Sici

Hienne, peut-être, avec une robe signée de ee Elle a passé son adolescence 3 a Londres, élevée par la sceur d'un des derniers vice-rois. A Paris, 'l'on donnait des diners et des thés en son hon-neur. Elle parle français' comme une 'Parisienne, oe BOMBAY. Ee ee 45 ae "a lu les derniers livres, vu la dernière pièce ou le dernier film, tutoie quelques-unes de mes -amies. C'est un peu de Paris que je retrouve. / ~ j phe — Je vous enlève, lui dis-je. Nous dinons au Club Sportif. Ce sera plus éventé qu' ici. J'ai. invité le Colonel Benverley et sa femme, je sais _ "que vous les connaissez. Elle lève sur moi un regard décontenancé, -murmure en Hindoustani quelques mots a sa _compagne, et, avec un petit rire i me ré- h j pond : _ = Je suis contente que vous ne "soyez pas sat seul. J'ai une affreuse migraine. Je voulais vous — 'demander de m'excuser pour ce soir. — Vous étiez si bien tout 4 l'heure. _ Non. Dès que j'arrive 4 Bombay, — je 'suis arrivée par le bateau précédant le vôtre, — je suis, reprise de paludisme. Je vous en supplie, ne m'en veuillez pas. = Mais vous attendrez bien Lady Benverley > Elle sera ici d'un instant a l'autre. Elle se lève précipitamment, avec un visage -goudain inquiet. __ — Il vaut mieux que je remonte chez moi, me déclare-t-elle. ue Pie.

46 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — agn voyons, Madame, qu'est-ce qu'il ya? Elle va pour parler, hésite, puis brusquemetm - posant sa petite main sur mon bras, d'une voix changée, me dit : — Cher ami français, vous ne savez donc pas “que si j'entraîrais avec vous au Club Sportif, les dames britanniques se lèveraient de table, et le maître d'hôtel, avec les marques du plus profond ~ respect, me prierait de sortir ? — Qu'est-ce que vous dites > — Je suis fille de maharajah et sœur d'un prince régnant. Mais je suis une hindoue, une femme de couleur. Vous comprenez, maintenant ? '— Mais, m'écriais-je, éperdu, nous allons dîner ici. Mes angs seront ravis! Ou, plus simple encore, je vais les décommander et... — Chut ! fait-elle. D'ailleurs, il serait trop tard, les voilà. Elle me donne à baiser sa main patinée, ou, pour la première fois, malgré moi, sous le carmin violent de ses ongles, je remarque, comme un stigmate, la fine lunule orange, sourit d'un petit - sourire orgueilleux et triste et, s'éloignant de ce pas indolent qui traversa si souvent les salons les plus fermés d'Europe, gagne l'ascenseur. ; . Le boy hindou s'incline, les mains jointes comme dans un geste de prière — tout est religieux aux Indes, même la politesse — referme la porte du lift : la petite princesse a disparu. — Vous étiez en flirt avec une native ? me

ie Oui, sigh une fbi « exquise. en re ‘ 4 nous fora Vhonneur de
diner avec ‘Nous.

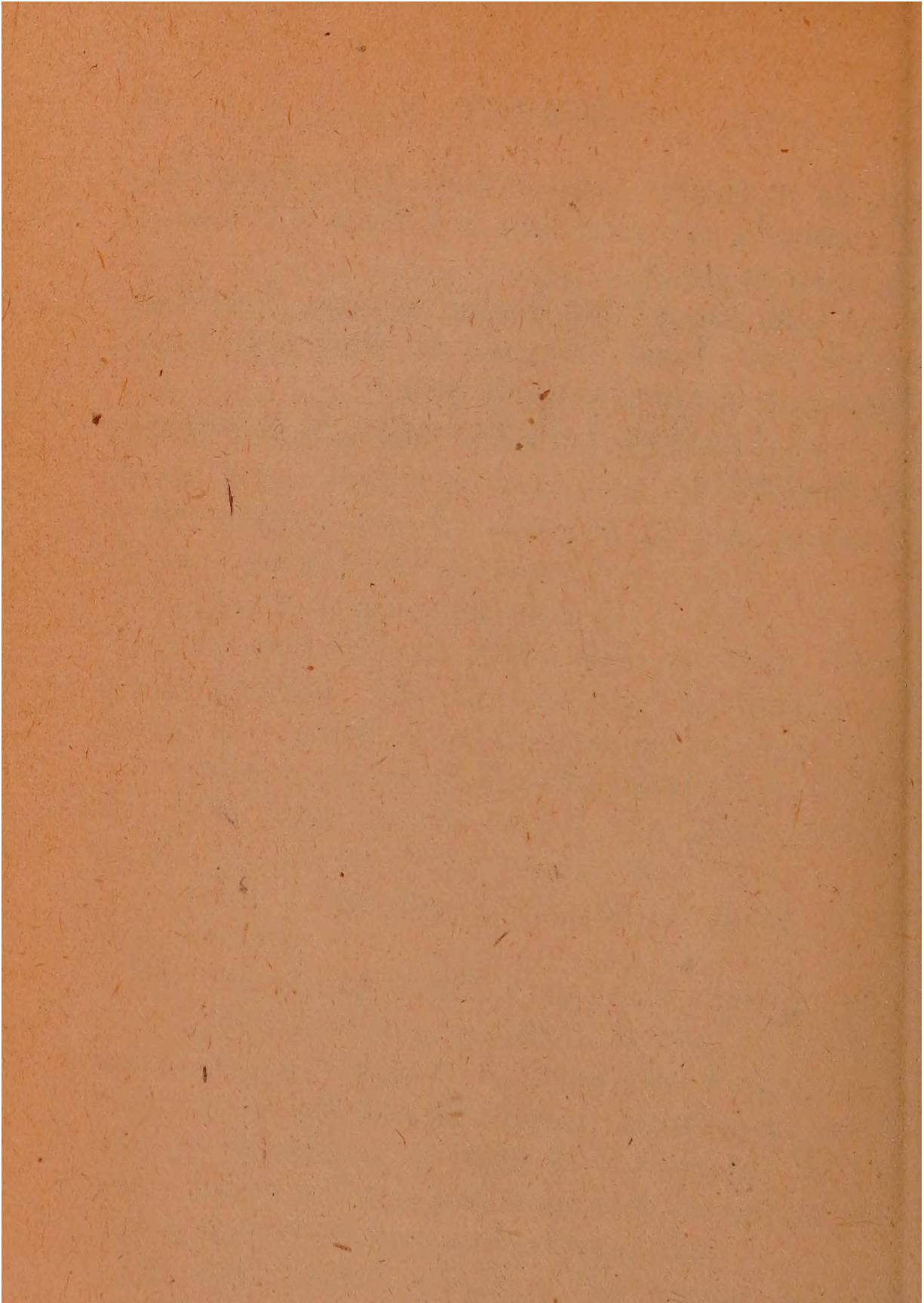
dit, de sa chaude voix cordiale, Lady Benverley.
J'ai attendu que vous ayez fini. C'est la Princesse
X., n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, une femme exquise. J'espérais
qu'elle nous ferait l'honneur de dîner avec nous.

A., n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, une femme exquise. J'espérais qu'elle nous ferait l'honneur de dîner avec nous. Mais vous la connaissez très bien ?

— Oh ! réplique Lady Benverley, je la connais en Angleterre.



“BOUTIQUES DE FEMMES * Lady Benverley, un peu lasse, est rentrée se coucher. Il n'est que onze heures. Le colonel, qui est en civil, m'emmène visiter l'une des curiosités de Bombay, le quartier des courtisanes. -C'est une cité : quarante mille malheureuses s'y prostituent. Une ville tient boutique de ses femmes. Elles sont à l'étalage. | Il y a là des courtisanes du monde entier, mais pas une Anglaise : les blondes filles de la race conquérante ne doivent pas être soupçonnées. Encagées derrière des grillages, presque toutes, comme des marchandises dans un souk, sont en -montre, dans des rez-de-chaussée en forme d'échoppe. Leur amère besogne finie, elles donnent un tour de clé et oublient, ainsi verrouillées, l'assaut quotidien des hommes. | Les plus jeunes, n'ayant pas encore 'besoin d'impudeur, sont les plus vêtues. Les autres, -exhumant leurs attraits les moins flétris, proposent CROISSET | | 4

Pate Oa | + 50. NOUS AVONS FAIT UN BEAU XOTAGE sent cet gorge, laissent deviner leurs cuisses ou, face 4 la rue, plaquées sur le ventre, les coudes sur l'oreiller, et remontant de leurs mains gros~ sièrement baguées leurs vieilles joues fardées et 'tombantes, bombent leur croupe. Les plus heureuses habitent en commun une maison véritable, une maison a étages, et prennent le frais en peignoir ou en kimono, en chile ou sous des voiles. Comme ces décors sommaires et bariolés que les cinémas improvisent a leur changement de programme, chaque maison affiche, en style d'exposition coloniale, la race de ses occupantes. : Des .pagodes d'opéra-comique abritent des Chinoises, des maisons de thé des Japonaises. Seules, les Européennes occupent d'odieus immeubles, anglo-hindous. Des italiennes et des Grecques, montrant des pantalons de fausse dentelle, les jambes sur le linge de leur balcon, font jouer, du bout de leurs orteils, des pantoufles de couleur. A côté, dans une loggia, des fleurs de papier dans les cheveux, et nues sous leurs mantilles, des Espagnoles se disputent, avec des voix _-de gramophone. La rue sent l'encens et la sueur, le santal et la friture. Notre auto, au ralenti, se fraie un passage difficile. Des marins américains, souples, carrés et balancés, le rire aux dents, laissant pendre pai

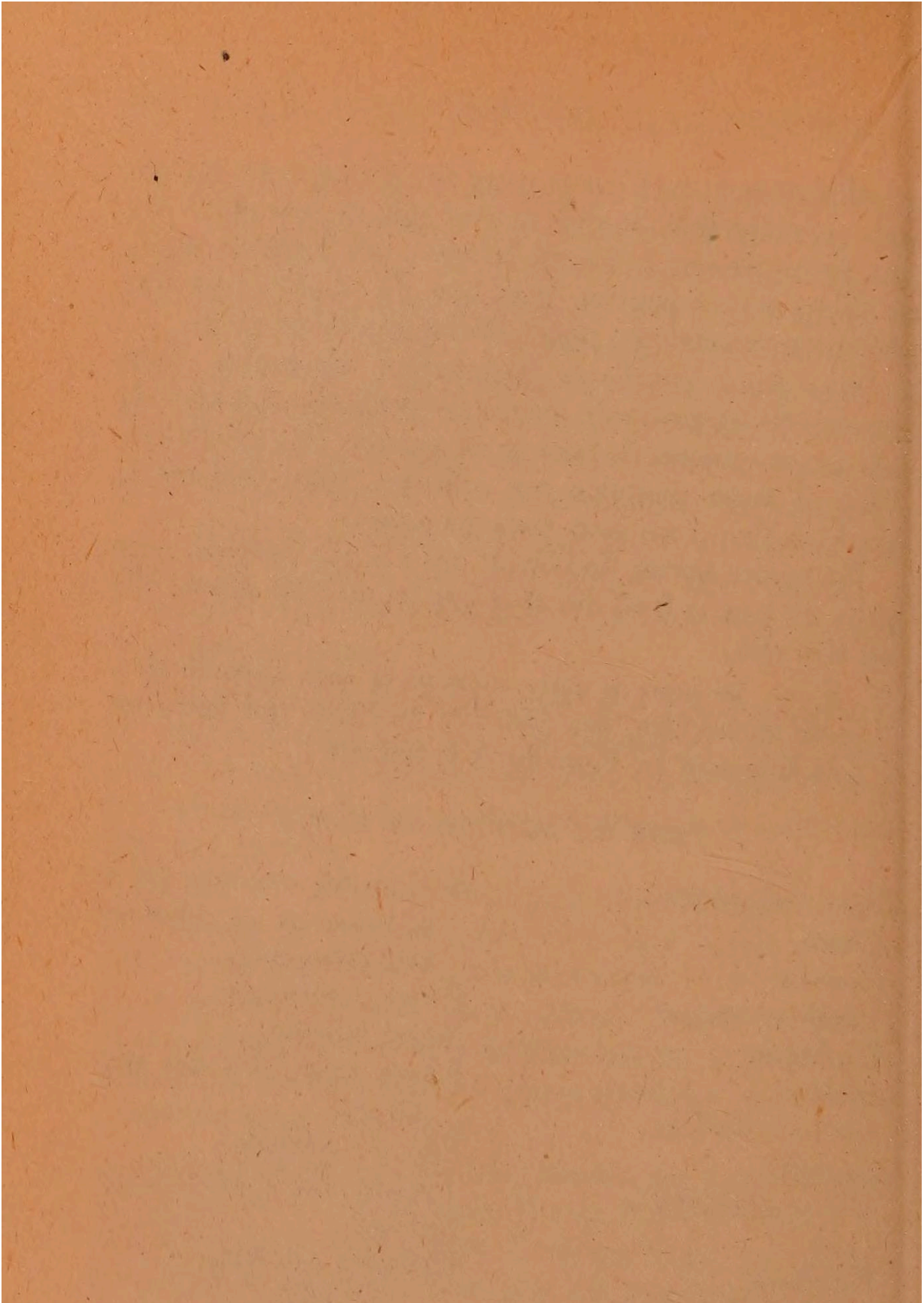
BOMBAY (oe BR iblement leurs larges mains belliqueuses,
déam- | sulent, photogéniques. _En fraude, des. soldats ou des marins
anglais, “aux joues pleines et au regard denfant, rafraichissent l'air poisseux.
| _ Anguleux, des Canadiens passent, avec leurs belles gueules en ciment
armé. - Tous, a l’assaut des trottoirs encombrés, co’toient, bousculent des
Persans mitrés, de hauts Afghans au nez busqué, des Pathans cuivrés, des —
Sikhs aux barbes légères et aux lourdes chevelures, des Chinois gras, au pas
méticuleux, des négres en tussor et cravate rose, des Hindous émaciés, —
aux turbans éclatants et des Italiens en manches de chemise. Les boutiques
refusent du monde. A chacite entrée, cu a chaque sortie, les volets, rythmés |
par le désir des passants, battent comme des _-métronomes. De sordides
petites ruelles fiévreuses, imrpatee -Tieusement éclairées, recélent its
maisons plus suspectes. Parmi les rires et les castes, des boutiées ;
pnétalliques de gramophone, une mélodie que je ‘crois être une plainte,
mais qui déchaine ‘chez des soldats hindous un rire obscène, des © trilles
sauvages déjà entendus dans des tanières de Djibouti, un refrain de valse
viennoise, tout cela entrecroisé, mêlé, comme distribué par la -T.S. F.
brouillée d’une tour de Babel. De temps ‘en temps, une galopade de
policemen, la matra- _ I A

{ 52 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE que a la main.
Des bruits de lutte. Une femme qui hurle. Une civière qu'a bout de bras
emportent en courant deux hindous grèles. Personne ne se détourne, c'est
l'habitude. Et mon compagnon m'empêche de descendre d'aue tomobile,
par peur d'un coup de couteau,

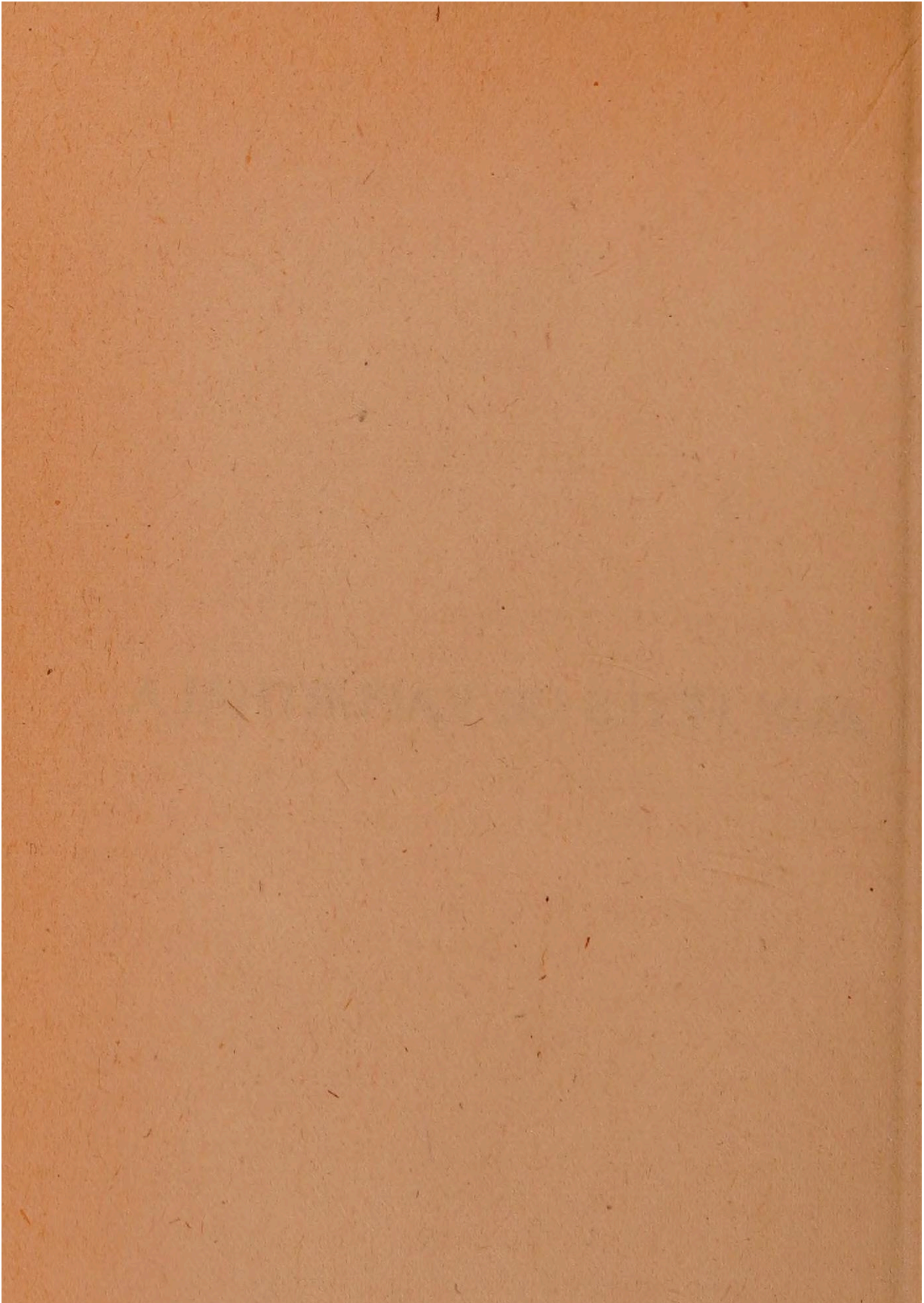
NAS WELCOME pte __ Je me refuse & revoir les vautours trop nourris des Tours du Silence ou les environs de Bombay que je connais. Je pars demain et je viens de recevoir du Marquis Capitaine de Duringham cette lettre réconfortante. | « Cher du Croussett, _ « Je vous souhaite la bonne venue aux Indes puisque, _ malgré mon avis, vous as voulu venir. ~ « Je vous t'écrit du Khyber-pass, o nous avons la "gécration de la tir local. Chaque indigène, des petits "trous de son demeure, vise la 'voisin d'en face dès qu'il - pousse sa tête dehors. C'est comme vous quand, a la foire de Neuilly, vous casse les pipes. Le voisin riposte quand ga n'est pas trop tard, parfois même il gagne. . _ « En attendant que vous viens voir cela, comme vous ~ - dois pas voyager mieux que quand vous étiez cinghalaise, ~ voici quelques avertissements : __ Bedding. — Vous dois d'abord savoir que, quand vous passe deux mois aux Indes, vous vis un mois dans la

ee 54. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE *« train. L-
endroit la plus rapproché est toujours & deux nuits de voyage. Donc, chez
la grand magasin, a Bombay, vous achète la couverture, l'oreiller, le matelas
et la drap, car vous trouve rien, dans la train ott vous couchez, ae planche de
la prisonnier. La sleeping, c'est vous qui la fabrique et, comme dit le
proverbe anglais, comme on fait sa bedding, on se couche. Vous as soin de
fermer 4 clé votre compartiment parce que, dans toutes les gares, des gens
essaient d'entrer, et ce ne sont jamais des voyageurs. ' « Quand vous arrête
dans une petite station dans la désert, ne descends pas pour allumer une
cigarette et soupirer : « Comme il fait bon », car vous vous retourne et le
train a disparu. . Boy. — Vous dois choisir aussi une boy. La boy a de dix-
huit & soixante ans. Vers trente-cing ans, il est préférable. La boy est
toujours honnête, parce qu'il a intérêt 4 ce qu'on ne vole pas dans vos
bagages ce qu'il finira par vous prendre, La boy est nécessaire aussi pour
vous difensee contre le mendiant qui est, aux Indes, la carrière la plus
encombrée ; pour faire bouillir l'eau poisonnée, — elle est toujours
poisonnée; pour vous nettoyer toutes les demiheures de la poussière et pour
chercher sur la planche de la train si, parmi toutes les puces normales, on
n'a pas ajouté un extra de punaises. Vous donne au boy dix-huit roupies par
semaine pour sa nourriture : c'est la tarif. I] met dix-sept roupies et demie de
cété et, avec le reste, il mange. Vous vous occupe jamais de sa logement.
Une boy n'a pas besoin de lit : vous le dépose sur des clous ou sur des
couteaux, et il s endort en rêvant qu'il est monté chez Vichnou. _ Hôtels. —
La meilleure hotel est mauvaise. L'invitation chez la particulier vaut mieux.

— Alimentation. — Si vous ne pouvez rien boire en voyage, cela est préférable. Si vous avez trop soif, ne bois pas le vin qui fermente aux Indes, ni la bière, qui fermente aussi, 'ni l'eau, qui est pourrie. Vous bois du whisky et du thé. Jamais la minérale du pays ; elle est poisonnée aussi. Nourriture. — Toute mammifère comestible étant — sacrée, elle est supposée mourir de vieillesse, mais en Inde elle meurt toujours de faim ou de maladie. N'y touchez pas. Mais si votre dentition est suffisante pour déchirer la viande indienne, vous pouvez toujours essayer. — Ne mange jamais de la fruit qui n'a pas d'écorce, vous — pouvez manger la fruit qui en a une, et en cette saison, elle est très rare. 3 oye ae: P. S. — Je joins à cette missive la liste considérable, mais incomplète, des maladies mortelles qui déciment annuellement les Hindous et la touriste : LISTE DES MALADIES DE L INDE Peste bubonique. Anémie du mouton. (Il y a - Lepre. — a beaucoup de -touristes ~ Cholera. : qui l'attrapent). — Vérole noire. Fièvre comateuse. - Diphtérie. Fièvre bilieuse. - Malaria. Fièvre articulaire des trois Cirrhose du foie: piques. Syphilis. Fièvre catarrhale. — Ulcère spontané — Typhus abortif avec ulcère. — . Gale. 'Scorbut. Ge — Paludisme. Urticaire palustre. Fièvre jaune. : etc... — Tuberculose. Good luck !



AUX FETES DE KAPURTHALA |



LE VOYAGE 2 J'aime mon compartiment. Dépourvu de miroirs, .. de coussins, de tout cet instar qui, dans nos sles, s'efforce de faire regretter une chambre. - d'hotel, il a le courage d'être ce qu'il est : vide. a Je suis vraiment dans un train, « le dur », comme l'ont baptisé nos poilus, et l'on pourrait dire des compartiments hindous ce que Mérimée, je crois, disait de l'amour : b _ «L'amour est comme une 'auberge espagnole ç - Yon' n'y trouve que ce que l'on y apporte. » _ Ma cage qui roule et ne secoue pas est tellement anonyme que je me sens chez moi. Cela me permet de créer l'atmosphère. C'est sur mon | _ matelas que je m'assieds, c'est mon verre poussiéreux que j'essuie et cette nuit, couché dans mes _ draps, la « planche du prisonnier », large comme un lit, sera confortable. IL y a des puces, je sais qu'il y en aura toujours, mais je suis décidé 4 me dire qu'il n'y en a pas ce que l'on nie n'existe plus. Les verrous qu'il est recommandé de pousser



60 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE | me protègent des intrus. Seul pendant deux jours, seul avec des livres et le film que déroulent ces paysages inconnus |... L'impression d'être Louis II au Cinéma ! L'orchestre est là : mon gramophone. Une ouverture dans la cloison de mon wagon, communique avec une cage à lapins. C'est là que mon boy mange, dort, fume et chique du bétel. Je crois qu'il est jeune, mais il est tellement maigre que cela ne se voit plus, maigre de cette maigreur que réussissent seuls les hommes ou les animaux hindous. Il porte un turban, mais un veston européen. Son caleçon bouffant s'arrête sur un os brun : son mollet. Il a un teint faisané, des yeux d'antilope et une bosse sur le front qui n'est pas accidentelle. Je n'ose pas lui demander ce que c'est. J'essaie de ne pas la voir. . Il s'appelle Barindirisar. Il parle, d'une voix rauque, un anglais essoufflé. Il a été chrétien pendant deux ans, au service d'un clergymen. Il tire volontiers de son caleçon d'innombrables chiffons de papier qui sont ses certificats. Ses doigts et ses ongles sont teints au henné. Son approche me soulève le cœur, mais jamais mes souliers n'ont été mieux faits, ni mes vêtements mieux tenus { * xo La beauté des environs de Bombay dure un jour. Le lendemain, c'est fini. Ce sont des déserts,

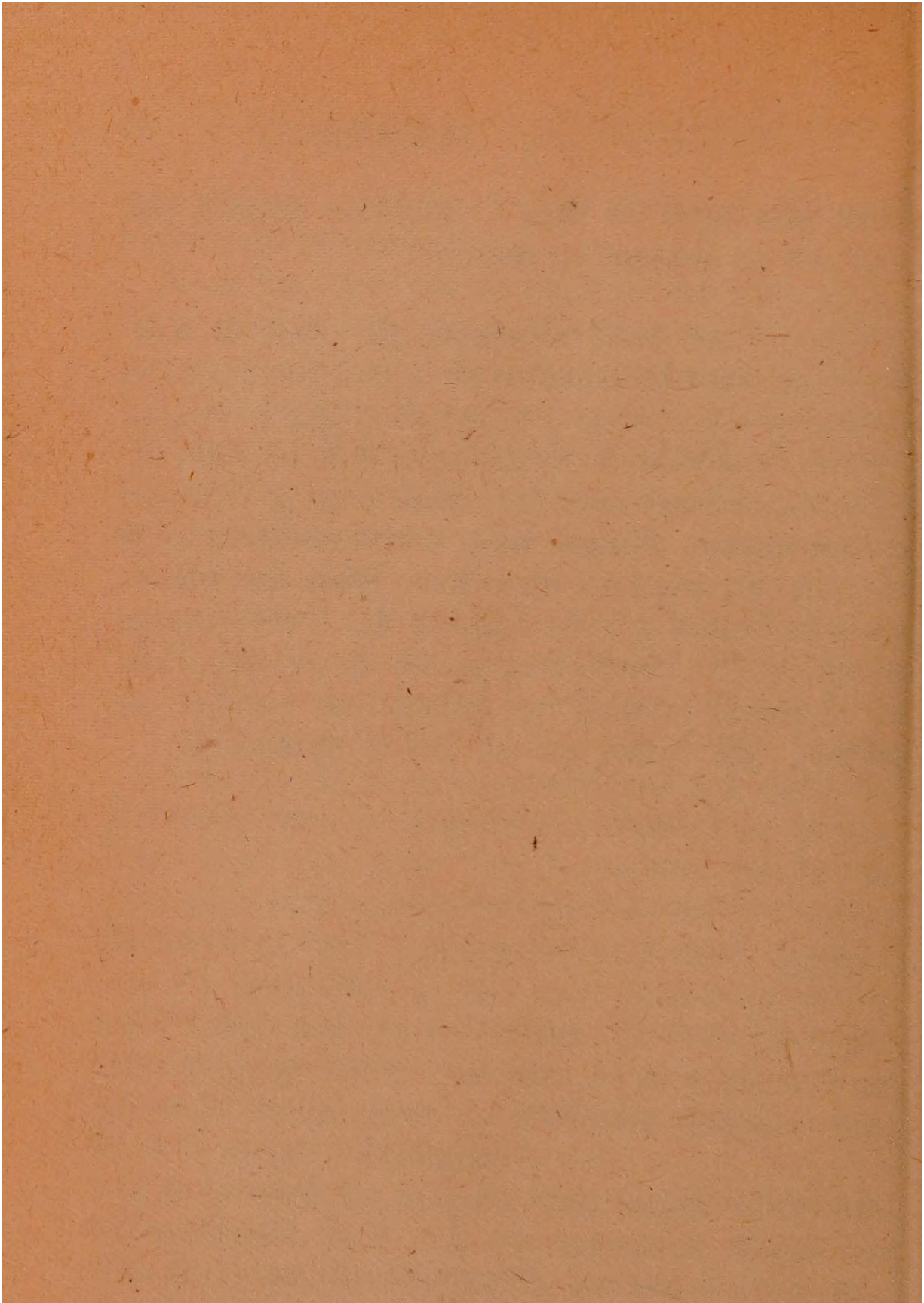
| AUX FETES DE KAPURTHALA 61 la jungle rase, la jungle courte, réche. Le train _ roule dans une brousse a cheveux. | Parfois, des troupes de gazelles. On les voit _ toujours arrêtées, le cou renversé et vous regardant par-dessus leur épaule : les mêmes depuis la préhistoire. Elles font très « age des cavernes ». Des bandes d'oiseaux, que le train déplace sans les effrayer, se soulèvent et retombent, lourdes et opaques comme des vagues. De temps en temps, un bison goitreux aux cornes peintes indique qu'un coin de brousse est labouré. Une grande monotonie. Un ennui lent, un ennui sourd: pénètre dans le wagon avec la poussière. Le visage, les mains, le corps sont tout blancs de cette poudre, et l'Ame est toute grise ~ d'ennui. Mais cet ennui me berce. Il a une douce odeur toxique. Il fait partie de la distraction du | voyage et, porté par lui comme par un courant, © je glisse insensiblement de la torpeur au sommeil. Je ne croyais pas que l'on peut à la fois dormir aussi mal et se reposer aussi bien. Vingt stations, - dans la nuit, me réveillent, mais vingt, fois je me rendors. A chaque station, des voix dolentes, trainantes et jeunes, chantent, sur un ton de _ mélodie barbare : « Tchaa-Garam! » ce qui veut - dire thé bouillant ou eau sucrée, je ne sais plus au juste. Mais c'est tellement plus joli qu'« oreillers ! couvertures ! » * — Au réveil, mon boy m'est précieux. Il est mon

¢ 62. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ie agent de liaison avec le monde extérieur. C'est lui qui précise le paysage et en fait un film parlant. Grace a lui, je sais le nom des rivières ; j'apprends que ces hermétiques cubes bhaed oubliés sur le quai des gares sont des mahométanes et non des hindoues; il m'explique les motifs rituels qui obligent ce monsieur si triste, vêtu d'un pantalon, d'une chemise et d'un turban a se rincer la bouche a chaque arrêt et a cracher ensuite d'un air pénétré et les raisons de caste qui contraignent ces gros Brahmanes, qu époussettent dans l'encadrement du wagon des petits out-casts craintifs, 4 les remercier d'un pourboire distant qu'ils lancent de loin, sur le quai poussiéreux, d'un geste dégotité. ' C'est mon boy qui, le trai remis en marche, m 'identifie ces animaux qui galopent trop vite _ pour que je les puisse reconnaître. C'est lui qui m'apprend quels sont ces arbres qui, de ci, de la, rompent la brousse et dont il ne connaît les noms qu'en hindou. Mais 'important, dans ces cas-la, n'est pas de comprendre. C'est encore mon boy qui, sur mon appel, se projette de sa cage pour me rassurer au sujet d'une grosse mouche trop mauve, d'une puce trop plate, ou pour gazer, d'un jet de seringue, un moustique trop évident. -Enfin, c'est lui qui, 4 heures fixes, m'apprend que j'ai faim et me fait descendre a l'arrêt prescrit pour gagner le wagon-restaurant.

. % * %) _ Une journée encore, une longue journée morne, apaisée, douce. Pas d'autre distraction que les quais colorés des petites gares où grouillent, au ras du sol, des familles accroupies. _ Quand, avec sa marmaille; une famille hindoue entreprend un voyage, elle se rend tout d'abord à la gare, y campe, déballe sa cuisine, étire pour la nuit ses maigres couvertures, puis s'informe du jour où passe la «voiture à feu». Le 9 9 Mon train stoppe à l'heure d'un repas. Tout le à diner tient dans une vieille boîte à conserves. La mère, assise dans ses voiles, pose par terre des feuilles de salade qui servent d'assiettes. Les femmes font la cuisine, les hommes mangent. Personne ne sourit. Une petite casserole bout sur un feu de racines. Quand les mâles sont repus, ils relèvent le col élimé de leur veston, se masquent les yeux du bout de leur turban, s'allongent et dorment. Alors, la mère et les filles dînent leur tour. Elles rangent ensuite les feuilles de salade dans la boîte à conserves, chassent les chiens efflanqués qui lèchent sur la poussière une odeur de mangeaille, puis enferment la bouillotte et la boîte à conserves: dans un bidon d'essence: le garde-manger. Avec un bout d'écorce, elles se frottent les dents sous leur voile, se rincent la bouche et crachent sur le sol où elles dormiront; enfin, harassées, avec une AUX FERTES DE KAPURTHALA

fo 64 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE lassitude de
bêtes de somme, elles se renversent, s'allongent et oublient. Je ne me lasse
pas de regarder les tout petits. Ils sont nus, avec des cranes tondus, de
pauvres visages émaciés que des yeux immenses éclairent d'un feu sombre.
Ils ne sourient pas, ils ne savent pas encore, ils ne sauront jamais. A quoi
révent ces regards puérils qui expriment déjà toute la détresse d'être au
monde ? rd e * Dans dix minutes, nous arrivons & la gare de Jullundur qui,
4 Kapurthala, dessert le palais. Mon boy, qui m'en fait l'annonce, pousse le
volet de la cloison en criant qu'il est quatre heures du matin et qu'il faut me
lever. J'obéis, révoltée L'un après l'un, je fais jouer a la portière les trois
écrans qui me défendent : la vitre, le treillage, Pye le volet. Aussitôt, la nuit
glacée me saute au visage, avec ses myriades d'étoiles. Un arrêt brusque :
Jullundur | Sur le quai de la gare, une mince silhouette qu'encadrent deux
ombres martiales. C'est un aide de camp du Maharajah, un jeune capitaine.
Il porte le turban hermétique de Kapurthala qui, contrairement 4 la mode
rajpute, ne laisse pas flotter sa frange. Des soldats s'emparent de mes _
bagages. Un serviteur me tend un plateau od

“AUX FETES DE KAPURTHALA es Sime nie tyese de the. A quelques mètres, des “Moteurs se mettent en marche. L auto, une auto française, file dans la nuit. -Renversé dans les coussins de la plus moderne des limousines, j’ai peine a m’imaginer que je suis au centre de l’Inde, a deux nuits par le train de Bénarés, et 4 quarante-huit heures de la frontière d’Afghanistan. Malgré moi, a travers la vitre, je cherche un paysage quotidien. Mais les phares violents font surgir de l’ombre des beeufs bossus ‘qu’un sombre conducteur anime de son aiguillon, un chameau matinal qui balance un cavalier et, ‘parfois, une hyéne ou un chacal épouvanté. |



Ve EAST IS EAST AND WEST IS WEST __. J'aime les Anglais, mais pas ce soir. Désertant les salons, j'erre, déconcerté, dans le ~ parc ow, en l'honneur du vice-roi, les fusées d'un feu d'artifice ajoutent des étoiles au ciel déjà encombré. — Si Que ces fusées m'irritent | Si, au moins, je voyais un éléphant... Un arrêt au cœur : le voilà. : Entre des buis taillés que les feux de Bengale transforment en murailles d'émeraude, le beau monstre immobile redonne un sens à mon voyage. _ - Son harpon d'argent sur les genoux, un jeune ~ cornac sommeille devant le palanquin d'or massif. - C'est le plus vieil éléphant du palais : on dit ~ qu'il a passé un siècle. Il y a cinquante ans, traversant la ville pavée, il a porté, plus haut que les toits en terrasses, un jeune orphelin royal que l'on venait de couronner. C'est encore lui qui, dans — quelques jours, transportera, solennel, de son large pas onctueux, le Maharajah. vers le Darbar. Il quittera le palais moderne que ses petits yeux ont

9 ° ef NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE vu_batir pour le vieux palais rose, alourdi de vautours, où son maître qu'il aime est né. Pour l'instant, debout entre deux arbres qu'il dépasse, il regarde, balancé sa trompe, les jardins qu'il vit grandir. On l'a peint comme il y a cinquante ans, de vermillon, d'ocre et d'amarante. Die Wades << eatuexid car condense ses épaules. A ses mouvantes oreilles d'ardoise, qui ont inventé la pankha, scintillent les pierres sacrées. Surmonté de sa pagode d'or, peint comme une idole et constellé d'ornements, il surgit, dans ce jardin à la française, comme un grand temple bouddhique. * * * ° Enfin seul ! Je suis le seul Européen. Le Vice-Roi et sa suite sont repartis dans le train blanc, luisant et verni comme une Rolls, qui, chaque année, sabre en tous sens l'Inde torride et l'Inde glacée. Je ne reconnais plus le parc. Hier encore, il était kaki et sentait le tabac blond; le drapeau britannique pavaisait les tentes fomieles qui, derrière mon pavillon, s'alignent sur deux kilomètres. Aujourd'hui, elles arborent les oriflammes des souverains attendus, tandis que des soldats aux couleurs de Kashmir, d'Alwar, de Bikaner, de Patiala déballent des caisses mystérieuses ou surveillent, armés jusqu'aux dents, des coffres de bijoux. ; . vie du palais s'est transformée, elle aussi.

ane SSS ee Sy pele. Neer Visbesan We er aii Ra act (eat Rar cee S
AUX FETES DE KAPURTHALA 69 ; Le Maharajah, ses fils, les eirticens
ont quitté — la sombre livrée européenne et brillent dans des _ robes
enflammeées. Est-ce hier qu'ils étaient cos-tumés ? Est-ce aujourd'hui
qu'ils le sont ? Tout demeure pompeux, mais plus rien n'est: officiel.
L'étiquette a remplacé le protocole. Aux -repas ow présidait en tunique
rouge la dignité britannique, tréne a présent, en robe de soie, la belle
sérénité orientale... Toute notion de temps a disparu. Ma montre est cassée
— quelle importance cela a-t-il >? Une montre, aux Indes, ce n'est jamais
qu'un bijou de plas. Maintenant, salués par des salves de coups de canon,
les maharajahs, les nawabs et les rajahs arrivent. Je ne quitte plus le quai de
la petite gare, tendue de pourpre et gonflée de drapeaux. Un étendaid hissé
annonce le train. Canons, cuivres, tambours. Et, derrière la gare, la~bas, sur
— les terrasses, un afflux frémissant de voiles et de robes, comme si,
brusquement, tous les oiseaux ~ du Punjab s étaient abattus sur la ville.
Laqué comme un cofret, le train entre en gare. - Des bijoux en sortent.
Voici le Prince ; sur son - turban brille l'aigrette royale. Ses joyaux accro-
— -chent le soleil. I] rutilé un instant sur le marche_ pied puis, dans sa robe
persane et sous l'aigrette multicolore, descend comme d'un praticable. De
toutes les portières, surgit un corps de ballet. Les figurants sont safran,
jonquille, orange, incarnat, corail, pourpre, indigo. A la suite de leur Prince
polychrome, ils montent dans des autos

a Re =. A 70 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE qui prennent des airs de corbeille et leur passage | diapré traverse la petite ville comme un cortège de papillons. * * & Ce soir, un concert hindou réveille l'antique palais rose. Les vautours qui hantent ses donjons se sont envolés chassés par des milliers de flammes courtes qui dansent dans des veilleuses de couleur. Leurs petites Ames scintillantes illuminent les tours, les terrasses, les portiques et font vaciller, dans la nuit lunaire, un tremblent palais de — lucioles. Mais a l'intérieur, T'électricité brille de sa . lumière immobile. Le salon miroitant fait presque mal aux yeux. Comme Il est charmant, pourtant, — 'tout entier en vieux cristal,-avec ses reflets de perle et de s.acre ! Sous le feu des lampes, murs et plafond jouent comme un prisme. La longue salle ferme sur une niche de cristal rose. La, dans sa robe d'argent vert, assis sur ses jambes repliées, un jeune chanteur de treize ans, gras comme une prima donna, chante d'une voix aigué. Cinq rangées de médailles battent sur sa poitrine gonflée. Il est célèbre dans toute l'Inde. — -Figés, les princes l'écoutent, statues de gemmes. — Enervante et décevante musique. J'essaie de comprendre ce chant inconnu, mais c'est un fil qui se casse. Une mélopée et soudain des cris. — L'exaspération de la note trop tendue. Des sons aigres, stridents, presque irritants' comme la

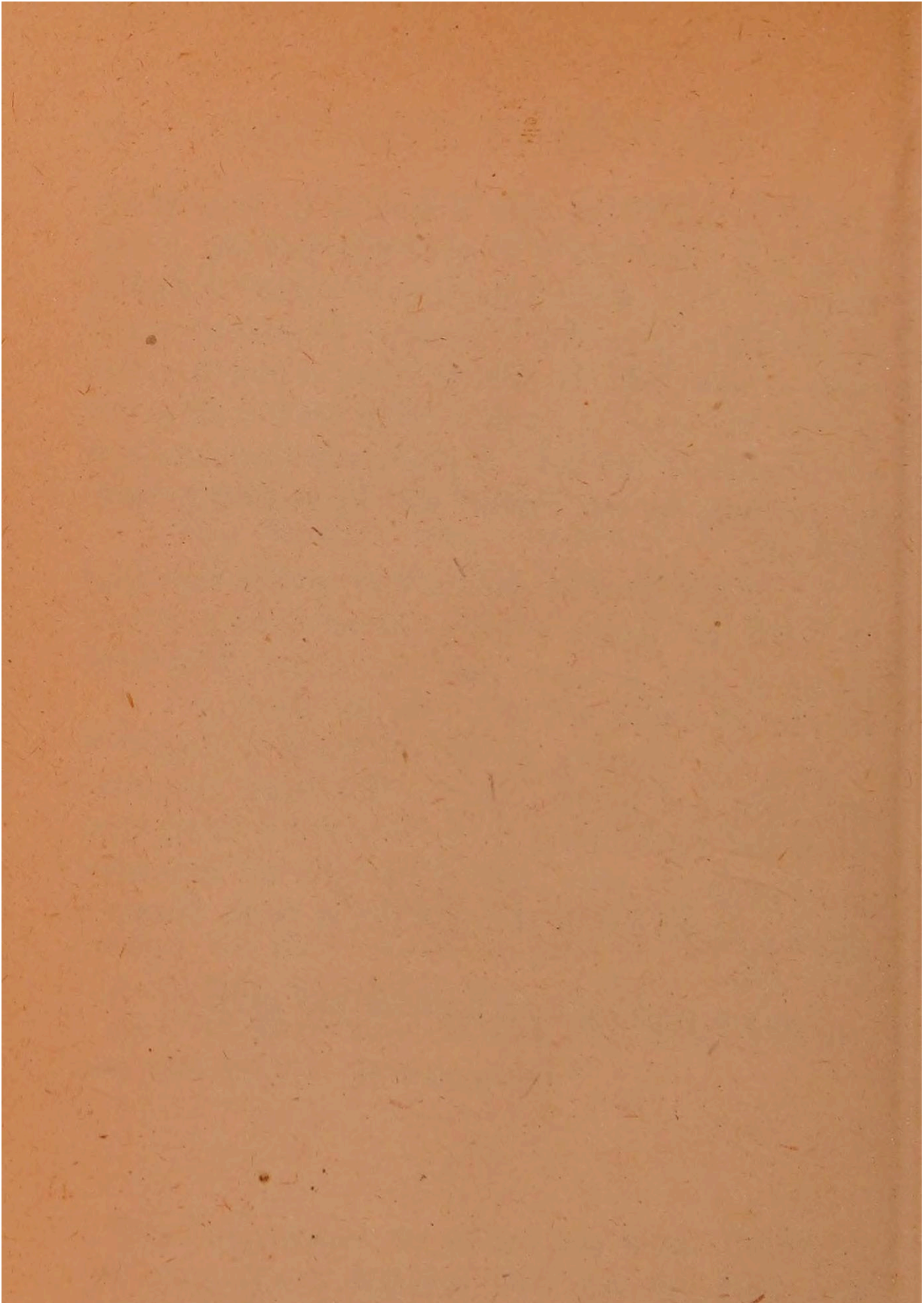
‘AUX FETES DE KAPURTHALA 71 Sete lumière trop vive de ces murailles a facettes. Puis le chant retombe, triste: accablé, morne. C’est une. litanie qui souffre et se traine, blessée; une l’engue plainte, un désespoir si funébre que é la mélodie ne chante plus, elle pleure. Parfois, _la musique soupire, haléte, hurle comme une _ bête, puis s’apaise. Soudain un rappel de notre musique classique : on s’y raccroche, mais cela "se dissout. Le rythme s’accélère, hystérique, et ~ retombe. Est-ce sensuel ? mystique ? Comment ~ comprendre ° ~ Il faudrait avoir ces longs yeux lourds, ces _ teints d’ombre, ces bouches violettes et, derrière ~ soi, des siècles d’émotion différentes et un ciel ~ peuplé d’autres dieux. * * # Les immenses tables sont dressées dans le ~ Durbar-Hall du palais, un vaste quadrilatère . gu’entoure et surplombe une galerie, interrompue par des moucharabiehs. Aux murs de stuc, des portraits d’ancêtres. | Je repère ma place pour ne pas me tromper tout a l’heure. Krishna veuille que je sois 4 cote _ de quelgu’un qui parle anglais | Mais c’est mieux - encore, je pourrai parler français ; je suis entre deux des fils du Maharajah. Je regagne mon pavillon. Dans la nuit électrique, - je croise des serviteurs affairés, transportant des _ étoffes, des pages transportant des turbans. L’im*

7 fin NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE / "pression qu "il s'agit d'un bal costumé : « On est prié de venir en Hindou ». Je surprends BE: bribes de conversation. On dit : « Le Maharajah de Kasmir met ses perles », ou « le Maharajah de Patiala met ses diamants », exactement comme, chez nous, l'on dirait : « MTM X... sera en « train qui a déraillé » ou MTM Y... en « cocktail ». Plus qu'une heure pour mhabiller. Pourvu que le tailleur du palais m'ait livré ma robe ! Oui, la voila sur, mon lit. Elle fait une large tache d'or, & cdté de mon turban, qui ressemble 4 une | pivoine. Je regarde tout cela avec méfiance : ma robe ne m'allait pas très*bien et le turban ne me va pas dur tout. I manque de chic, il n'a pas l'air improvisé. J'aurais di demander au tailleur de me le draper sur la tête. I] a cet aspect consterné qu ont les cravates toutes faites. Pourtant, ce matin, a déjeuner, le maharajah, avec une hicnveslanest - malicieuse, a gentiment insisté pour que j'arbore - le vêtement national. J'hésite au bord de mon costume comme, au bord d'une piscine, la première fois que l'on va plonger. Je consulte ma montre : neuf heures déjà. Soudain fébrile, jenfile le pantalon, je passe la robe dont le parfilage d'or, sur la peau, me fait frissonner. J'enfonce le turban. Je me campe, une main sur la hanche. Je me regarde dans la glace : j'ai lair d'un marchand de tapis ; c'est une catastrophe | Je ne peux pourtant pas me faire un fond de teint ! Je m'assieds, épuisé. 'Je me retourne : un serviteur est devant moi, e

at et — on ne les entend jamais entrer. I] me tend un — _ billet :
le second fils du Maharajah de Bikaner _ m/attend dans ses appartements
‘pour me poser \ un turban rajpute. Sauvé | Je me précipite au palais. Je
meyperds dans les _ _couloirs. Je me trompe de porte. Enfin, je trouve. _
Juvénile, le prince m’attend, devant un feu de _ bois qui fait briller son teint
de cuivre. En m’apercevant, il esquisse un sourire qui se _ fige : table. *
— Je le sais bien, fais-je, résigné. J’ai peur que ce ne soit pas tout a fait la
faute du turban. — Nous allons arranger cela. me répond-il. Il enlève d’une
table une cravache, un fusil, une paire d’éperons, un whisky and soda et un
~ médaillon d’enfant : — Mon fils, me confie-t-il. Je contemple avec
stupeur ce père de dix-huit - ans. 5 Il frappe dans ses mains. Deux serviteurs
~ entrent, portant quelques mètres d’écharpe qu’ils _ tendent a travers la
pièce. Ils ont l’air de la mesu _ rer. Anxieux, je demande : \ ‘— Vous allez
me poser tout cela ? — Renversez la tête, commande-t-il, et ne bougez pas.
J obéis, atterré. Il m’appuie sur le front une étoffe qui crisse et 2 AUX
FETES DE KAPURTHALA — Bo — Votre turban, me dit-il, est épouvan-
_ >

74 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE qui me gratte ; puis, avec une vélocité incroyable de ses mains longues et ambrées me fait un verti gineux pansement qui escamote l'étoffe. Une brusque migraine. Il se recule, me contemple avec un sourd désespoir, revient vers moi renverse son échafaudage et recommence ses passes. Quelque chose pend derrière ma nuque qui me gêne. J'étends la main. — N'y touchez pas, s'écrie-t-il. Il ne faut toucher à rien. Voilà, c'est bien. Regardez-vous. Je n'ose pas lui dire que je n'ose pas. Il me tend un miroir. — Eh bien, me demande-t-il, avec Vorgueil du créateur, qu'en dites-vous ? — Au visage près, lui dis-je, c'est ravissant. — C'est mieux que tout à l'heure, corrige-t-il. Et il ajoute avec un sourire : — Je vous demande de conserver le turban comme un petit souvenir, pour le cas où vous auriez envie de vous en servir à Paris. Je le remercie avec effusion, mais je ne le remettrai plus jamais. Je suis guéri à o * * J'ai l'impression de n'être pas vêtu. J'éternue. Et cette chose derrière moi qui me suit. Elle flotte et me gratte la nuque, mais je n'ose pas y toucher. Je voudrais bien trouver mon mouchoir. Je sais qu'il est dans ma robe, avec mon pares ; — ul

& 4 \ . i AUX FETES DE-KAPURTHALA 75 rettes. Je sens tout cela a travers le drap froid, mais je n'arrive pas a repérer mes poches. Je me souviens d'un geste que faisait Victor Boucher au troisième acte des Nouveaux Messieurs et.. qui - nous amusait tant, Robert de Flers et moi : ouvrier ~ devenu ministre, et pour la première fois de sa vie en vêtements officiels, il cherchait constamment les poches de son veston sur sa redingote her- métique. as Je pénètre dans les salons. Les invités sont déjà ~ la. Tous les visages se tournent vers moi avec une curiosité que je n'ose pas interpréter. Des gens ne me reconnaissent pas, cela me flatte. Une des grandes glaces du salon sacharne a me faire des tours : chaque fois que j'esquisse un geste, un Hindou livide s'amuse 4 le répéter. _ Je regarde de plus près. Japercois un monsieur " maigre en robe d'or et coiffé d'une poule faisane ¢ - c'est moi. : Il n'y a plus qu'à en prendre son parti |



LES MILLE ET UNE NUITS / EP sbarrassh de moi-même,
j'examine is fous = bigarrée. Contraste de ces ssiond français et' de cette
sistance orientale ! C'est comme une féerie des. Mille et une Nuits que l'on
ne jouerait pas dans le décor. Tous ces personnages chatoyants, les 'yeux
fixés sur la large porte par oti entrèrent les princes, me font l'effet de
figurants qui, dans une 'revue a grand spectacle, attendent les vedettes. -
Soudain, une rumeur, un brouhaha suivi de. 'silence. Les figurants se
rangent et font cercle. La porte ouvre 4 deux battants. Suivi de son fils
ainé, le prince héritier, et de son gendre, le Jeune Rajah de Mandi, voici
notre hôte. En dépit de leur apparition somptueuse, j'ai le sentiment qu'ils
l'ont volontairement 'assourdi, pris entre le désir de faire honneur 8 leurs
invités et la crainte de les éclipser. , Les princes maintenant vont se suivre 4
quelques minutes d'intervalle. J'ai beau savoir que arrivées échelonnées ne
sont dues qu'à l'opite « a » co

78 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE <= nion

personnelle que chaque Altesse a sur l'heure, j'ai l'impression que ce sont des « entrées de théâtre ». Tout y contribue : la prestance des Maharajahs, leur démarche, i fabuleux déploiement de leur luxe. Cela fait tableau final, apothéose. I] me semble que j'assiste aux « couturiers » d'une féerie. L'on a envie de faire recommencer certaines entrées, pas tout a fait au point. Mais }e plus souvent l'on souhaiterait applaudir. - Je m'amuse 8 les baptiser. Voici l'Aurore sur la neige. C'est l'entrée du Maharajah de Kashmir. Il s'est habillé dans une conque : il est rose, nacré, irisé. Il brille comme l'aube sur les glaces de l' Himalaya. Pas une pierre, rien que des perles, mais si rondes, si pures, si parfaites que, partout ailleurs, elles seraient fausses II n'est pas une bijouterie du monde dont l'étalage pourrait lutter avec sa poitrine. L'écharpe aérienne de son turban flotte derrière lui comme une voie lactée. Ses aides de camp sont rose-thé, lavande, gris argent, lilas. Chacun d'eux a l'air d'un nuage Tous arborent, sur l'épaule ou sur le turban, le 'médailion de leur prince, comme les dames de la reine d'Angleterre portent le portrait de leur souveraine. Le Nawab de' Palanpur passe trop vite. Je n'al vu qu "un beau visage grave et une batterie d'émeraudes. Au Pays des Magiciens. C'est le Maharajah Jam Nagar. Il a l'air d'un sorcier impérial. Une

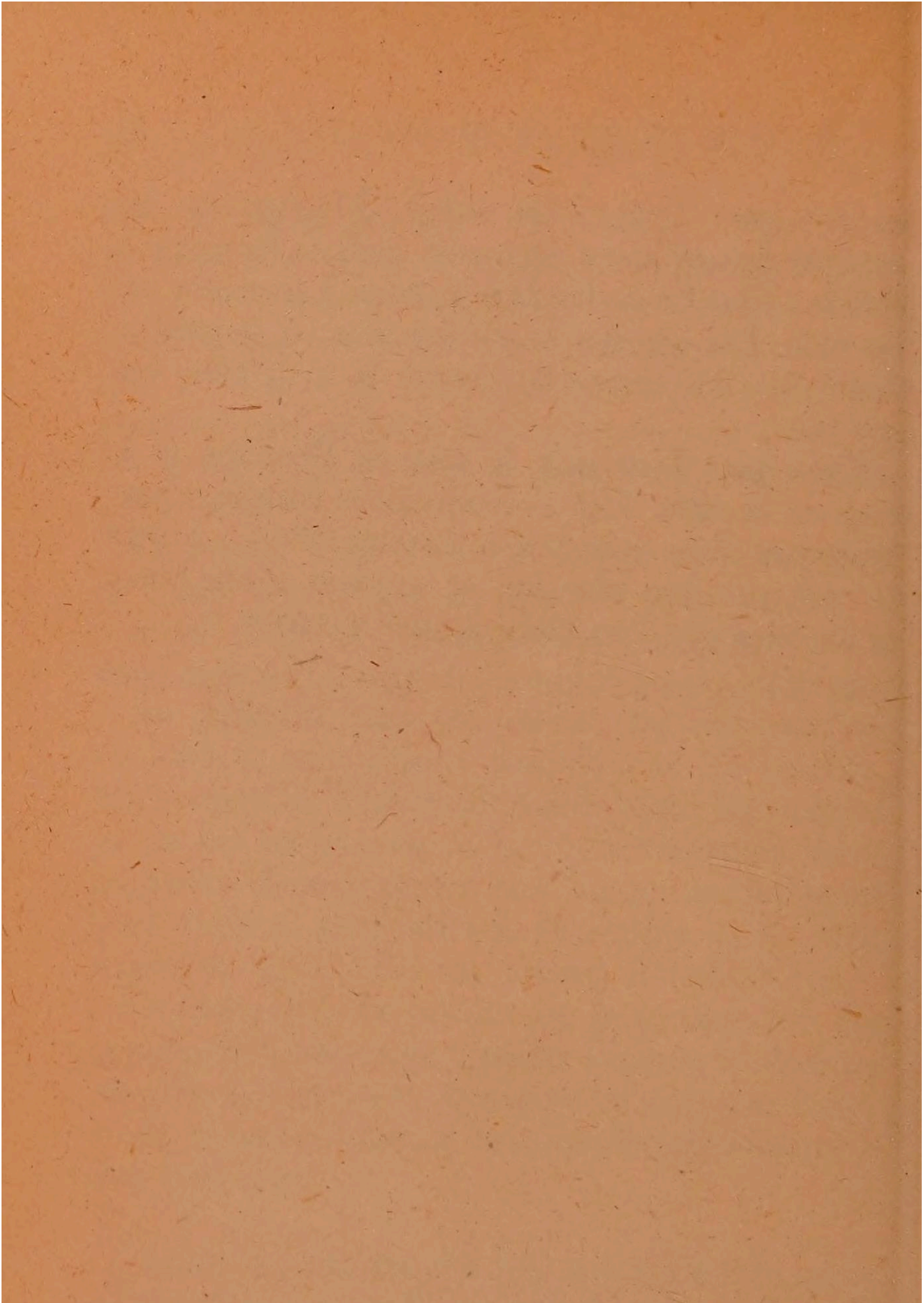
AUX FETES DE KAPURTHALA YES couronne lunaire
surmonte son visage rond taillé dans un grape-fruit. I] s'appuie sur une
canne de tubis, et sa robe ardente coule de lui comme une lave. . Les
Eruptions célèbres : la porte s'est enfoncée. ; On ne fait pas :-« Oh ! » mais
c'est tout juste. C'est le Maharajah de Patiala. Il ressemble au roi de pique et
à François I^{er}". A son cou brille le collier de diamants de l'impératrice
Eugénie, mais il se perd parmi toutes les rivières qui ruissellent sur ses
larges épaules. Un élastique retenant sa sombre barbe en éventail indique
qu'il a fait le pèlerinage sacré. [la un ~ teint d'ombre, des yeux impérieux
d'idole, une _ bouche saignante et porte, barrant son turban' qui part comme
un feu d'artifice, quelque chose comme la couronne de Charlemagne. Des
gouttes de diamant retombent jusque sur ses yeux. Tous les _ lustres convergent
vers lui. Il accapare la lumière et la diffuse. I] est immense. I] tient la scène.
Il _ resume l'Inde des rajahs. Derrière lui, je cherche 7 ses officiers. Je ne
les vois pas. Je ne vois plus rien: Yai le regard aveuglé. Un entr'acte... Un
entr'acte long. Décidément - nous sommes au théâtre. Voici une allégorie :
les Dieux de l'autel. - C'est le Maharajah de Bikaner et ses deux fils. _
Différentes, leurs robes, aux nuances étouffées, — s'harmonisent. Je ne me-
lasse pas d'admirer leur sobriété élégante, ces soies havane ou courent des _
frissons d'or, l'éclairage fauve de leurs turbans i / if eB

‘te 80 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE jaspés, ces ors
brunis, rouillés, ces ors aux lueurs -d’étain. Ils sont veétusscomme des coqs
de bruyère. Il entre avec eux quelque chose d'intrépide, et - leur teint brale
encore du vent de leurs courses et de leurs chasses.au désert. ae! Un
chuchotement. Des invités s’avancent, quelques-uns reculent. Très jeunes,
deux hérauts ‘apparaissent qui s immobilisent de chaque côté de la porte.
Leurs turbans les grandissent encore. Sveltes, dans’ leurs robes fluides, ils
montent comme des jets d’eau. Ce sont les aides de camp du Maharajah
d’Alwar. Leur regard sauvage, ou je crois lire un peu d'angoisse, épie
l’arrivée de leur maitre. Le voila. ‘Je n’aperçois tout d’abord que deux
prunelles magnétiques, deux yeux striés de jaune, deux yeux de tigre. J’ai
un peu froid dans le dos. GengisKhan devait avoir ce visage-la, un cruel
visage d’empereur mongol, dont le Maharajah a du sang. De petits lustres
de diamants brillent a ses oreilles. Un sourire ironique et féroce éclaire son
pur visage de barbare. Pas de turban, mais une toque bleue, cloutée
d’étoiles, et une robe nocturne, semée d’astres. Des pierres rouges et vertes
bossellent ses doigts — gantés. I] émane de lui comme une sombre lumière.
Il ressemble au Prince de la Nuit. Après lui, quelques rois passent, sacrifiés.

LE DURBAR ‘ La principale rue de Kapurthala traverse la petite ville qu’elle découpe comme un gâteau rose. C’est par cette voie étroite que va passer, se -rendant au Durbar, le cortège. : d Le peuple entier est sur les toits. Les éléphants sur lesquels prendront place le ‘Maharajah, le prince héritier et les princes sont — ‘transformés et. salons. Des parasols d'or servent de plafond. Dans la cour d’honneur du palais rose, les | notables des villes et villages dont le Maharajah est suzerain attendent, assis sur leurs jambes ‘repligés. Ils ont mis leurs habits de fête. Leurs habits de fête sont en or. Face au trône d’ or, une terrasse du vieux palais est affectée aux - invités. Un velum bleu et or |’ ombrage. Tout cela flamboie. [I y a trop d’or, j’aurais dû _ emporter mes lunettes. de sors du palais pour voir l’arrivée du cortège. ur toute la longueur de la rue, des soldats CROISSET 6 ; Re ee) ee — ~ es ; . =P t Bey ae i ~

82 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE, bleu et blanc contiennent le peuple rose. Les terrasses sont roses de voiles, de robes et de turbans. Tout paraît rose, d'un rose diapré : l'impression qu'il a neigé des roses toute la nuit et que la ville s'est réveillée sous des pétales. Et pourtant, ces turbans, ces voiles ne sont pas tous roses, mais ils se fondent dans cette universelle symphonie. Le canon. Tout la-bas, le couloir de la rue s'est obstrué, bouché par un monstre d'or : c'est le premier éléphant. [Ils sont cinq qui se suivent à vingt mètres. Ce sont des temples qui se déplacent. _ Au premier coup de canon, les personnages surdorés se sont dressés dans la cour du Durbar. Maintenant, le Maharajah paraît : tous les vassaux venus des collines ou de la plaine remettent entre les mains de leur prince leur hommage, inclinent leurs turbans jusqu'au sol. Il] semble qu'un vent rigoureux ait courbé un champ de pivoines. Penché sur la balustrade de la terrasse, ot ma jaquette met une tache d'encre, j'écoute le discours du prince. Les mots étrangers m'arrivent, chantants, un peu gutturaux, incompréhensibles comme leur musique. Quelqu'un me touche l'épaule & c'est le capitaine qui m'a accueilli la nuit de mon arrivée. Il me rappelle que j'ai demandé mon dîner de bonne heure, partant très tôt demain, pour Amritsar et Lahore. Je traverse 4 nouveau la petite ville, plus rose

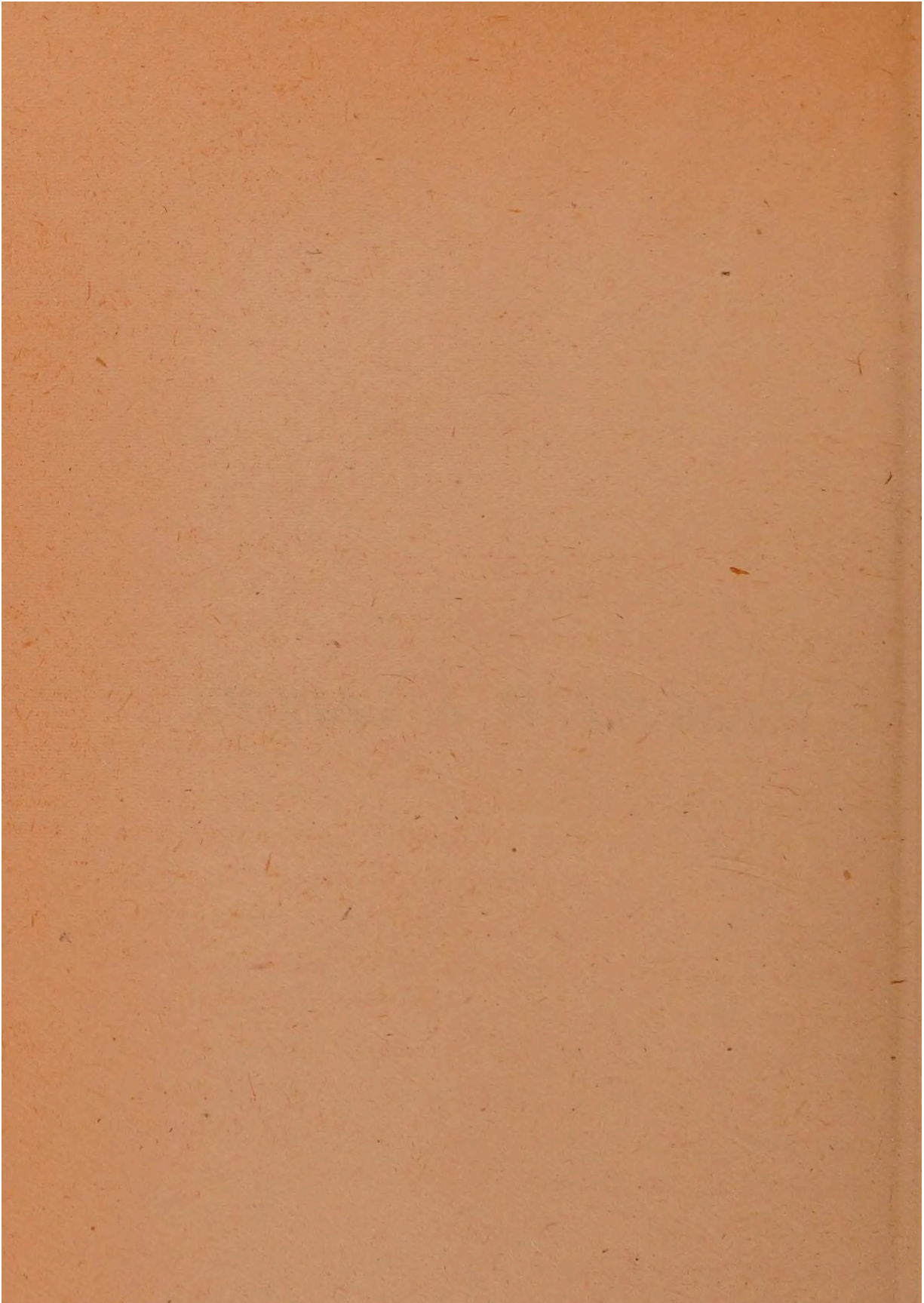
AUX FETES DE KAPURTHALA. 83 ncore sous l'adieu du
ealeil, "Maintenant, les soldats bleu et blanc occupent seuls la longue rue
étroite : tous les badauds ont réussi a se poster sur les toits. Les oiseaux ne
savent plus ou se mettre. Assiégées, les terrasses, contre le ciel, sont ton sur
ton. _ Dans peu diinstants, le rose de l'horizon et le tose de la ville, déjà si
tendrement fiancés, s'embraseront dans une brève étreinte. Puis, ce seta _ Ja
nuit presque blanche, et soudain toute bleue : et or, sans que l'on sache a
quel m moment. ' sini es eens



D'AMRITZAR A LAHORE

The text on this page is estimated to be only 34.00% accurate

shai Be ae as



AMRITZAR ~ Dans la torpédo ow j'ai froid, sous un ciel du nord, je m'efforce de m'intéresser au _paysage, Mais il est monotone et des collines brouillées ferment l'horizon. | J'escompte, pour me distraire, le plaisir d'admirer bientdt le Temple d'Or d'Amritzar et la joie de -connaître Lahore. Mais je lutte contre une invin'cible et envahissante tristesse. Peut-être est-ce la faute de ma nuit d'insomnie. Dès mon premier -sommeil les morts sont revenus. Réveillé, le coeur battant, je n'ai pu me rendormir. Le Maharajah de Kashmir, dont les fenêtres surplombaient mon petit pavillon, avait retenu des danseuses qu'accompagnait le petit chanteur. Sa voix lanci'pante et aigué perçait la nuit comme une vrille et m'envoîtait. C'était comme la plainte même de "tous ces visages aperçus sur les routes depuis mon départ de Bombay. L'insomnie et l'obscurité me rendaient ce chant strident et funebre presque intolérable. 1] me transportait dans une autre planète, un monde

88 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE sans pitié, sans joie et sans espérance. J'ai encore _ dans l'oreille cette musique de sanglots. Je me gronde. Je tente de réagir. Je consulte mon carnet ; j'y ai noté mes invitations. Leur nombre dépasse mes espérances, mais, précisément, je n'ose pas les situer sur la carte. J'ai accepté, à dates fixes, de me rendre chez plusieurs maharajahs et je n'ai pas dû tenir compte de la distance formidable qui sépare leurs états. Dans — ma hâte à tout voir, j'ai tout accepté comme, à Paris, j'eusse accepté de dîner à Marly ou à Versailles. Il va falloir faire un plan, choisir. Tout est trop tentant, trop beau... . Il y a trop de maharajahs aux Indes. je suis découragé | . x & * ~ Mon boy, assis & cdté du chauffeur, frappe au pare-brise. Je me réveille. Je m'étais endormi. Mais nous sommes arrivés. Il me demande si je veux visiter le Temple d'Or ou déjeuner. — Primum vivere... Déjeuner, dis-je. À la porte de l'hôtel, notre atterrissage dans l'auto du Maharajah fait sensation. Toute la jeunesse pouilleuse d'Amritsar l'entoure. Le soleil s'est levé, il fait presque chaud. Dans la salle & manger déserte, des mouches font le bruit de l'été. ~ Un serviteur Sikh, aux longs cheveux et à la barbe guerrière. a d'autorité déposé sur ma table

a D'AMRITZAR A LAHORE 89 < un curry. Il verse sur le riz d'une blancheur éclatante un liquide sanglant qui doit être la 'sauce. Cela fait très « crime dans la neige ». Je mêle le tout, j'absorbe une bouchée et je fonds en larmes : Timpression d'avoir avalé du jus de fournaise. _ Tout en transformant en sirop un café imbuvable, je cherche mon Traveller's Book. Je l'ai perdu. C'est dans de tels moments que j'apprécie Hollicott. Dès qu'il est là, tout Baedeker fait double emploi. Mais, au fait, j'ai sur moi une : lettre de lui, recue hier 4 Kapurthala. C'est le moment de la lire. I] y en a huit pages. C'est divisé par paragraphes. Je cherche Amnitar. Voici : vive _ Amritsar (eau de l'immortalité). unehan Quartier Général de la fanatique et belliqueuse religion Sikh. Seon teens _ Si, avant de visiter, vous es pas au courant de histoire teligieuse des Sikhs, vous comprends pouic. C'est comme 'si vous visites le Vatican sans savoir qui est la pape. * Donec, vous sache d'abord que leur grand livre sacré, écrit en caractères Guruki, et qui s'appelle la Granth, est 'conservé dans la coupole du Temple d'Or. Vous peux , yoir la coupole en déjeunant, de la troisitme fenêtre du restaurant... | ; Je me lève précipitamment, mais je suis myope, je ne vois rien. _ Je reprends la lettre : Pour vous comprendre l'importance et le mérite de la 'teligion Sikh, vous dois savoir, a la préalable, que le S |

rie: fa 90 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Punjab
était, il y a trois siècles, le centre de toutes les superstitions, idolatries et
magies de l'Inde hindouiste et brahmane. Aussi, dégoûté de tant de la
superstition, au xV^e siècle, -P. C. le grand Mogol Akbar, qui était
musulman, essaya de cocktailiser toutes ces religions diverses dans un but
monothéique. Il ne réussit pas à cause de les. grands prêtres déchainés. Mais
un nommé Guru Nanak, né en 1467 P. C... Il a beau m'apprendre des
choses que j'ignore, c'est curieux comme son ton professoral m'ennuie. Il a
déjà eu un grand-père clergyman ou pion, ou peut-être les deux.
Evidemment, il a passé en écrivant cette lettre un des meilleurs moments de
sa vie. .. né en 1467 P. C., a inventé un culte nouveau -qui expulsait
l'idolatrie et croyait en une seule Dieu. C'était enfin une religion civilisée,
pure, sans imageries. Le culte Sikh, du Croussett, c'est très joli, car c'est le
protestantisme de l'Inde. Le reste de la lettre, vous la lisez 3 vous
traversez le sank, pour atteindre la Temple d'Or. - ' - Profitant de cette
autorisation, je me laves documenté et, sous un soleil blanc, je monte dans
Ja Rolls, dont l'étincelant démarrage éparpille une nuée de petits Hindous.
Je cherche Kim. La rue est. grouillante d'échoppes qui exposent tout à la
fois marchandises et marchands, lesquels, assis sur leurs jambes repliées,
trônent au faite de leurs étalages. Les bazars se pressent, s'enchevêtrent
dans des amoncellements de selleries, de

" D'AMRITZAR A LAHORE 9} cuivres, de jouets, d'orfèvrerie et d'armes damasquinées. Et partout, importés du Népal, du Kashmir, du Turkestan, d'Afghanistan, de Bikaner, des centaines de tapis déployés pavoisent la longue rue polychrome. Le chauffeur, qui mène au ralenti, a l'air de ~ connaître chaque passant. Il m'explique qu'il est _ d'Amritsar et que la rue dans laquelle nous roulons est celle où, chaque printemps, passe la procession des roses. Vee Aussitôt, je me souviens. A Kapurthala, l'un des héritiers hindous du Maharajah m'avait décrit cette fête qu'il appelait la procession des cavaliers du Printemps et je m'amuse à la faire revivre dans 'son cadre. fête * i ek i -° Dès la fin de l'hiver, les jardins d'Amritsar _ _ disparaissent sous les roses. Mais l'on n'en découvre _ yrirait pas une seule huit jours avant la fête du _ printemps. Les jeunes filles de la ville les cueillent et leurs pétales, amoncelés dans des coffrets, des coupes ou des corbeilles, attendent le passage des jeunes cavaliers nobles, ' qui, le jour de la grande procession, escortent le Livre Sacré. _ Formés en colonnes par deux, ils apparaissent, vêtus d'argent vert, d'or rose ou d'azur. Caracolant sur des petits chevaux aussi parés qu'eux-mêmes, ils défilent derrière les ombrelles d'or des prêtres, déroulant dans l'étroite rue passionnée ,

92 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE une étincelante fresque persane. Aussitot sur les terrasses, toutes les filles assises dans leurs voiles se dressent, dans un tel éparpillement de pétales qu'elles-mêmes, dans leurs voiles tendres, évoquent soudain des milliers de rosiers qu'une brusque tempête effeuille. La neige pourpre, blanche, rose, safran, tombe si drue, qu'elle monte le long des trottoirs, embarie rasse le pas des chevaux, attardant quelques ins- — tants le scintillant cortège au pied des terrasses amoureuses. La légende raconte qu'un jour Ihéritier adolescent d'un des plus puissants Maharajahs fut a tel point arrêté par cette rafale de roses qu'il eut tout le loisir de s'éprendre des deux belles mains qui la déchainaient. Un mois plus tard, l'Inde comptait une future Maharani de plus. Et c'est. pourquoi, depuis vingt ans, huit j jours avant la procession du printemps, l'on n'aperçoit plus une seule rose dans les jardins d'Amritsar. a eo Nous avons débouché sur une place et, devant nous, baignant dans une eau transparente et bleue, s'élève une petite ile de marbre et d'or. C'est le Temple. Posé sur une plateforme comme presque tous les temples de l'Inde, sa base est en marbre blanc. Le reste, incrusté de versets Guru, est en cuivre doré et flamboie.

D'AMRITZAR A LAHORE = — 9. Une eee avenue de. inion y
ole tra~ versant l'eau azurée. De dix mètres en dix meètres, _ évoquant les
pontons vénitiens, des piliers bordent l'allée brillante. Je me demande de
quand cela date. Je parie — ; que la lettre de Hollicott me l'apprend A six
mois ah, : prés. J'ai gagné : Bati par le quatrigme pape des Sikhs, Ram Das,
en 1577. Détruit en 1763 et reconstruit en 1764. Je descends d'auto. Un
prêtre chevelu me passe autour du cou un lourd collier de fleurs de
frangipane et de jasmin, me fait asseoir, m 'enlève mes chaussures et m
'emprunte _ trois roupies. — Je suis le guide officiel, m'annonce, dans un
— anglais rauque, un second Sikh vénérable. : Je m'habitue aux savates et,
traversant le beau chemin de marbre, fais de longues enjambées. C'est
amusant comme un sport. Des pigeons nous survolent et leur troupe "
reflétée découpe sous l'eau limpide d'agiles ombres _ triangulaires. vi Que
me disait donc Hollicott 4 propos du lac dans sa lettre ? I y a un post-
scriptum... Voila : Chaque goutte du lac est terriblement sacrée. La _ Grand
Prêtre y trempe son sabre pour exciter les jouvenceaux a la guerre. Ils
boivent 4 genoux les gouttelettes qui chutent, en jurant de vaincre ou de
trépas. Vous as soin de ne pas entrer dans la temple par une autre porte que
la porte nord : elle est réservée aux Bar

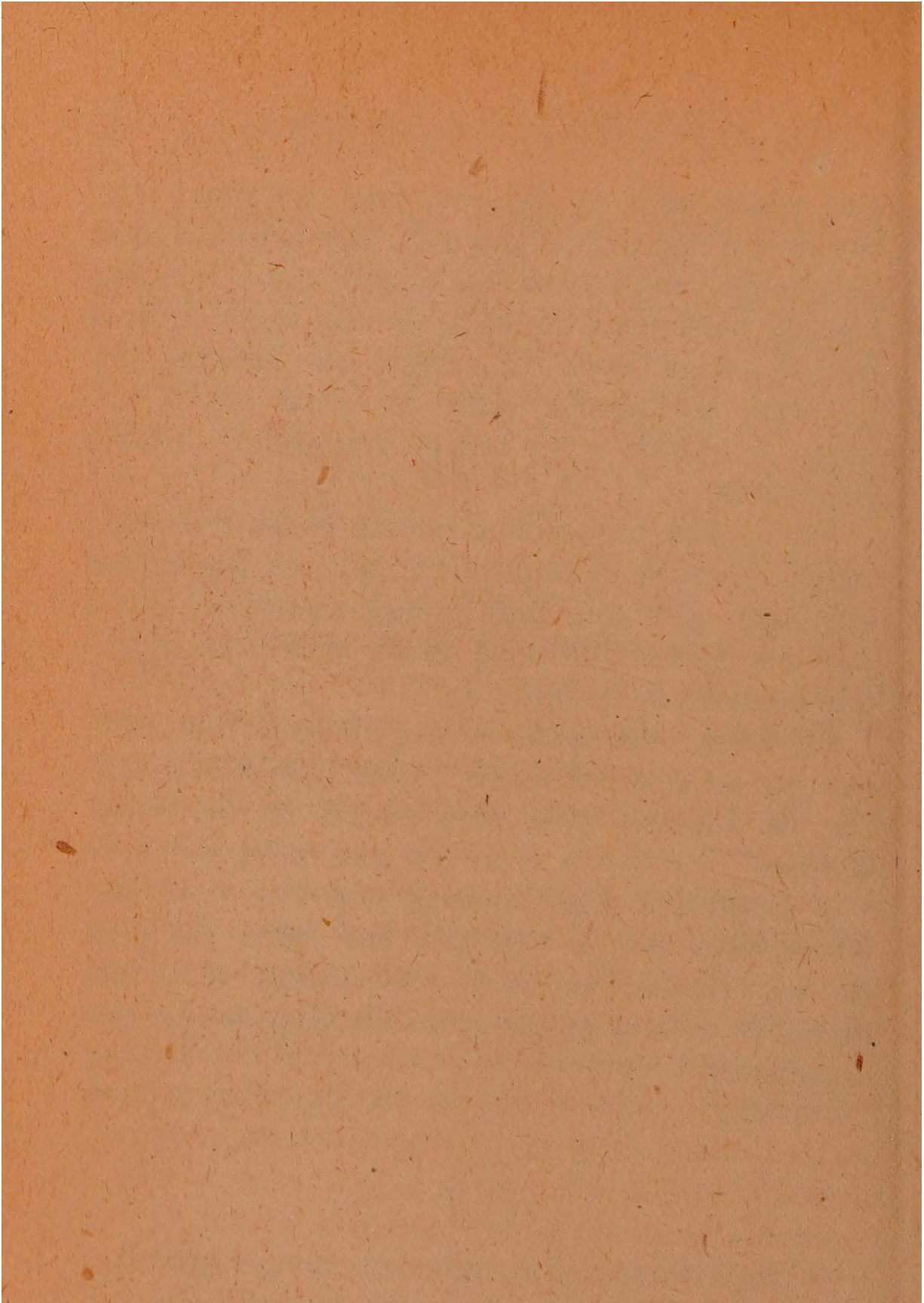
94 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE. bares et la
barbare dans l'occasion, c'est la pauvre du a Croussett. Le temple sent la
tubéreuse, le jasmin et l'encens. Il y fait frais, mais, décidément, je m'y
ennuie. Les ors et les marbres trop neufs m'offusquent et le « trésor » ne
m'intéresse pas. J'ai vu trop de bijoux a Kapurthala, et tellement plus —
vivants, sur les turbans et les épaules des princes. Je ressors par la « porte
des barbares ». a Comme, rechaussé, je regagne l'auto, mon boy me remet
un papier. C'est, téléphoné de Kapurthala, un message de Lahore. Il est
signé de Lady Humphrey Lauterey : « Tachez d'arriver pour le diner, il y a
une surprise. » aie onelle me met en boule. J'ai horreur, en voyage, des
surprises supplé« mentaires.

MONOLOGUE _ - Dans l'auto ou, frileusement, j'ai relevé le col de ma pelisse, je me perds en conjectures. Pourvu que _ les Lauterey, « pour être agréables », n'aient pas cru devoir inviter un « Parisien de 9 © ° ° i passage | » J'aime mes concitoyens, mais pas en | voyage ; ils empiètent sur mon retour ! . _ Décidément, cette « surprise » m'agace. Depuis que Lady Lauterey m'a aimablement. convié, j'avais arrangé cette première soirée 4 ma guise. Il était entendu dans ma pensée que je dinais dans l'intimité du ménage et que, sitôt après, Sir Humphrey se verrait dans la triste obligation de sortir ou de monter travailler dans sa bibliothèque. Je _ 'restais seul avec Lady Humphrey qui me murmurait : « J'ai tant attendu cette minute... » Ce 'qui suivait demeurait imprécis- | Ps ~ Quelques heures ont suffi pour transformer le _ climat et la nuit s'annonce glaciale. En dépit du pare-brise, un vent froid me fait pleurer sous mes lunettes. J'essaie de lire, j'y renonce. Je me demande si la route sur laquelle nous roulons, et

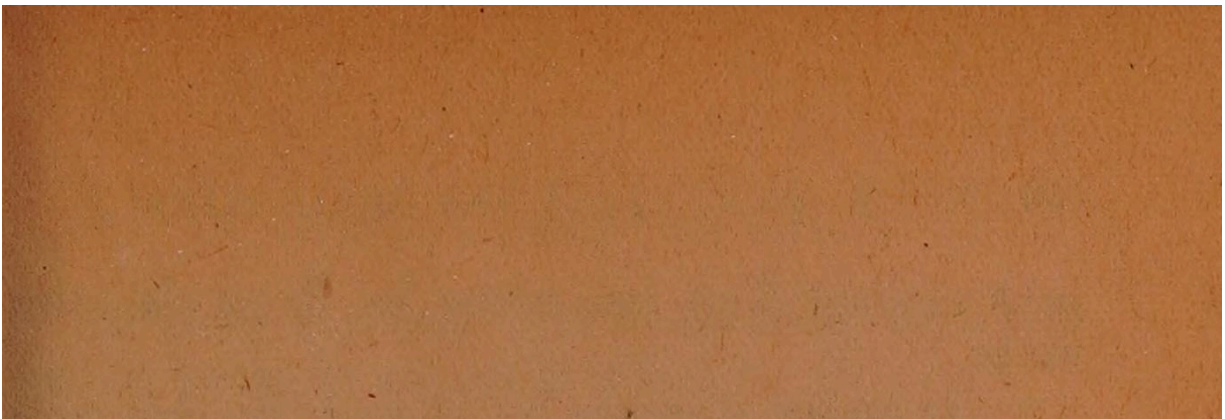


96 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE qui m'ennuie tant, est le fameux Trunk Road. Si j'en étais sûr, elle m'ennuierait moins. Je voudrais me raconter quelque chose, j'y n'y parviens pas. Il y a des jours où l'on n'a plus rien à se dire. Ma solitude me pèse, mais je suis illogique. Je sais que je ne peux voyager que seul. 'Cette contradiction qui bouleverse mes voyages me les rend finalement agréables, car, obligé de me mettre en frais pour sortir de mon isolement, je me lie avec tout ce qui passe. Cela me ravit : j'aime les gens que je ne connais pas. Ils sont mystérieux et intacts. Il m'arrive aussi de les haïr, mais dès qu'un visage me plaît, il m'enchanté et je lui prête tous les agréments. Quelles belles histoires vous proposent les visages anonymes, ceux qui sont un peu tristes surtout. Et combien les jeunes femmes qui ne sourient pas sont pathétiques ! Je deviens immédiatement leur défenseur, leur confident ou leur juge, avant même qu'elles ne soupçonnent mon existence. Quel film attendrissant l'imagination tourne auprès d'elles ; la vie douloureuse de Madame X | * ® * Je n'ai vu que deux fois 4 Kapurthala, au cours de banquets officiels, Lady Humphrey Lauterey et son mari. Mais dès les premiers mots échangés, je les ai tous deux habillés à mes couleurs. Ils me fascinent : lui, avec sa haute stature, son regard d'une douceur impérieuse et son pur masque osseux

‘ D'AMRITZAR A LAHORE) 97 ‘as g _que sabre, sans le
déparer, une cicatrice; elle - guréolée d'une beauté qui a diéi être sublime,
avec de grands yeux tristes, un sourire qui a toujours Yair de pardonner et
un je ne sais quoi, dans la fatigue orgueilleuse du: visage, qui évoque, par
les soirs d'automne, dans le calme abrité des ports, le retour enfin apaisé
des grands voiliers | _ aventureux. \ a Aussi, tout en sachant qu'aux Indes
une invitation émanant d'Anglais officiels ne doive être attribuée qu'a une
indifférence courtoise, jé ne puis me figurer que cette faveur ne soit pas due
a ‘une sympathie réciproque. | Callas Comment ne serais-je pas devenu leur
ami, ~ moi qui les ai tant inventés | Mais plus je m'approche de Lahore,
plus mon plaisir de les revoir diminue. La faute n'en est pas uniquement aç
— «la surprise ». Mes craintes sont plus motivées. Maintenant que je vais
être leur hôte, j'ai peur de les confronter avec leur image et je me demande
avec angoisse si les modeéles seront ressemblants. 4



j ' LAHORE Jai tellement froid que je m'endors. _ Un garde a vous de sentinelles me réveille. Tl fait nuit. Le parc humide, que je devine, sent 'bon. De brusques lumières : l'auto stoppe. Dans la vaste antichambre, deux serviteurs me _débarrassent de ma casquette et de ma fourrure — devant une de ces grandes glaces massives et sur_dorées que l'on ne trouve plus que dans certains palais hindous. Elle me renvoie un nez bleu dans “un visage décomposé : c'est moi. _ — Je suis content de vous voir, me dit Sir Humphrey, réchauffant de son 'cordial accueil un somptueux et glacial living-room ou, dépaycé, _un poêle a pétrole fait ce qu'il peut. Un whisky ? | Nous ne dinons qu'a huit heures et demie. — Très fort, dis-je, m'approchant sournoise“ment du poêle. Non, pas de glace. Je regarde autour de moi. Je remarque avec - détresse, a ma gauche et 4 ma droite, une enfilade _de salons que ne ferme aucune porte. Un allégre



100 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE petit courant
d'air fait saluer les fleurs dans les vases. — Je crains, s "excuse Sir
Humphrey, que vous ne trouviez notre installation un peu primitive. Nous
avons essayé d'arranger ce palais. Il appartient au Rajah de X. C'est sa
résidence d'été. Les meubles ne sont pas de très bon goût, mais la demeure
a ceci de charmant, c'est qu'il n'y fait jamais trop chaud. C'est très sain. —
C'est vrai, dis-je. Ce soir, on a tout à fait l'impression d'être en Angleterre.
— N'est-ce pas ? approuve Sir Humphrey, radieux. Mais inquiet, il ajoute :
— Le poêle à pétrole ne vous incommode pas, au moins ? — Oh ! pas du
tout ! — Une cigarette ? J'accepterais n'importe quoi d'allumé. — J'ai pris
sur moi de vous faire préparer un tub chaud dans votre cabinet de toilette,
continue mon hôte. J'ai pensé qu'après la poussière de la route vous
préférez cela à un tub froid. — Certainement, fais-je avec conviction. J'ai
la faiblesse d'aimer l'eau chaude. — Il ne sera peut-être pas, corrige sir
Humphrey, aussi brillant que je l'aurais voulu, mais vous savez, les
serviteurs indigènes... Surtout quand la maîtresse de maison n'est pas là. —
Ah ! fais-je, atterré, lady Humphrey 2... — Elle est désolée, elle a dû partir
pour Delhi. La Vice-Reine y donne un bal officiel ce soir. UNIVERSITY
OF VICTORIA LIBRARY

Ff dion fA ea aoe bah. RE GG ot ay ae a a, Oe oo ad
D'AMRITZAR A LAHORE _—i0 Eh bien, si c'était tela la surprise, ce
n'était pas la peine de me télégraphier ! _ — Mais, dis-je, me raccrochant 4
un absurde espoir, cette dépêche que j'ai regue était pourtant de Lady
Humphrey? © | tad — Qui, ma femme n'est partie que ce matin. Quant 4 la
surprise, ajoute-t-il en riant, je n'ai le droit de rien vous dire jusqu'au diner.
_ Je me f... de la surprise | La vie n'a plus aucun sens. Je ne regrette qu'une
chose : ma pelisse. — Je vais vous montrer votre chambre. Ma femme a
tenu a ce que vous logiez dans le pavillon des Bachelors. La pièce est aérée.
Elle a cinq grandes fenêtres. Je crois qu'elle vous plaira. J'ai envie de lui
demander s'il n'aurait pas. plutét, sous les combles, une petite mansarde >
avec lucarne. Je n'ose pas. Nous traversons quelques salons, un office et
nous voila dans la nuit du parc. . — C'est loin ? dis-je. _ — Non, cinq
minutes. Prenez garde. Nous n'aurons l'électricité que l'année prochaine.
Marchez bien dans le milieu de l'allée, l'herbe est © mouillée. Voici le
pavillon. | _ Nous' gravissons un escalier. Mon boy, une > Jampe fumeuse a
la main, m'attend au seuil de ma chambre. Il a déballé sur le lit mon
smoking et ma chemise dont le plastron froid brille, hostile. J'ai un frisson. ~

102 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Vous n'êtes pas bien ? me demande avec sollicitude mon hôte. Rien ne me fera avouer que je grelotte — Ce n'est rien, dis-je : un petit souvenir de paludisme. — Le tub chaud vous'fera du bien. , En toute autre saison, la vue de mon cabinet de toilette m'etit amusé. I] me fait comprendre la féerie confortable du mot progrès. J'ai entendu, dans mon enfance, parler de chaises percées. Je _n'en avais jamais vues : en voici une. Elle m'atten-drit. Elle est en bois sculpté, avec des incrustations de nacre et un dossier surmonté d'une couronne. ~ L'une des portes du cabinet de toilette communique, par un escalier de poulailier, avec le pare. Deux jeunes out-casts chargés du service des eaux entrent et ressortent, munis -de seaux et de brocs. L'eau du tub fume un peu. Je pousse un soupir de satisfaction, mais mon haleine fume aussi. Tant pis, je me jette a-l'eau. J'étouffe un cri. C'est horrible. Des souvenirs d'enfance que je croyais abolis me transpercent : des bains forcés sur une petite plage éventée de Belgique, sous |'ceil impitoyable d'une gouvernante anglaise. Je pleurais de froid. Tout recommence. Les boys reviennent. Ils laissent chaque fois la porte ouverte, mais je comprends a présent _ la fréquence de leurs visites : mon tub fuit. Jien sors, mais c'est pour prendre un bain de pieds. La déclivité du sol dallé entraine bien l'eau

ers la gouttière, mais la gouttière est bouchée. Pataugeant, je regagne ma chambre. . — Le Sahib ne sera pas' piqué cette nuit, dit 'mon boy, me montrant sur l'appui d'une fenêtre des petits corps grillés de froid. 3 Pour la première fois, je regrette les moustiques} — yea | ike 4 \ % * * Je descends, retrace le parc, l'office, les salons. Mais au seuil du living-room, je m'arrête. 4 e 9 ? ° 'oh Des voix s'entrecroisent, parmi lesquelles une " D'AMRITZAR A LAHORE 103 ' voix familière. Je scrute, l'œil intrigué, un personnage qui me tourne le dos, C'est, montée sur de longues échasses rouges, une courte veste _d'apparat que surmonte un crâne blond, aux cheveux collés. Tout cela se retourne : c'est Hollicott. Six mois de Peshawar ont tellement passé son "visage au brou de noix que son large sourire fait 'negre. : Beer es _ —Eh bien, 'demande Sir Humphrey, que ditesvous de ma surprise ? Je suis tellement content que j'ai peur de n'avoir _ 'pas l'air assez anglais. Mais pourquoi Hollicott a-t-il le bras gauche en bandoulière ? En deux enjambées il traverse la pièce, m'exa'mine, sort de l'écharpe deux doigts qui libèrent 'de son cocktail sa main droite, me serre la main, — ce qu'il ne fait que dans les grandes occasions. et s'écrit: 3 '

104 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Je, suis
heureuse, du. Crousset, vous es moins vitreux qy'a Paris. Je demande : —
Qu'est-ce que vous avez au bras ? — Rien, une balle égarée, me répond-il.
Petite blessure et longue permission. L'ambition de 'toute guerrier colonial.
Depuis hier, ajoute-t-il, \ je peux user mon bras gauche pour manger. Je la
laisse après reposer dans la porte-bras. Comme je vais demander des détails,
un serviteur annonce le diner et nous passons & table. Elle est dressée a
l'extrémité des salons, dans une petite cathédrale. Les murs sont en marbre.
Une fine natte couvre le dallage. I] n'y a même plus le cher petit poêle.
Mais, cette fois, il y a une porte. C'est celle de l'office. Elle bat derrière
moi, me soufflant dans la nuque une brise vivifiante. Si je pouvais me servir
de ma serviette comme d'un foulard ! Nous sommes cinq. Les deux autres
convives sont un général, dont Ja large figure enluminée émerge d'un faux-
col comme une pivoine de son vase, et un jeune lieutenant : une maigre
réplique _de Hollicott, mais montée sur échasses bleues. CoNVERSATION.
; Moral des t : Potage. — Le Général mène Pig Rickie Eatrée. —~ Le
lieutenant mène Se la Vice-Reine.

po Woh Ay Wie Fak - D'AMRITZAR A LAHORE. 105 aS Ha
 Situation sanitaire Roti. — Sir Humphrey méne. . { Polo. . (Pig sticking, 7 :
 . Souvenirs de Paris. Dessert. — Hollicott tout seul. { Polo. é Pig sticking.
 Café, Port et brandy. — Conversation générale sur les différentes manières
 de protéger, aux Indes, contre la moisissure, les cigares et le tabac de pipe
 anglais. Jallume une cigarette de la régie. Curiosité. Ma présence prend un
 sens. Sir Humphrey m'ayant demandé quels sont mes projets, les visa~ ~
 ges se tournent vers moi, attentifs. | — Vous avez di, interroge le général,
 établir . _un petit plan d'opérations, un graphique ? _ Tronique, Hollicott,
 qui me regarde a la dérobée, sourit. _ —. Eh bien, mon Dieu, fais-je,
 incertain, je compte voir le plus de choses possible. - — Excellent
 programme, dit le général. Quand venez-vous 4 Peshawar ? _ — Je l'y
 attendais il y a quinze jours, grogne Hollicott, qui ce soit parle anglais, —
 mais main~ tenant il neige la-haut et il n'a di emporter que des vêtements
 de toile. Arig — Je compte, dis-je, vexé, visiter surtout le Rajputana. by 7
 — C'est grand, dit le général. I] faut de l'ordre et de la précision. Par quoi
 commencerez-vous ? —,

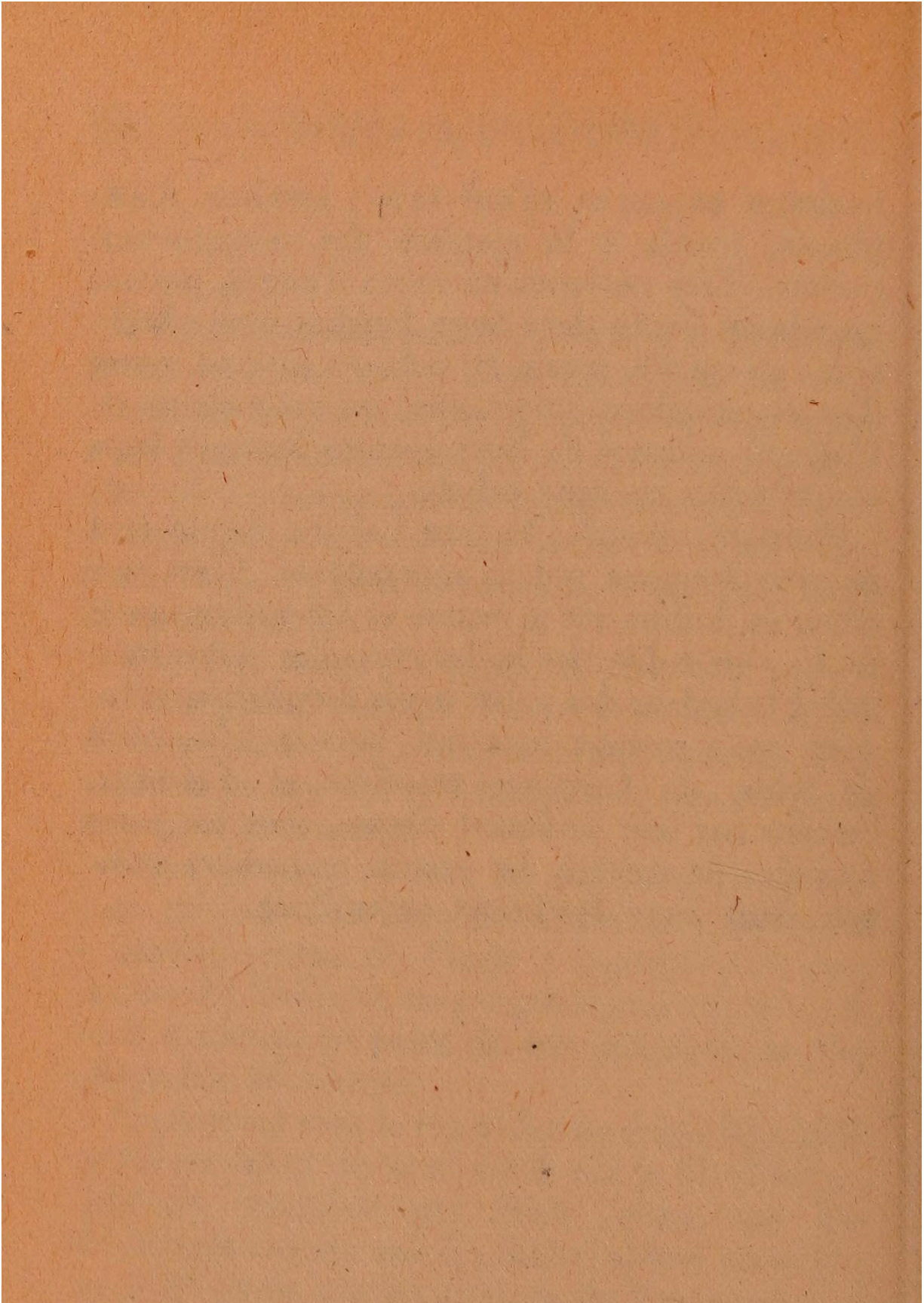
106 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Je ne sais pas encore. — Il serait temps de vous décider, déclare le général qui me considère avec malveillance. — Allez 4 Bundi, me conseille Sir Humphrey. — Hélas ! je crains de ne pouvoir y aller. J'ai JA mon carnet, j'ai déjà accepté tant d'invitations et je ne peux rester que six semaines. — Qu'est-ce que vous dites > s'exclame le Général. — Hollicott se tord, mais il vient de s'emparer de mon carnet et le considère avec stupeur. — Ce n'est pas six semaines qu'il devrait passer aux Indes, avec tout ce qu'il a la-dedans, c'est six ~ mois ! Mon carnet fait le tour de la table. — Incroyable ! dit le général. Quelle carte des Indes, continue-t-il, humoriste, avez-vous donc Saasuliée avant de partir ? Cette réflexion, qui n'est pourtant point d'une drélerie immense, excite une hilarité générale. — Il y a dans le living-room, reprend le général en m'examinant avec pitié, une carte du coun Je vous conseille d'y jeter un coup © d'ceil. 2 Mais j'aime mieux ne pas regarder, i * oe Le métier de guide instructeur étant ce que Hollicott préfère après le polo, je pensais que, sitôt le breakfast, il m'emmènerait visiter au pas gym

~~ D'AMRITZAR A LAHORE i107 nastique le Fort, les palais et les temples de Lahore. Mais son ordonnance, qui le rejoint aujourd'hui _même, m'apprend que le 'capitaine, ayant regu — au réveil un télégramme urgent, s'est rué dans ses bottes, de 1 a 4 la gare, afin d'attraper le train qui, "parti cette nuit de Peshawar, s'arrête dans la _capitale du Punjab avant que de gagner Delhi. Inquiet, je demande si ce télégramme est d'ordre_ officiel et s'il émane de l'état-major du Général Stones. L'ordonnance me répond que la dépêche - était bien officielle, qu'elle venait effectivement de Peshawar, mais qu'il ne croyait pas quelle pit _ ~concerner des troubles militaires, car le capitaine, © 4 plusieurs reprises, a embrassé le télégramme en ~ s'écriant : « What a darling !... » | Rassuré, je comprends qu'il doit s'agir plutôt _ de Miss Stones. Comme je monte dans l'auto qu'aimablement | Sir Humphrey a mise a ma disposition pour visiter la ville, le chauffeur qui, dès l'aube, a mené _ Hollicott a la gare, me remet ce billet : "f Cher du Croussett, Ne me détestez pas pour cette lapin et ne perds pas - votre temps & Lahore. Il n'y a d'intéressant que le Fort - et vous verras plus beau a Delhi et & Agra. I] y a aussi - Jes mosquées de Wazir Khan et de Badshahi, mais vous - vois plus joli ailleurs. Venez a Delhi, od vous me trouves de 10 & midi au golf et de 2 & 7 au polo. «P.-S. — Elle est une chérie. »

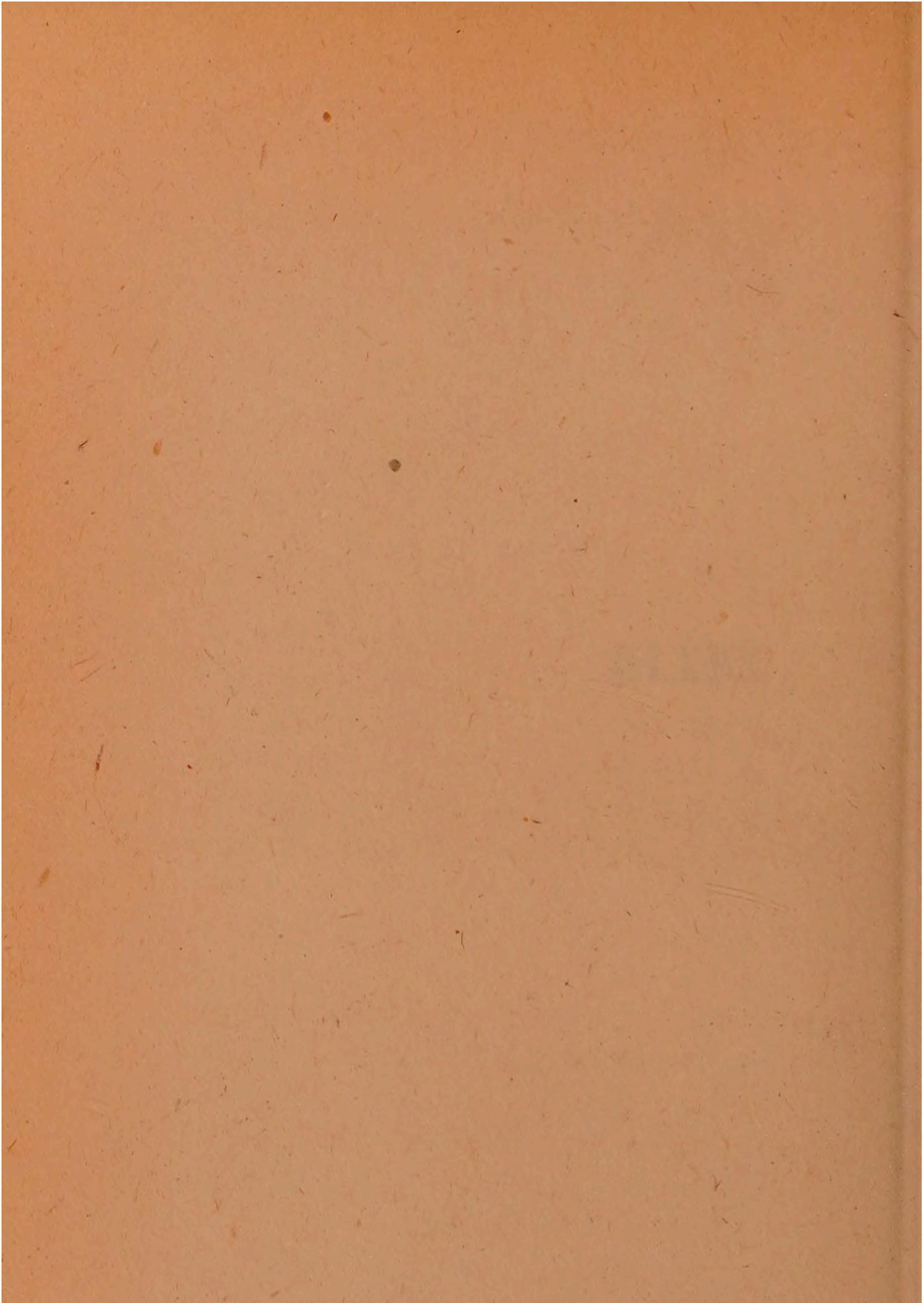
108 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE B a & Lahore...

un si beau nom, pourtant, mais comme je me souviens mal ! C'est que Hollicott avait raison, je devais voir par la suite des cités tellement plus surprenantes. La mémoire rejette pour | admirer. Le temps agit sur la nourriture de | esprit comme le foie sur celle du corps : c'est un filtre. Peut-être, pour bien se souvenir, le voyageur doit-il un peu oublier. Quand je songe 4 Lahore, ce n'est pas le Fort qu'il me plaît d'évoquer. Tout n'y est que désordre dans une succession d'édifices reconstruits, détruits, modifiés au gré des envahisseurs et que les Sikhs surtout ont dévastés. Dans un pays ow tout est religieux, l'architect~ ture devient une opinion. Celle qu'exprime le— « protestantisme de l'Inde » marque peut-être, comme dit Hollicott, un progrès dans l'ordre moral, 'mais dénonce, au point de vue plastique, la plus effroyable décadence. _ Commencé sous le règne des premiers Mongols, rebâti au début du xv^e® siècle par le fils d'Akbar, Jahangir, complété par Shah Jahan, son fils, déshonoré ensuite par les Sikhs, abîmé au milieu du xix^e® siècle par les troupes de l'occupation et enfin restauré grâce & Lord Curzon, je n'ai rien retenu de ma longue promenade A travers le Fort qu'une petite pièce de marbre, ciselée comme un coffret, et certaines fresques de murailles. Mais la,

ee dS oe a Oe <a. a a - = - > Foe Perey ey CO LONI Arye oe
D'AMRITZAR A LAHORE 109 quelques panneaux m'ont ravi : combats
d'éléphants, traités à la manière des miniaturistes persans. Fées persanes
en robes d'anges, portant un démon cornu dans leurs longues mains styli- —
sées ; ou encore, jouant au polo, en longues vestes d'or et pantalons
juponnants, les précurseurs de Hollicott, piquant de leurs éperons
mongols leurs - courts petits chevaux cabrés. Pourtant, quand j'évoque
Lahore, ce ne sont pas ces fresques qui m'apparaissent. C'est. une odeur de
jardins que je respire et des jardins que Je revois : ceux dont les belles
murailles vertes masquent la laideur des palais neufs du quartier européen,
mais surtout ceux qui, hors la ville, plem — de lotus, de fontaines étouffées
et: d'oiseaux, percent par leur bruissant silence, sous les pures coupoles de
marbre, les grands empereurs mongols dans leurs tombeaux orgueilleux.



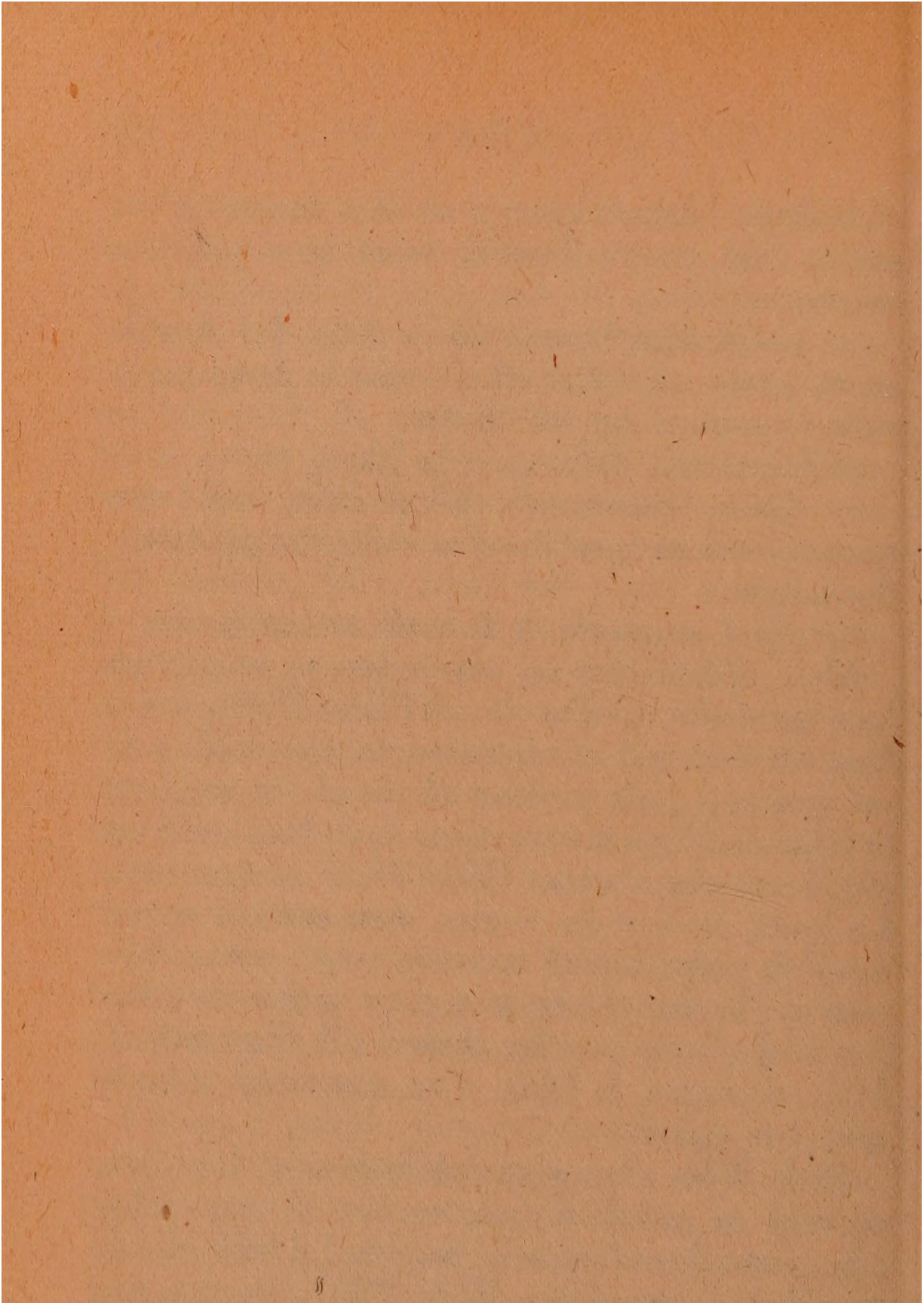
DELHI



oo RIKKLTIKKL-TAVE 4 _Renversé dans un fauteuil d'osier,
sur la terrasse ensoleillée de l'hôtel, je m'offre ce grand luxe des voyages :
la paix. pa J'ai mal dormi : mes cauchemars encore. Mais A présent,
réchauffé par Vhiver printanier de Delhi, -restauré au sortir d'un bain
bouillant par le por- | - ridge-et les eggs and bacon de mon breakfast, je
fume et je ne pense 4 rien. Je suis physique. Une seule ombre : ces
Américains bavards qui, avides mais défiants, marchendent des tapis 4 des
Persans mielleux et des! ivoires 4 de minces Chi- | nois obliques. J'ai hate
qu'ils achètent ou renon-. cent. Ils font longueur, car au pied du perron, un
fakir déguenillé attend son tour, accroupi sur le sable rouge de l'allée, entre
sa fltite et deux outres, dont la plus grande, gonflée de serpents, oscille un
peu. Mais c'est la plus petite qui m'intrigue. Je voudrais que le fakir entrat
en scène. Il a compris. Il se lève, monte sur la terrasse et, déballant son sac
venimeux, fait reculer instantanément marchandeurs, marchandises et
marchands. &,

114. NOUS AVONS 'FAIT UN BEAU VOYAGE Maintenant, assis dans son « no man's land », il fait siffler sa stridente flûte monotone. Une petite tête méchante et plate sort du grand sac et se balance. Un cobra. C'est sans intérêt. Mais, soudain, posant sa flûte, le fakir plonge dans l'autre sac une main de prestidigitateur et en sort une grosse petite boule agressive, blanche et touffue. Cela a l'air d'un chat fourré, mais le museau est pointu, les yeux sont roses et la queue belliqueuse fait panache. Mon cœur bat : une mangouste. Je vais vivre un chapitre du vœu de la Jungle. Je connais par cœur les péripéties du combat. Je sais que Rikki-Tikki, les yeux soudain comme « deux braises », doit sauter sur Nag, lui crocher ses dents sur la tête, au-dessus du capuchon, et que Nag la secouera en tous sens, tout en cinglant la mangouste de son corps annelé, comme d'un « fouet de charrue ». Mais cela ne se passe pas du tout ainsi et il est évident que ni la mangouste, ni le cobra, n'ont lu attentivement Kipling. Il est vrai que le fakir ne joue pas franc jeu. Devant le grand cobra qui, dressé, fait un angle droit, pointant sous son capuchon enflé sa tête malfaisante, la mangouste, modeste, se dérobe. Mais le fakir la rattrape. C'est au tour du cobra de filer, avec une vitesse d'anguille, vers une dame américaine qui défile. Une brusque détente du bras : le fakir a refermé son poing rapide sur Nag, b Vendroit précis où il est écrit que Rikki-Tikki devait crocher. Maintenant, il maintient chaque

aN: DELHI: 15 ‘eombattant dans chacune de ses mains et les excite l'un contre l'autre, mais sans trop les Yapprocher. — : _ — Laissez-les boxer, s'écrie l'un des Améri‘cains, jetant un dollar, tandis que la dame pourSuivie a grimpé sur une chaise. — C'est trois dollars, dit le fakir. — Deux, marchande |'Américain, non sans raison, car pour la moitié d'un dollar on peut avoir dix cobras. Le fakir acquiesce et le tournoi commence. _ Mais, décidément, les adversaires ne suivent pas leur texte car, si d'un bond Rikki-Tikki est sur Nag, ce n'est pas au capuchon qu'elle mord, mais ‘ouvrant son petit museau téméraire, y engloutit Je bout de la gueule du serpent, et Nag qui s'asphyxie ne cogne point Rikki-Tikki en tous sens. Le fouet, au lieu de cingler, s'est enroulé autour du petit corps fourré et serre, serre, serre... Les yeux de la mangouste sont deux taches de sang. Son corps ficelé penche, comme s'il allait mourir. Mais, économe, le fakir, d'un arrachement brusque, les sépare. Rikki-Tikki a le museau plein de sang. Le cobra, ouvrant sa gueule féroce, en sort lé noir éclair zizgaguant de sa langue et respire. Le fakir plonge Nag dans le grand sac, Rikki-Tikki dans le petit. ‘est fini. Ils ont boxé. — Pays de voleurs | murmure, décu, |'Améri- © cain qui sen ve



SUNT LACRIMA RERUM _ La terrasse est déserte. __ Mon
indifférence obstinée a découragé les marchands. Les touristes sont partis
faire leur dur métier de touristes. Mais il fait bon ne rien faire et la paresse
me tient embusqué. La vie est douce. | Surmenés, les moustiques
noctambules se reposent. L'air est fluide. Ce n'est pas encore l'heure ot j'ai
mal a l'estomac. Je suis heureux. Le bonheur est un entr acte. Tout m'amuse
— momentanément. ° Cela m'amuse de diner ce soir chez le ViceRoi. Cela
m'amusera de jouer demain au golf . dans la capitale de Shah Jahan.
Surtout, cela m'amuse de m'être jalousement réservé cette matinée pour
flaner seul dans Delhi, sans mon mentor officiel Hollicott que je ne retrouve
que — dans l'après-midi. J'ai |'ame d'un collégien qui fait l'école
buissonnière... Je ne visiterai point Delhi en détail. Je veux avoir de la ville
cette première impression d'ensemble qui, lorsque le temps vous est mesuré,
supplée_

“\ 118 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE & une connaissance plus profonde. Une ville est comme une femme : on la devine tout de suite ou on ne la comprend jamais. L’auto est là. Il faut bouger. — Je veux, dis-je au chauffeur, aller partout et n’entrer nulle part. * * * Quelle bonne idée j’ai eue de faire cette promenade tout seul et qui m’eût dit, qu’en visitant la capitale des Empereurs mongols, c’est 4 Bossuet que je penserais. Rien, pourtant, ne m’a donné un tel sentiment de la fragilité des grandeurs que cette promenade à travers tant de cités abolies. : Vanité des vanités, tout n’est que vanité... » Delhi... Quel étrange destin l’a fait, depuis trois mille ans, dominer l’Inde, mourir et ressusciter | Sept capitales, sur les bords du Jumna, ont fleuri et sont mortes. Toutes, au cours des siècles et oubliées les unes des autres, n’ont conservé de leur puissance écroulée que ce nom entêté et fragile ; Delhi. Sans doute, la capitale actuelle ne semble pas menacée. Je viens de longer, sur une route sillonnée d’autos et de petits chars qui sont des fiacres, les six kilomètres de hautes murailles qui, entre le quartier européen et le quartier hindou, enlèvent de leurs chaudes pierres rouges les mosquées, les terrasses et les palais du Fort de Shah Jahan. Forum formidable, dont les palais déserts ne sont

\ DELHI sea) plus que des musées, mais dont les mosquées, —
‘sans cesse en prière, symbolisent aux yeux des Musulmans de |’Inde
|’espoir belliqueux de leur race. pul ae _ J’arrête mon auto. Derrière moi
aussi, c’est bien — Je mouvement d’une capitale prospère. Et devant ‘moi,
pressés autour de la longue avenue encom_ brée qui mène la porte de
Kashmir, des milliers - de boutiques, de maisons en terrasses, de démes, de
minarets, de coupoles attestent la vie grouil-Jante d’un peuple affairé. Mais
tout cela, déjà, est condamné a mort. Car, la-bas, & quelques kilomètres de
la vivante cité, une dernière capitale se construit, s’élève, s’achève : la
dernière Delhi, — la neuvième. ‘ Je l’aperçois de très loin. Au milieu d’une
plaine immense elle monte comme un cri de victoire, _dressant contre le
ciel ses larges coupoles orientales et ses hautes tours britanniques. L’avenue
s’élargit: Je roule sur un chemin de triomphe. A présent, la Delhi de demain
surgit tout entiere, avec son palais dominateur, ses. ministères, ses -
cathédrales, ses casernes, ses hépitaux, ses jar-dins irrigués, ses statues. La
ville impatiente d’être au point érige, au seuil de l’avenir, un problème de
pierre et de marbre. C’est Rome attendant ses Césars. . . ~ — «|ci, dit une
inscription, durera Delhi ». Combien de temps durera-t-elle ? : , Maintenant,
sur-Ja route tragique qui me mène ‘au Koutub Minar. le silence de la plaine
brous-

120 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE sailleuse me
répond. Ges jungles qui, sur des lieues et des lieues, déroulent leurs basses
forêts épineuses furent naguère des jardins, des temples, des fontaines et des
palais. Des cités dix fois plus vastes que l'orgueilleuse et suprême Delhi
emplissaient du fracas de leurs chars et du tumulte de leurs armées ce qui
n'est plus rien qu'un désert. En vain, au gré d'un morceau de colonne, d'un
fragment de pilastre, d'un débris de pierre tombale, jessaie d'inventer les
cités disparues. L'histoire de trois mille ans de gloire et de conquêtes s'est
effacée, lavée par les pluies ou envahie par les ronces et des sept capitales
formidables qui, de l'âge védique à l'empire d'Akbar, ont dominé l'Asie, il
ne reste plus rien, en fin de compte, que la poussière soulevée par l'auto et
dont la cendre jaune monte un instant dans le soleil, Ne: s'atté= nue et
disparaît. |

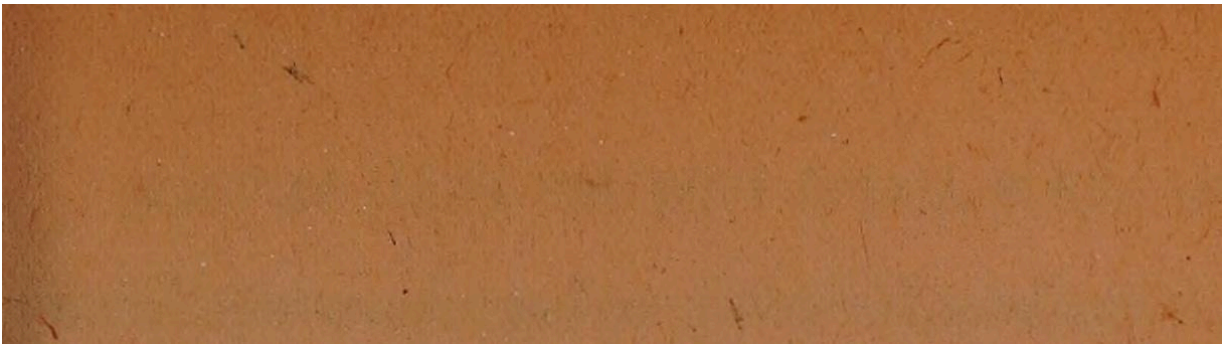
—CONFIDENCES - Retour a l'hôtel, j'aperçois & ma surprise
'Hollicott qui m'attend sur la terrasse, attablé devant un gin-fizz. " |
Pourquoi a-t-il devancé l'heure de notre rendez-vous ? Cette hâte ne lui
ressemble guère, 'son amitié paisible n'étant pas sujette a l'impatience. _ —
Vous n'as rien visité sans moi, me demandet-ll soupconneux. — 2 _ —
Non, dis-je, une petite promenade sentimentale avec moi-même. Rasséréné,
il commande un second gin-fizz que je m'apprête a refuser, mais c'est a lui
qu'il pensait. I] a l'air embarrassé. I] doit avoir envie de me parler de la fille
du général Stones. Si je ne Yaide pas, cela prendra longtemps ; la
confiance n'est pas un don britannique. — Eh bien, dis-je, vous êtes parti
bien brusquement de Lahore, l'autre matin. Comment va 'elle est une chérie
? » - Il tressaille, rougit, — les Anglais rougissent de a /

122 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE leur naissance 4
leur mort, — me regarde avec une brusque tendresse et solidtn explose : —
Elle est la chose la plus merveilleuse de tout univers. Un temps. Son regard
est parti la rejoindre. — Du Croussett, reprend-il enfin, cela m'a . beaucoup
perturbé ces quelques soirées de Paris. Quand un Anglais veut conserver
intact son idéal féminine, robuste et sain, il y a des comparaisons qu'il ne
doit pas faire. Je le regarde, abasourdi. I] ne s'agit donc plus de la fille du
Général Stones 2? Z — Vous vous rappeles, continue-t-il, mes préjugés
contre |'Amérique ? Je n'en ai Sle — C'est donc une Américaine ? — Qui,
Desdemonna Van den Basalt. — Mais quand et ou l'avez-vous rencontrée ?
— Je vais vous dire. C'est long, mais je résume. Il l'a connue, le mois
dernier, 4 Peshawar ou, arrivée avec une escorte de malles, une valise de
lettres de recommandations, une dame de compagnie, un chauffeur, deux
femmes de chambre et trois pékinois, elle a révolutionné |'état-major.
Hollicott a été chargé de lui montrer le KhyberPass. Il faisait froid, l'auto
était découverte, elle s'est serrée contre lui pour avoir chaud : c'est | comme
cela que c'est arrivé. Elle n'a que vingtdeux ans, a été mariée deux fois, est
en instance de divorce, et il songe a |'épouser. — Mais, dis-je, timidement,
vous n'avez pas

DELHI its: \ peur qu'une femme qui a pour le divorce une vocation aussi précoce... ? | — No, m'interrompt-il, parce que, quand on a une pareille vocation du divorce, cela prouve aussi qu'on a une réelle vocation du mariage. 'Et maintenant, je dois vous demander une service gravital. Je vous ai promis d'aller avec vous a Udaipur. | : — Qui, fais-je, inquiet. Vous me lachez ? — Dans la contraire : je vous demande de partir plus tt. Desdemona, qui est arrivée a Udaipur, me demande de la rejoindre. Elle ne - gait pas voyager : une vraie Américaine. — Mais je croyais les Américaines si pratiques 2 ! — Elles sont pratiques sur les lignes civilisées, mais elles ont trop de malles perfectionnées pour les lignes ordinaires. Elle a si peur pour la damnée boîte A bijoux et pour tous les chiens, et aussi pour les femmes de chambre, qui ne sont jamais contents, et pour la dame de compagnie, qui - n'aime pas les Indes. Alors, il faut partir demain. — Demain, fais-je suffoqué. Mais je n'ai fait qu'entrevoir Delhi ! | _ — Puisque vous reviens ici, qu'est-ce que ça vous fait de remettre la visite de détail au retour ? Et demain, c'est le dernier délai. Même, nous -trouverons Desdemona de mauvaise humeur. — Vous savez, dis-je, empoisonné, je voyage pour mon agrément. — Vous peux pas me refuser cela, du Crousé

124 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE sett. Et Udaipur, c'est la plus magique pays du monde. — Crest possible, mais... | — 'Elle est pleine d'oiseaux, de palais et i - tigres. — Cela m'ennuie de partir demain, fics ébranlé. ~ — Vous trouves aussi, renchérit Hollicott, des crocodiles, de la sanglier, un ciel toujours bleu et vous auras trop chaud. ; — C'est vrai ? — Et vous auras la presque pleine lune et, la nuit, les petites palais sur le lac deviennent tout blonds. Et vous trouve partout plus de singes qui sautent que de puces a Bénarés. — Continuez, continuez | — C'est tout. Mais je pars demain : il m'a eu.

UNE JOURNEE ANGLAISE Radieux, Hollicott consulte son bracelet-montre, se lève et déclare : — Il est temps pour déjeuner. Les Berley -déjeunent a midi et demie et ils nous attendent. - J'ai beau me dire qu'il n'est pas de pays où on a le dicton : « Les amis de nos amis sont nos amis » soit plus vrai qu'aux Indes, j'en voudrais tout de même savoir chez qui je déjeune. Ra — Qui sont les Berley ? dis-je. A peine dans l'auto, Hollicott me documente — Luj est un homme très jeune pour un colonel ; il a trente-sept ans. Sa femme qui est très jolie, en a trente-trois et le petit garçon, — il a onze. — C'est inouï que vous sachiez aussi l'âge des gens | — La maison est très gaie, beaucoup à cause de la petite garçon qu'on appelle le ballon. — Il est si gros ? dis-je. — Non, il est toute fluette, mais on l'appelle ainsi parce que mes amis, le lieutenant Danville



126 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — et le capitaine Quinston, qui sont deux des officiers la plus sportives de l'armée, s'en servent comme. d'une ballon après déjeuner, pour se faire les bras. Il est très souple. On jette le petit du balcon — du premier étage et on le rattrape sur la pelouse. ' — Mais c'est horrible ! Qu'est-ce que dit la mère ? — Que c'est bon pour ses nerfs. Elle prétend que c'est comme ça qu'on devient un homme. Mais elle est moins content quand on le lance du second étage. Elle trouve que c'est trop haut. ~ — Et le petit ? — [] aime \$a, mais il préfère aussi le premier étage. — Et si le capitaine ou le lieutenant, un jour, ne le rattrapaient pas a temps ? 7 — Qh! me répond Hollicott péremptoire, le tit est la fils du colonel et ni l'un ni l'autre de ces officiers subalternes ne prendraient une telle ~ responsabilité. * * * A peine sortis de la ville, nous longeons un affluent du Jumna et, brusquement, nous roulons. en pleine jungle. — Ot sommes-nous donc ? dis-je, stupéfait. — Dans le Holy Land. Hollicott m'explique que ce terrain est sacré. — L'on n'y peut ni chasser, ni construire, et sa jungle, livrée & elle-même depuis trois quarts de

-- DELHI Oa be) siècle, commémore par sa désolation voulue l'hé- _ roïsme des soldats britanniques tombés pour la mère patrie, lors de la mutinerie des Cipayes. _ Je m'acclimate peu à peu au désert de ronces . quand, soudain, j'étouffe un cri de surprise : un paysage anglais a surgi, mais 4 ce point anglais, 'avec ses verts parcs heureux et ses parterres de fleurs brillantes, que, sur les pelouses, je cherche . les joueurs de cricket. Les voilà, près d'un terrain de foot-ball, ot bondissent de jeunes athlètes ~ en kaki. See i Au loin, j'aperçois un spacieux pavillon d'un 'seul étage, que pavoise le drapeau britannique. C'est la résidence du Vice-Roi. Et, groupés ça et là dans les jardins arrosés, les cottages et les pavillons de ses officiers, de ses secrétaires et de ses gardes. Tout cela clair, propre, ordonné et que couvre à présent un ciel bas ow flottent des nuages, un ciel complice. ' | Un piano, dans un bungalow, joue un fox-trot. — Je voudrais que Hollicott allume une de ses cigarettes « qui sentent Londres ». C'est fait. L'illusion est complète. — Ni est-ce pas, du Croussett, s'écrit-il, looks like England ! Regardez quels beaux tennis. Ce n'est pas le tennis que je regarde, mais bien la simplicité paradoxale de cette demeure des Vice-Rois. Contraste entre le gigantesque forum de Shah Jahan qui, là-bas, dominant la ville, dresse vers le ciel la gloire orgueilleuse de ses palais déchus et ce pavillon modeste que dédai

128 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE | gnerait le plus obscur des petits rajahs “a mone tagne et d’ow ttradie, cependant, a travers tout l'empire, la formidable puissance de |’autocrate suzezain des Indes. — Heureusement, la nouvelle Delhi va être terminée, grogne le capitaine, car cette pavillon n’est pas digne de l’Angleterre. Mais pour la première fois depuis que je le connais, il me semble que Hollicott vient de dire _ une sottise. x * * € Que Jes Anglais sont charmants quand ils vous adoptent, et que leurs femmes sont jolies quand elles y consentent ! Il y a deux heures 4 peine que je connais les Berley et j'ai impression de les avoir connus toute ma vie. _ En Angleterre, l’amitié a des coups de foudre. Chez nous, alors même que le cceur accepte, esprit contrôle et se défie. L’amitié passe un examen. Nous perdons, avec la jeunesse, cet enthousiasme crédule dont l’ignorance voit si clair. Eux conservent, 4 travers toute une. existence, une fraîcheur sentimentale qui fait partie . de leur hygiene. Je n'ai pas rattrapé Johny du premier étage, mais je l’ai fait sauter sur mes épaules. En courant dans le jardin, Mrs. Berley qui avait oublié au réveil ses exercices respiratoires s'est servi a

de mon bras et de celui de Hollicott pour faire ‘des rétablissements. Son mari m’‘a fait promettre de loger chez lui quand il serait rentré en Angle‘terre : nous sommes liés pour la vie et si dans dix — ‘ams nous nous rencontrons a nouveau. nous retrouverons notre amitié intacte comme, démo- — bilisé, T’on retrouvait jadis, dans sa garde-robe d’avant-guerre, certains vieux manteaux achetés ‘tout faits mais inusables. ogee : Sans doute, notre amitié spontanément établie | est déjà & son cran d’arrêt. Mais, au fait, n'estce point sufhsant ? Et sans doute, je ne sais rien des Berley, mais cela importe-t-il ? Pourquoi — youloir analyser, compliquer et définir ? Quelle manie latine, comme dirait Hollicott. Pour l’instant, pareil 4 mes hétes, je veux « saisir— le jour », comme faisait Horace et comme font les Anglais. Je vis dans le présent. J'ai déjeuné en pensant au déjeuner, pris le thé en pensant authé, joué au tennis en pensant au tennis et maintenant, dans un rocking-chair, je ne fais rien et je fume en pensant que je fume et que je ne fais | rien. / 4 / Mon Dieu, mon Dieu, la vie est la, Calme et. tranquille.... Mais comme, attendri, je confie 4 Hollicott ma joie d’avoir rencontré de nouveaux amis et qui me demeureront fidèles, il me répond avec une sereine douceur : - — C'est vrai, du Croussett, une fois qu'un CROISSET. fe: 9

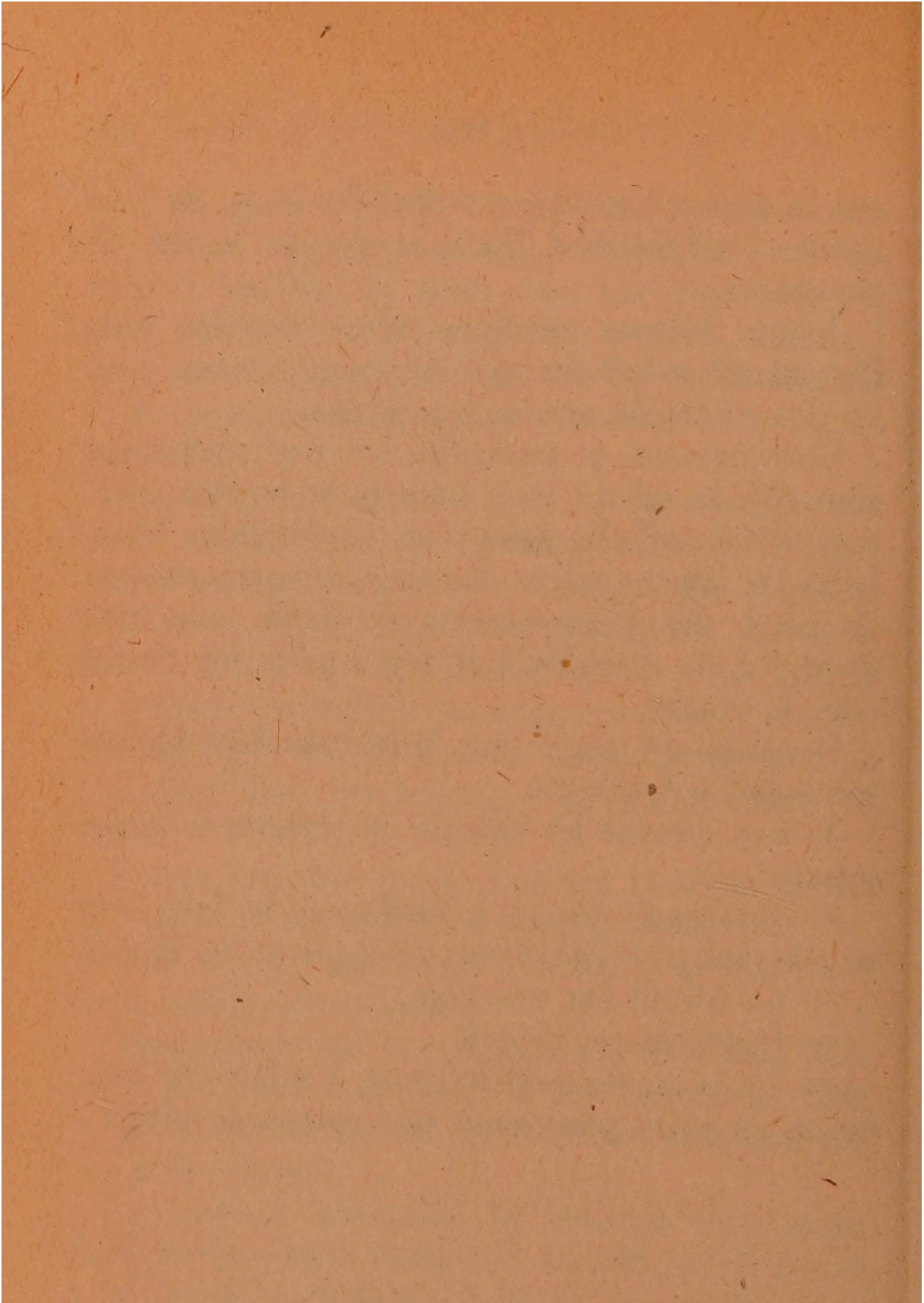
130 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Anglais vous aime, il vous garde, a travers toute la vie, une indifférence dévouée. Mrs. Berley' survient. Elle est habillée pour 'sortir, c'est-a-dire qu'elle a un feutre a la main, Elle me tend un livre, un stylo et, après un sourire complice é a Hollicott, me dit : — Je savais que vous wicndnee Voulex vem me dédicacer ce volume ?_ Comment a-t-elle fait pour se procurer un livre de moi a Delhi >? Mais c'est le premier tome des. Mémoires d'Outre-Tombe ! — Je ne peux pas, dis-je, décontenancé,, vous: dédicacer du 'Chateaubriand. : —= Oh | sl, nous faisons toujours en Angle! terre. Jeffry, ajoute-t-elle, en montrant Hollicott qui approuve, m'a dédicacé hier si joliment des poèmes de Lord Byron | Nous partons pour la jungle, en passant par le Polo. Le Colonel Berley a convoqué dans le Holy Land un fakir qui connaît le « mot des chacals » Il imite, parait-il, avec une telle perfection la joie gloutonne de ces bêtes dévorant une proie, qu'au bout de quelques instants tous les chacals de la brousse apparaissent pour prendre leur part du festin.

DELHI... (31 Je suis redevenu français : je regarde le polo, “mais je pense au chacal. Mrs. Berley a pitié de mon impatience et nous _repartons. ie) Dans la Ford, que mène Laura Berley — évidemment, je sais aussi qu'elle s'appelle Laura — nous sommes sept : le ménage, trois jeunes 0 ‘ciers, debout sur les marchepieds, Hollicott et ‘moi. Sept et demi, parce qu'il y a Johny, assis au-dessus de nos têtes, en équilibre sur la capote. L'auto stoppe devant le fakir qui nous attend sur la route. Munis de deux plaids, nous pénétrons A sa suite' dans la jungle. L'impression d'excursionner dans une brosse, mais les crins ‘dépassent Johny qui disparaît. Des fuites bruis— _santes sous nos pas. Sont-ce des lapins ? _.

— Attention sur quoi vous posez le pied, mur- _ ~mure Hbllicott, qui lutte avec des épines. Entre les arbres, nous frayons 4 Mrs. Berley un passage qui nous déchire les mains. Une petite. claitre sur une éminence domine la brousse. Le fakir nous y arrête. Nous étendons les plaids et, couchés, attendons, dans un actif bourdonnement d'insectes. Je sors une cigarette, on me l'enlève. | - — Vous croyez, vraiment, qu'il y a des chacals ici ? dis-je a Hollicott. | . — I] ny en aura pas, si vous parlez, me répond-il. | Ou a pu passer le fakir > Je ne le vois plus. Mais

132 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE pourquoi, puisqu'il n'y a pas de vent, ce buisson, la, devant nous, bouge-t-il ? Il doit y avoir un — animal derrière. Je mets mes lunettes. Mais ce n'est pas un animal et ce n'est pas un buisson : c'est une grosse branché touffue que secoue, d'un mouvement frénétique, le fakir, abrité derrière elle. : Soudain, un halétement, 'de courts:souffles rat ques entrecoupés de gémissements de plaisir, d'une sorte de rire vorace. Ce sont des glapissements de jouissance, un prodigieux bonheur bestial, d'une vérité si inquiétante et d' une réalité \$i animale, qu'autour de nous — mais ow se ca- — chaient-ils 2 — de lourds paons somptueux se réfugient dans les arbres, d'un vol empêtré de bijoux. Est-ce possible qu'un homme fasse ce bruitla > Je veux me redresser pour constater que l'on ~ me me trompe pas, mais' Hollicott, la main sur mon épaule, me recouche. Maintenant, un chacal glapit, puis deux, puis trois. Ce sont les vrais. Je les reconnais. Cela « fait beaucoup moins chacal », Ce sont eux qui ont l'air d'imiter. . Le concert s'amplifie et comme chez nous, dans la campagne endormie, les chiens, de ferme a ferme, se répondent, a présent, 'des quatre coins de la jungle, les chacals invités saluent l'annonce du festin. La fuite d'un fauve petit peuple terrifié me les signale. Les voici. Leurs museaux pointus émergent des fourrés. Ils ne ences pas encore

133 sur la grosse branche secouée. Fn arrêt, ils font _cercle,]'ceil méfiant, mais la gueule bayant be a convoitise. Johnny indique quelque chose derrière eux. Plus grand qu'un chacal, c'est jaune et roux, avec" un dos en arc de cercle : une hyène. zh | Brusquement, je tressaille. Un bref aboiement sinistre : le cri du loup ! Le cœur battant d'es_ por, j earquille les yeux sous mes lunettes. Mais, hélas ! le fakir se relève. Aussitôt, des grognements — de peur, des glapissements de dépit, une hargneuse fuite éperdue' : i ny a plus un chacal , dans la jungle. 'Rassuré, un paon sur une branche déploie son soleil polychrome. Je suis comme les chacals, je regrette le fea : interrorpu. — Pourquoi, dis-je a Hollicott, le fakir, en se relevant trop vite, nous a-t-il privés du loup ? — Ce n'était pas une loup. — Qui était-ce, alors > — Le fakir, répond Hollicott. Il a fait une imitation en extra pour avoir une roupie de plus. Xx



AU GOLF Dix heures du matin, au golf. Nous ne ferons que neuf trous, car nous avons nos malles a préparer. C'est ce soir que nous partons pour. Udaipur. _ Sur la terrasse du club, j'attends Hollicott qui, Yeconnaissant, a tenu a mépargner toutes les: menues corvées du voyage ; cest ce qui. le met en retard. : , En trombe, une petite auto exécute un virage sur deux roues. Un sac de golf, Hollicott et un lévrier persan en descendent. : — Cet animal est pour Desdemonia, 'm'explique-t-il. L'une de ses trois chiens a été piqué par une abeille poisonnée d'Udaipur et a suc-combé. e — Une rude abeille, fais-je. ae — Une abeille, répond Hollicott, tout en exa'minant d'un air défiant le sombre caddy sque- | lettique que le lourd sac de golf courbe en deux. — Comment voulez-vous, dis-je, en tendant mon sac A un second hindou transparent, que le 'yenin d'une simple abeille.....

136 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Oh! dans une fauteuil, interrompt Hollicott, tout en se dirigeant vers le départ, son drive & la main. Dieu était un grand chimiste, mais al simplifiait : le subite venin foudroyant de la mamba ou la poison familiale de l'abeille, c'est la même chose. L'abeille fait ce qu'elle peut, voilà tout. — Vive l'abeille !' — Simple question de la quantité d'alcaloïde, Le chien de Desdemona, continue-t-il, c'est une. puérile petite chose chinoise et, par la chaleur, sa langue pend toujours comme une-drapeau ;: l'insecte en a profité. Les abeilles d'Udaipur, conclut-il, doctoral, sont d' ailleuss réputées. — Pour leur venin ? — No, pour leur, miel. A vous de driver. Aux Indes, je suis chez Ls Intimidé, car c'est la première fois que je joue au golf avec Hellicott, qui est scratch, j'équilibre ma balle sur le tee et lève mon club. — Arrête, s'écrie le capitaine. I] faut d'abord que je fasse les recommandations aux caddies. Aussitôt, furieusement, il leur adresse en hindoustani quelques féroces injures. — Pourquoi attrapez-vous ces garçons qui ne vous ont encore rien fait ? — C'est d'avance. — Et vous voudriez que ces gens-la vous aillent ? Mais il me répond : — Oh ! ca, ca nous la fiche. Nous ne nous

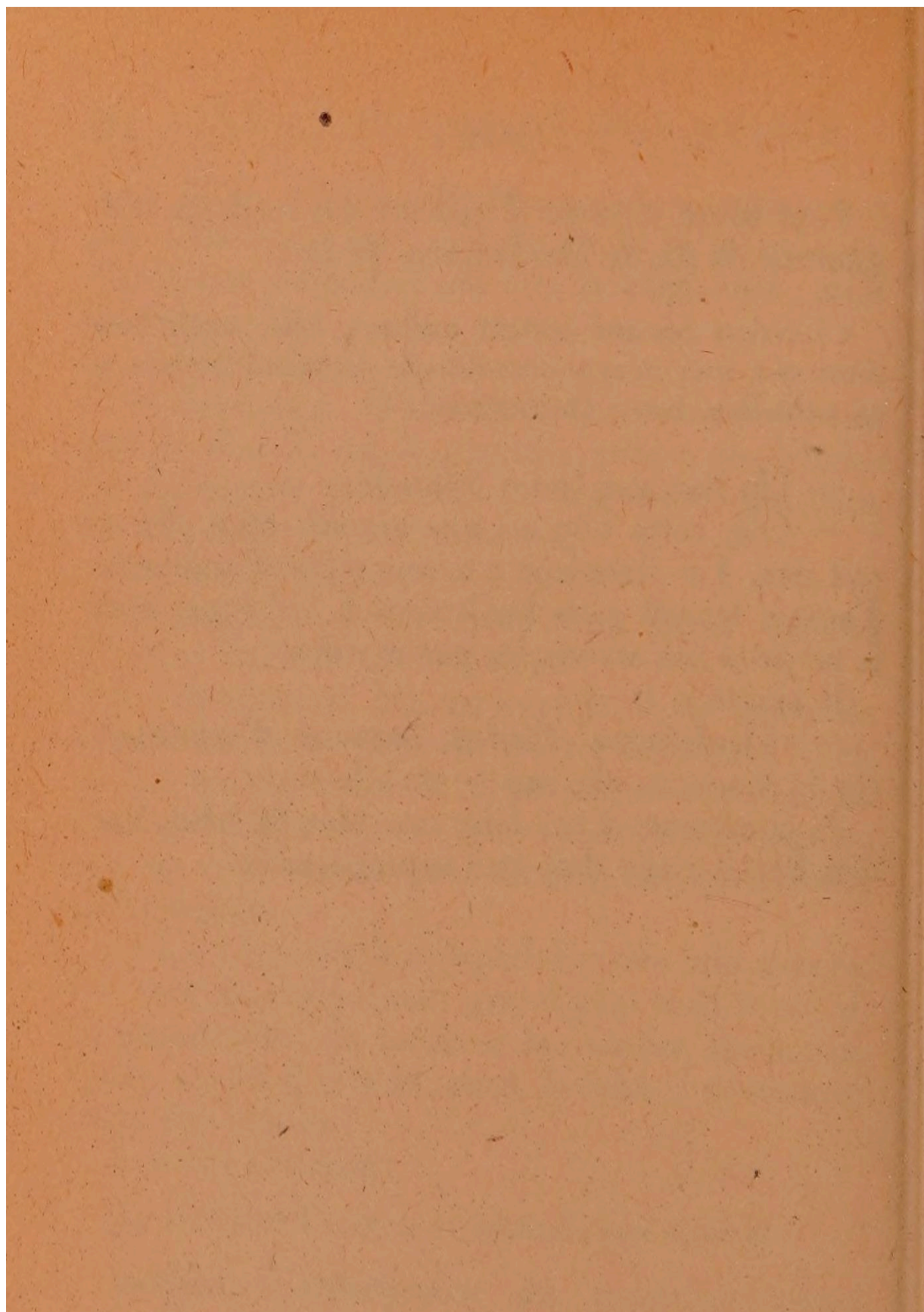
ie sommes pas x inettalls | aux fades pour ae weette! avec les Hindous, nous sommes installés pour les gouverner. Et vous verras, ces damnés caddies colorés perdent toutes les balles. — Naturellement, fais-je, vous jovez avec niles rap vieilles balles terreuses. Moi, au moins, Yegardez : j'ai une balle neuve. Il sourit avec une ironie qui m'énervé. Je rate" mon drive et nous partons. Mais, sur un petit ae parcours, je viens de réussir un coup inespéré rea ma balle est tombée sur le green, A coté du dra- ° peau et brille au soleil, victorieuse. — Good shot ! s'écrie Hollicott, étonné. Je prends l'air modeste, mais, gonflé d'orgueil, je me précipite vers le green : ma balle a disparu. — (Ca, alors, dis-je a Hollicott, c'est fantas- : tique. — No, ce n'est pas. 'Tenez, commande-t-il, | lève les yeux. Un grand oiseau, qui nous survole a ange metres, bat des ailes, tenant dans son bec quelque — chose de blanc. ~— Qu'est-ce que c'est que ga? — Votre balle, pauvre petite du Croussett, répond-il, triomphant. Il ne faut jamais, aux _ Indes, jouer avec une balle neuve. Les vautours qui sont beaucoup plus malignes, pour trouver | la balle, que les caddies, la chipent, croyant que c'est un ceuf. Quand le vautour, en l'air, s aperçoit qu'il est mystifié, il choisit, pour cracher la ' balle, une e buisson impénétrable, A, vy

138 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE: — Eh bien, c'est gai, fais-je, révolté. — Et il n'y a pas que l'oiseau seul qui recherche la balle. Vous savez ce qui est arrivé, il y a vingt-cinq ans, au sud de Calcutta, a la femme du directeur des services techniques ? — Comment, diable, voulez-vous que je sache cela > ~ =~ Elle jouait avec sa mari, qui était myope et qui, par coquetterie, n'avait pas mis sa lunette. — 'Tl avait perdu sa balle et il a fin par la trouver dans un banker de terre brune, Il a bien vu quelque chose enroulé autour de la balle, mais 'il n'a pas fait attention. Il a pris son nibelick, a_ sorti le tout, — c'était même une très bon coup, — et il a envoyé la balle dans la figure de'sa femme. Mais il y avait aussi la cobra, et l'é épouse a mouru, — — Quelle horrible histoire | dis-je éccœuré. Nous jouons le dernier trou. sous la pluie et par un brusque froid d'hiver.

LE CADEAU Pendant qu'avant le high-tea je m'habille pour le voyage, Hollicott, nerveux, arpente ma chambre et m'agace. Je le trouve à chaque instant entre ma ceinture et mon jumper, mon col et ma cravate. Dans sa peur de manquer le train qui le mènera vers Desdemona, il me presse, ce qui me retarde. Enfin je suis prêt et je descends. Hollicott est sur mes talons, comme un grand chien agité. Nerveusement, il expédie le high-tea, mais je lui prouve que nous avons plus d'une heure devant — “nous et il se calme. J'en profite pour lui demander si, à Udaipur, nous logerons chez le Résident ou : chez le Maharajah. Il m'explique que nous ne logerons pas dans l'antique palais du prince, celui-ci étant « un. _ très vieux gentleman orthodoxe qui n'aime plus qu'à tirer dans la banlieue. sur la tigre ». Mais nous serons tout de même ses invités dans un | palais hors la ville et nous trouverons, dans un _ décor hindou, le dernier confort anglais. aa Bees

140 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Mais, ajoutez-il sévèrement, si vous voulez pas vous faire mal voir de toute la population d'Udaipur, vous ne devez pas dire la Maharajah, mais" la Maharajah. — C'est plus ? — Beaucoup. D'abord, il est tout seul de son espèce. I] est le premier prince de l'Inde. La Ramayana parle déjà de son aïeux, qui était ~ Rama, et il est très possible. — Rama ? C'était un dieu. ~— Non, une demi. C'était un héros comme Thésée, Hercule ou Napoléon. Il s'interrompt. Mis en appétit, il me demande si nous avons le temps de manger un poulet froid, ce qui nous éviterait le dîner suspect du wagonrestaurant. Ma réponse affirmative |'enthousiasme et c'est en dévorant qu'il termine son petit cours généalogique : _ .— La Maharajah descend de plus loin encore. On croit que son premier grand-père était le soleil, sa grand-mère, la lune, et les étoiles ses tantes. Alors, quand il lève les yeux, la nuit, il contemple toute sa famille. Je songe à Phèdre : « Le ciel, tout l'univers est plein de mes aïeux®, Soudain, l'ordonnance du capitaine entre, essoufflé, annonce d'un air mystérieux que tout est bien et qu'il a trouvé un biberon. i. — Vous comptez emmener un nouveau-né ? 'dis-je. iw

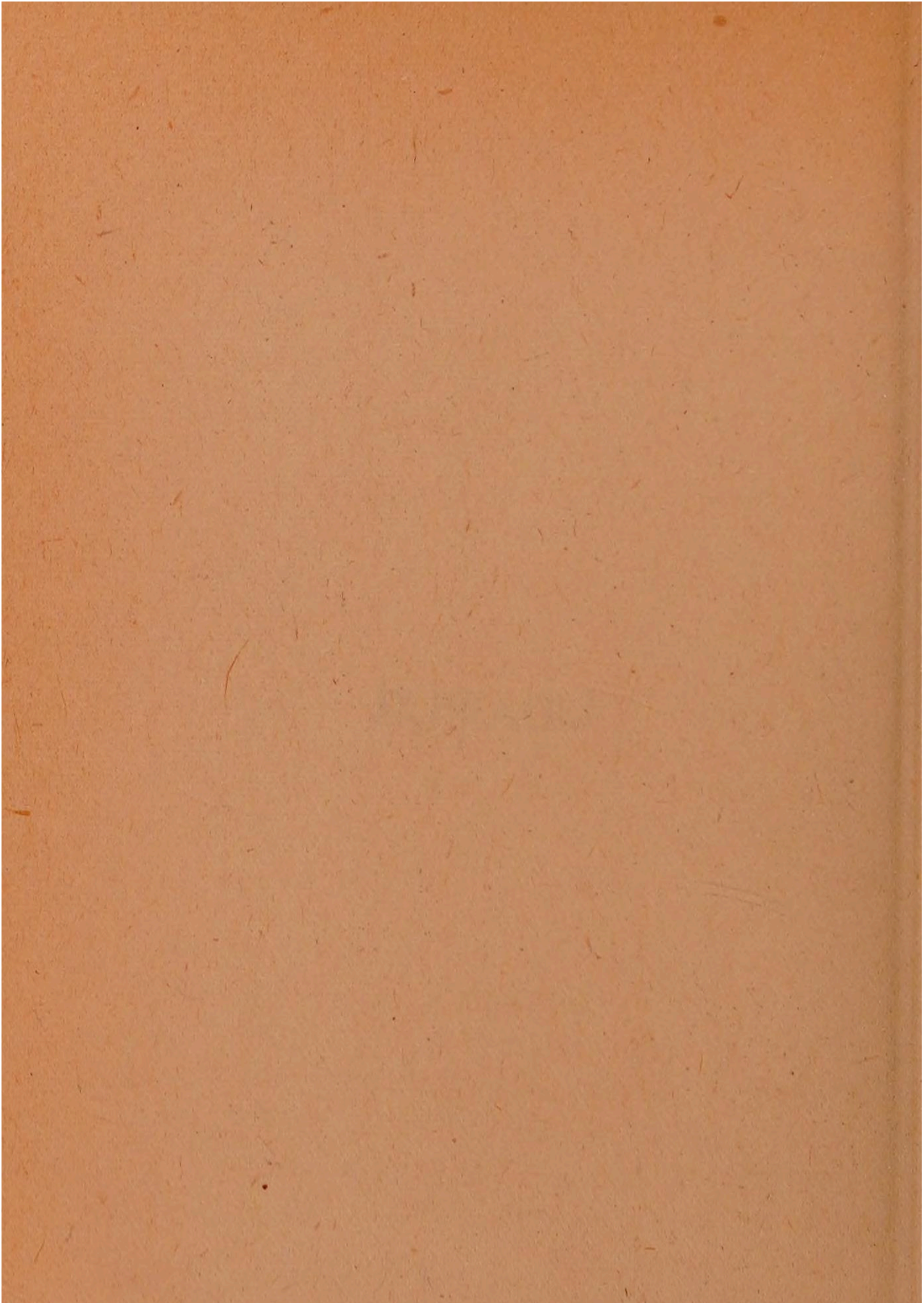
DEHEE. 8 _ Pour toute ene Hollicott me ene un télé- | ~ gramme.
Il est de Desdemonia. Je lis : va _ « Lévriers persans portent malheur. Mais
serais heu _ fgeuse que vous m'apportiez demain un grand thermos et _ un
petit lion. Love. Desdemonia. » — Un lion aux Indes ? fais-je. — Ou, cette
fille est une amour, mais elle ne “gait pas. J'ai remplacé par une tigre d'une
mois. | J aurais trouvé plus facilement a Udaipur, mais Je ne peux pas
arriver, les mains vides. Il ajoute : 5 — Desdemonia change ‘souvent d’ avis
mais, sur le moment, elle sait ce qu'elle veut. _ Je commence & me faire
une idée de Mrs. Van den Basalt : elle doit être insupportable



UDAIPUR

The text on this page is estimated to be only 25.71% accurate

i RAT is bate) ¥Ns ,



A LA PORTIERE Mon compartiment, comme tous les comparti'ments hindous, est étanche. Hollicott et le tigre occupent le compartiment voisin. ~ Il fait de plus en plus froid, la pluie persiste et, derrière les vitres brouillées qui tambourinent, le documentaire tourne, loupé. | - Dans mon coin, momifié sous mon plaid, j'économise ma chaleur, les genoux serrés, les coudes 'aU corps, comme un maigre dieu égyptien. Je suis content d'avoir quitté Delhi. Udaipur est plus au sud et je voyage pour avoir chaud. Mon boy boutonneux, avant que d'installer mon matelas, épuce la banquette d'en face. Je 'm'efforce de ne pas le voir, mais je vois les puces ; le combat est inégal ! Said Udaipur ! J'essaie d'inventer son visage, mais je manque de tremplin. J'ai bien, dans ma valise, un enthousiaste roman anglais qui, paraît-il, la décrit, mais je ne veux pas me gater mon plaisir avec le plaisir des autres. - Sag i : CROISSET. 10 a >

ae) 146 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ap * x * Je
me rends compte que je dors. C'est une sensation que vous procure le train
hindou : on sait qu'on ne sait plus. Couché sur le côté, je rêve que le soleil
me bride une paupière, me rougit un versant du nez, qu'un insecte vient de
me piquer la joue droite et que mon boy me crie qu'il est midi. J'ouvre
l'oeil libre : tout cela est vrai. J'ai dormi treize heures, c'est un don que j'ai
gardé. : Ebloui, j'abaisse un volet : hier, c'était l'hiver, aujourd'hui, c'est
l'été. Quel bon entr'acte que le sommeil quand le paysage fait longueur |
Malheureusement, il continue. — Je recommence, dis-je au boy. _ Et je me
rendors. La faim me réveille et Hollivett qui, inquiet de ne m'avoir pas vu
au déjeuner, me fait dire — qu'il m'attendra à la prochaine station dans le
dining-car. ' Je le trouve armé d'une cuillère, et attablé devant une soupe au
lait qu'il essaie de faire refroidir. Sur la chaise voisine, le tigre contem~ ple
la patée avec indifférence. Sa taille m'inspire sionne. Je demande : — Vous
avez renoncé au biberon ? — Ce n'est pas cela. On m'a trompé, cette chose
à plus de trois mois. Alors, quand je hu

‘ s || a7 ai offert la biberon, elle a mordu dedans et tout a chuté. |
Ne yee — Cela nous promet de beaux jours 4 Udaipur. — On doit
s’attacher 4 ces animals-la, me dit- __ il. C’est une femelle, je l’ai baptisée
Gwendoline. - Regardez quel bel ceil et comme elle me connaît deja. | Mais
je ne suis pas sir que ce soit Hollicott _ que regarde la tigresse. C'est plutét,
devant nous, la table d’un couple allemand sur laquelle on vient de déposer
une confortable assiette de - _viandes froides. rp La détente est instantanée :
un double cri, un bruit de vaisselle brisée, la viande a disparu. La tigresse
aussi. Plus rien, que l’indignation inarticulée du couple et un grognement
satisfait qui _s’élève d’un des coins du wagon. : _ — Vous as vu, s’écrie
Hollicott, enthousiaste, _ vous as vus comme elle sait sauter 4 son ge !
Regrets. Excuses. Poignées de mains. Capture de la tigresse. Laisse
improvisée. Mais il n'y a. plus rien a craindre : repue, elle dort. La vie
reprend son cours. | Le train stoppe. Hollicott remet & son ordonnance la
tigresse qui a trop mangé et qui donne des signes de malaise et m’engage 4
demeurer dans le wagon-restaurant. Il tient 4 être aupreés de moi quand
nous passerons.devant les ruies ‘de Chitorgah, pour m’en faire brièvement
lhistorique. — || ~

148 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Résigné, j'obéis et, avec le couple allemand que la sortie du fauve a rendu presque affectueux, nous organisons un bridge. Je viens de faire deux renonces. Hollicott, exaspéré, jette les cartes. C'est ce que je voulais car, pour la première fois depuis mon départ de Delhi, le paysage m'occupe et me distrait. Non seulement, toutes vitres baissées, Je respire une autre saison mais, ravi, je pressens un nouvel univers. ~ 3 La morne jungle basse, 4 force d'ennui a renoncé Shatin 7 et maintenant, a l'horizon, des mamelons broussailleux s'indiquent. Frustes tout d'abord, maladroits, ils hésitent, comme ébauchés. On dirait que le paysage tatonne. Leurs courts blocs confus s'élèvent insensiblement, se pétrissent, s'affinent, a la recherche d'une perfection que le paysage, transfo.mé, semble a son tour pressentir. Maintenant, sans que je sache 4 quel moment s'est produit le miracle, la longue chaine en travail a exécuté ses maquettes. Je contemple, surpris, les nobles collines réalisées, dont j'ai suivies essais raboteux. Et, devant leurs belles formes oubliées, j'admire avec quelle maîtrise la Nature efface, sous un aspect spontané, le long butin de ses chefs-d'oeuvre. — Vous as l'air bien content, du Croussett, me dit Hollicott. — Qui, je ne m'attendais pas... C'est très beau. — Attends, pour dire cela; que vous sois a Udaipur. Mais voici toujours un avant-goitt.

MUDABUR 8 tap Très loin encore devant nous, un monstrueux roc chevelu apparait, ses vastes flancs tout bardés de murailles. C'est Chitorgah. ; Les kilomètres de bastions se rapprochent, étreignant farouchement la montagne. Mais ou donc est la cité fabuleuse ? Seuls, deci, delà, | l'élan d'un mausolée, une tour, la. ronda d'une 'coupole, attestent l'orgueil colossal de ses forums disparus. Tout le reste s'est effrité. Les armées _ forcenées de la jungle ont fait basculer la ville: et, sur les palais écroulés, campent leurs bataillons épineux. (Le rêve seul enfante ces repaires de iecenda Quels sièges de Titans ces créneaux ont-ils soutenus ? - Les portes cyclopéennes qui ninuiane la cité sont hautes comme des temples. Contre l'une d'elles, la ville actuelle, tassée, a l'air d'une fourmilière. * Je demande a Hollicott quels sont les dieux : qui ont habité cela. — Les ancêtres du Maharajah d'Udaipur, me répond-il. il me raconte l'épopée. Caen: féroces invasions mogoles, a deux siècles d'intervalle, se sont, par une brèche aux remparts,

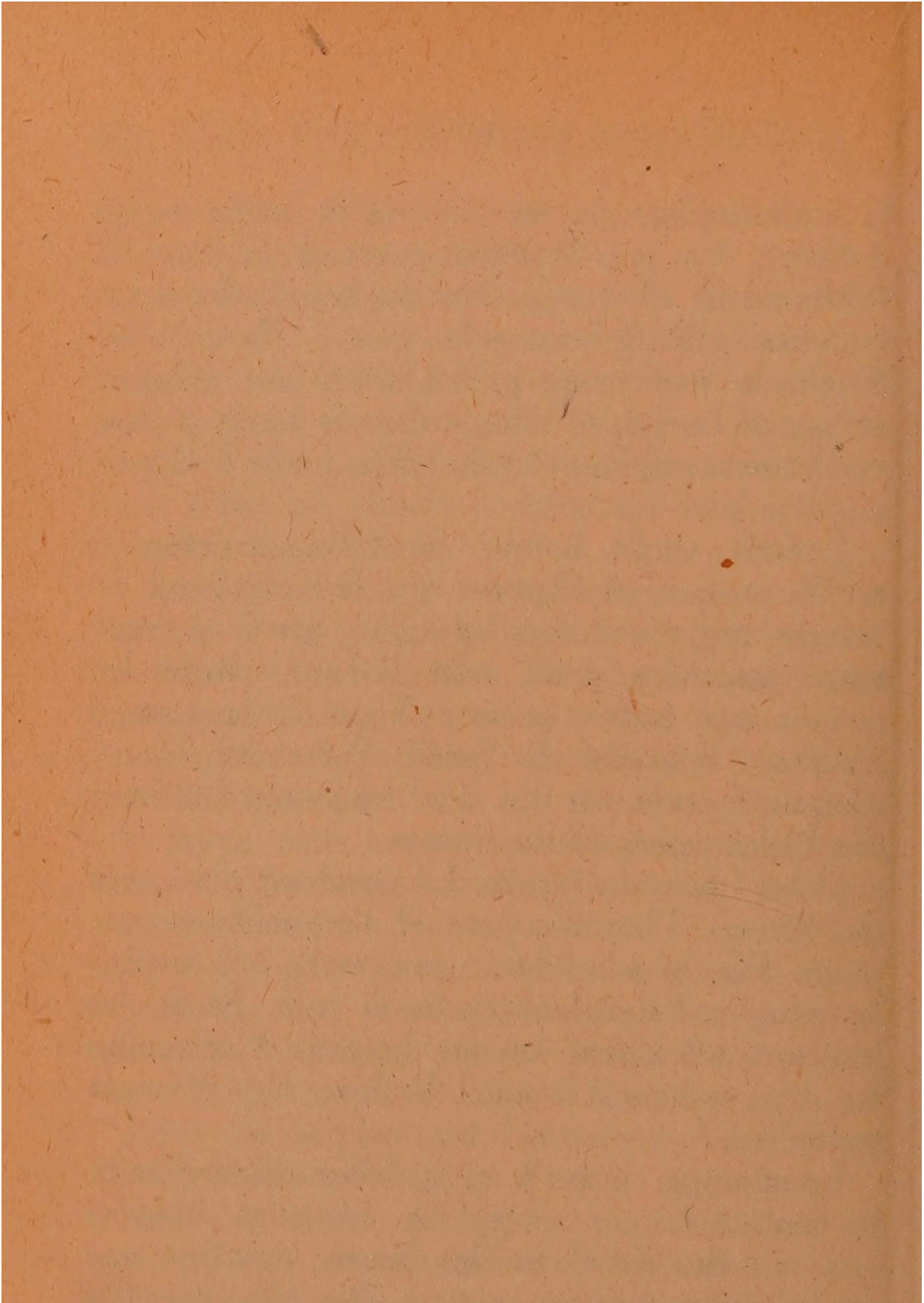
150 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE - ruées dans la ville. Le sang qui coulait des rues faisait déborder les citernes. Une femme, comme au siège de Troie, fut le brandon de cette guerre, mais ici Hélène, c'est ~ Ja belle Padmini, Ménélas, c'est Bhim Singh, son époux, régent du royaume, Paris, c'est le sombre empereur afghan Ala-ud-din Khilgi: et nul Offenbach n'eût pu réussir à composer une opérette sur cette atroce Iliade.

_ Chitorgah prise; la reine Padmini ne se laisse pas enlever.mais, dans les souterrains de son palais envahi, fait allumer des biichers et, suivie de toutes ses femmes, s'y jette et brile. L'horreur, cependant, ne fait que commencer. L'empereur, dans son sauvage désespoir, fait sabrer sous ses yeux le roi régent; cherche toute une journée, à travers les palais, les onze petits princes, ses fils, autorise qu'ils soient, par rang d'âge, sacrés rois du Mewar et, l'un après l'autre les abat. Le dévouement d'une nourrice, qui substitue son enfant au dernier petit prince, sauve la race. Deux siècles plus tard, l'empereur Abbas dirige lui-même le second siège. La cause en est moins galante, mais la barbarie aussi odieuse : trente mille habitants sont massacrés, douze mille rajputes tués; neuf reines, cinq princesses, leurs familles, et suivantes, allument elles-mêmes l'incendie qui les consume. Le roi et ses héritiers tombent l'un après l'autre. Un jeune prince de seize ans, qui prend

“UDAIPUR Rhoritle PL: le Ssidesain ‘est tué de : main même |
_d’Akbar. Ce jour-la était pourtant la fête de Véblouissant aieul : la fête du
Soleil. Aussi unnouveau miracle sauve la race : Rana Udai Singh, le seul
jeune prince survivant, échappe au sac de la cité, se réfugie dans la forêt,
groupe ses derniers rajputes et, peu après, fonde Udaipur. J'aurais. voulu
bondir du train, maintenant -arrêté, et, sur cet éléphant qui, la-bas, s’élève
de son pas minutieux vers les ruines, gravir la montagne guerrière pour, tout
la-haut, parmi les pierres aux beaux noms : Tour. do ds Lampe d’ Akbar,
Fontaine du Soleil, Porte des Lions, -Évoquer dans le soir qui vient les
jeunes fantômes des belles reines malheureuses. Hélas ! le train repart. Le
couchant dore avec indifférence |’humble gare et l’orgueilleuse cité morte.
Penché 4 la fenêtre, je cherche a la revor : les jungles l’absorbent, puis la
nuit. Seuls, les _-remparts s éclairent encore, baignés d’un tendre — feu
rose, comme si le soleil déclinant leur dévouait . ‘son adieu. Longtemps,
jusqu ‘4 ce qu’elles denne je contemple ces intrépides murailles blessées
‘qui, sur des lieues et des lieues, montent une garde entêtée qui ne protège
plus rien, pareilles a ces paladins que leur chef tombé ne commande plus et
qui, dans leurs armures trouées, agonisent debout, pour sa gloire.

The text on this page is estimated to be only 31.25% accurate

ha Va da oT



-DEVANT QUE LES CHANDELLES..... - La nuit est montée.
Plus nous approchons _d'Udaipur, plus Hollicott semble nerveux. Il doit se demander si Desdemona l'attendra sur le — quai. . | Nous entrons en gare. La dame doit être la car 4 la portière Hollicott, coupé en deux, gesticule. : J'essaie de voir. Mauvais éclairage. Je ne distingue qu'une silhouette longue et fine et une toque beige sur un visage enfantin : une ravissante poupée photogénique. ~ | — Vous avez le lion ? s'écrie-t-elle. ny Mais déjà Hollicott et Gwendoline ont bondi sur le quai. 7 — Oh! Jeffry, she is too marvellous ! Exclamations. Caresses. Griffes. Léger recul. Présentations. Remise du thermos : nouvelles exclamations, plus sincères, cette fois. Ry ae ~ Une auto et un omnibus pour les bagages nous -attendent. . * /

154. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Nous prenons Gwendoliné avec nous ? demande _Hollicott. \— Chère petite bête, soupire Mrs. Van den Basalt, elle sera tellement plus heureuse avec les bagages. * * * Dans l'auto, Hollicott s'est assis en lapin, entre moi et Desdemona, que j'affecte d'ignorer. Dans certains cas, le seul i hi de faire des frais est de se taire. J'essaie d'apercevoir le paysage mais, 'sauf la route, je ne vois rien. Nous devons rouler en pleine campagne : les gares, au pays des rajahs, sont mi presque toujours a des lieues de la ville. Ce n'est pas du vent que déplace l'auto, mais un air dense, lourd d'es essences, une sorte d'été concentré dont les arômes inconnus m'intriguent. L'impression de respirer un bouquet les yeux fermés, avec ce thème : devinez quelles sont ces fleurs? Je ne dois pas les connaître, je n'ai encore — jamais senti ce poivre sucré qui étourdit. J'écoute la riche nuit active. Elle est pleine d'appels d'oiseaux, des oiseaux que j'ignore, et d'un charivari d'insectes. Que l'ombre opaque est contrariante:: je you drais tant voir ce que je devine ! Je lève les yeux. Les étoiles sont apparues, | Elles se pressent si nombreuses, si larges, sl. ser~ rées, que l'éther ne circule plus entre elles, dans

UDAIPUR | ve 1 , ce by qui refuse du manda: Leur Iannis égoïste
‘Majoure que la voiite criblée. Sous leurs petits soleils impuissants, le
paysage ne se révèle que par des dégradations dans les tons noirs. L’i
imagination s’aveugle devant ces ombres chinoises, A présent, je vois que Je
ne vois rien | : Quelque chose m’émeut et m’inquiète, que je | “ne parviens
pas 4 préciser. C’est ardent et doux — A la fois, fluide et pourtant matériel,
invisible, mais réel comme une présence. Cela se dégage de la terre chaude,
monte des plantes, tombe des branches, traverse l’air avec le cri des
oiseaux, se pose — “sur moi, m’imprégne et m’emplit le coeur d’une sorte
de tendre tourment. a Tout a l’heure, a trois, nous étions serrés sur la bang
uette. C’est curieux comme, maintenant, j’ai de la place! Je demande a
Hollicott, pies contre sa compagne : ae = Que fait donc la lune, ce soir ?
Elle est en retard. — Décembre, époudeil le visage occupé. C’est vrai que
nous sommes en hiver. Cela parait- incroyable. | J e réclame : — Vous
m’aviez promis la presque pleine Tune? - — Demain le premier quartier, et
ici elle -sufht. Je les dérange et, solitaire dans la nuit amoureuse, me faisant
petit dans mon coin, je me tals, -gongeur et géné. .

. ms >. t. 156 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE * * 8

Le vaste bungalow où nous logeons offre même le luxe du confort. Baigné et rhabillé, j'inspecte les murs de ma chambre où mes petits alliés, les lézards, le gosier battant, guettent les moustiques. Un voile de mariée savelonpe mon lit protégé. Je sors sur la large galerie circulaire qui, & la hauteur du premier étage — le seul, — prolonge les chambres. Quelles sont les fleurs qui, dans l'obscurité nuit condensée, embaument mon balcon ? J'étends la main pour cueillir ; il n'y a rien. % % * & J'ai dîné seul et hâtivement, afin d'aller voir la ville. Elle doit être assez éloignée, car je n'en distingue pas les lumières. Bien qu'il soit plus de neuf heures et qu'Hollicott m'ait prévenu qu'elle fermait à cette heure-là, je trouverai bien le moyen d'entrer. J'éprouve, à son approche, cette impression mystérieuse qui ne m'a jamais déçu. Je sais que j'aimerai Udaipur. Je l'aime déjà. Les effluves, ces oiseaux, ces chuchotements écrasés qui emplissent la nuit d'un immense © baiser, ce sont les messagers qu'elle m'envoie. Elle m'attend et, précédé de mon boy, qui balance

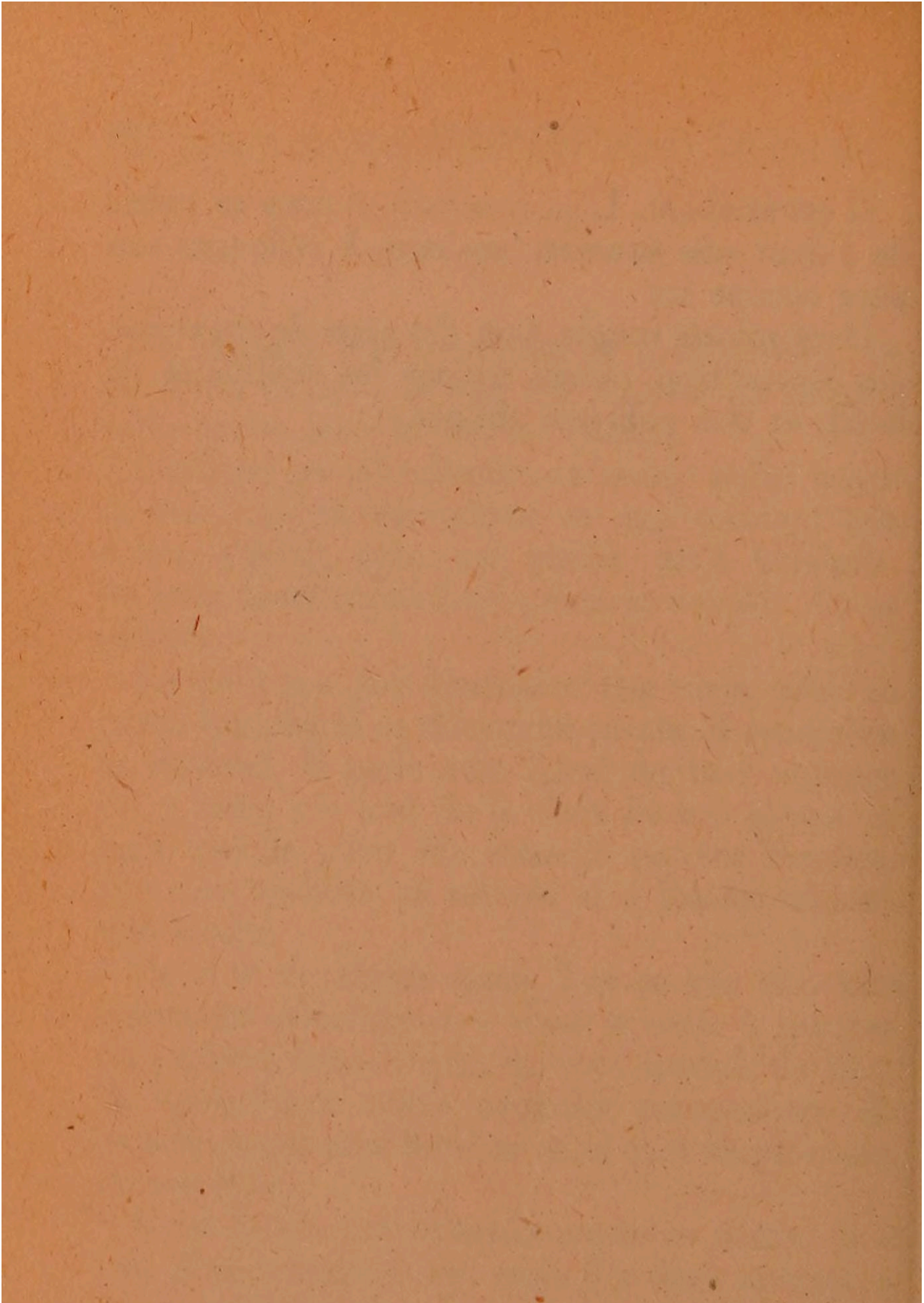
te 7 son ombre au bout d'une lanterne, je me hate 'vers mon rendez-vous. eas; || Hélas !.c'est vraiment de l'amour, puisque je 'souffre déjà ; la ville, retirée derrière ses murailles, ne recoit pas. Elle n'est plus chez elle. I] est trop tard. Au-dela: des remparts, j'entends des chan- ~ sons, un bruit de voix jeunes, des rires... Décidé'ment, l'illusion est complète : elle me trompe. Et dans la nuit peuplée de tous ces bruissants. silences qui, maintenant, se moquent de mo, _ je repars pour mon bungalow ou, a pas de loup, je regagne ma chambre pour Éviter, dernière disgrâce, le sourire railleur de Hollicott. Fis * De nouveau, j'ai révé des morts mais, cette fois, le cauchemar était presque joli : les fleurs incon'nues dont j'avais respiré les parfums sont toutes 'entrées dans ma chambre. Fanées, elles avaient, comme dans une scène de revue, de charmantes figures de femmes. Je reconnaissais les visages. Ils s'approchaient, se penchaient vers moi, me regardaient, tristes et doux. Leurs corps de pétales me frélaient, bruissants comme ces roses desséchées lorsqu'on les — remue dans les coupes. L'on efit dit que tous ces fantêmes portaient sur eux les fleurs compri- | mées de leurs albums d'enfance. Et cependant, es corolles étaient brillantes de rosée.)'ai regardé les visages : c étaient leurs larmes.

pea | 158 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE * * * Je me suis levé impatient et neuf comme un marié de village : la nuit est colorée, dit le proverbe arabe, mais le jour est blanc. Hollicott et Desdemona n'ayant nulle envie de me voir, et moi-même ne me souciant pas d'eux, j'aurai, pour me guider dans Udaipur, un haut fonctionnaire du palais et son fils. Ils se relaient. . . Le père n'a pas cinquante ans mais, avec sa barbe blanche et sa démarche cassée, il symbolise le vieillard. Il parle avec fierté du bref veuvage de sa mère : le jour de la mort de son époux, et bien que le johar fat interdit par Jes Anglais, — elle s'est enduite de pétrole et a flambé comme — une torche. . Ils sont de bonne caste. Lui et son fils, non seulement n'entrent pas dans la salle 4 manger ou jachève mon breakfast, mais quand, de loin, ils aperçoivent notre cuisinier mahométan, ils se détournent avec horreur et, si c'est en plein air, ils crachent. | C'est le fils qui m'accompagne ce matin. Il a l'air d'avoir quinze ans, mais il a deux enfants, a déjà répudié une femme et, ces jours-ci, en épouse une autre. Desdemona le déteste : il paraît que, lui ayant tendu la main 4 son arrivée, il a joint les deux siennes, s'est courbé en deux, mais a évité l'impure.

: : e occupe icl. %j I. est mince, rai avec des y yeux de che

Il est étudiant. L'an prochain, il aura au palais de Jaipur une situation analogue à celle que son père occupe ici.

Il est mince, fragile, avec des yeux de chevreuil, ces lèvres trop rouges qu'ont les mâcheurs de bétel, et une politesse oblique.



‘ ~*~ LA VILLE HEUREUSE Ce n'est pas l'heure prosaïque de l'horloge qui commande l'accès de la divine cité rose : elle est — régiee par le jour, ferme au crépuscule et s'ouvre. a l'aurore comme les corolles dont elle a la couleur. erin es, Naguère, ses terribles voisins, Jodhpur et _Amber-Jaipur, lui imposaient cette prudence, — assiégeant sans cesse la ville convoitée. Paisible, elle continue, par une de ces traditions immuables. — “aux Indes, ce battement rythmé qui la réveille Pret Vendort, pha hau Arrêté, je la contemple, le cceur battant. Vue ainsi, d'un peu loin, elle offre un air irréel. Elle s'élance aérienne et fervente comme une priere heureuse, comme une hymne de pierre, vers un prodigieux palais suspendu. Il s'érige entre ciel et terre, dominant la forêt mystique des coupoles et des temples. | ! — Montez sur cette roche, me dit mon guide, vous vous rendrez compte : c'est la ville la vlus imprenable de l'Inde. A een . _» CROISSET. wy ! i %

ib hie ek i ' aT f a 5 162 NOUS AVONS FAIT UN BEAU

VOYAGE Sceptique, je ne puis m'empêcher de sourire, J'ai encore dans les yeux le terrible repaire de Chitorgah, dont le roc farouche et les lieues de donjons n'ont pu conjurer le désastre. Je compare la vision guerrière avec cette cité confiante' qui ne semble défendue que par le sortilège de sa beauté. Mais peu a peu, je comprends. Je ne le pouvais pas, tout d'abord. Comment, en effet, concevoir qu'au sud de la ville ces montagnes an bouquets soient 14 pow autre chose que pour être admirées ? Dénudée, une montagne plus haute les commande, le mont fortihé d'Eklinggarh. Ses flancs miroitants ont bu des siècles de soleil ; il a l'air d'une pyramide d'aurores. Au nord et a l'est, comment s Dace aussi que ces bleus canaux vénitiens soient des douves ? La cité y accède par des portiques gorgés d'azur, de nobles marches scuiptées, des terrasses, des _ perrons, toute une frise de marbre qui court le long des remparts et contre laquelle la yille rêve - et respire, comme appuyée a ses balcons. A l'ouest, aussi loin que la vue peut s'étendre, et donnant la réplique du ciel, c'est le lac de Pichola. Lac artificiel, dit mon guide : quel mot sacrilège pour ce beau lac inventé | Est-il possible qu'il n'ait pas toujours été la ? I] est bleu comme la nuit hindoue. i semble qu'il ait apparu, entre les montagnes qui |'entouraient, comme ces astres que les cartes célestes ignorent et qui soudain se révéelert. Il est plus beau qu'un

| UDAIPUR). 163 lac naturel : i] est humain comme un chef-d'œuvre. Il a da naître en une nuit, sous la baguette d'un fakir, avec ses deux îles enchantées. Chacune — _ d'elles est un palais, mais un palais coupé par des | forêts de fleurs. reat C'est par la Porte des Eléphants que nous pénétrons dans Udaipur. Maintenant je comprends, ébloui, la vigilance de ses frontières passionnées : douves bleues, murailles ardentes, montagnes embrasées, lac mystique, tout ce qui veille pour la défendre n'a surgi la que pour l'aimer. 4 S * * # j Je n'ai jamais ressenti une exaltation plus immédiate, respiré une allégresse plus entière. Mes yeux ont quinze ans. Mon bonheur s'amuse. Je marche — dans un conte de fées. Les fresques mortes déchiffrées naguère sur des ruines ou sur des tombeaux ~ se recomposent et s'animent. Je suis monté dans _ la machine a explorer le temps; je me réveille il y a mille ans. Tout ressuscite. | La vie est un cortège. Voici, peints comme des temples et trop larges pour la rue étroite, les éléphants royaux dont les flancs bousculent les fruits dorés des étalages; les cavaliers, dansant sur leur courts chevaux barbares, avec leurs lances et leurs sabres d'argent. Voici les faucons ~agrippés, les ailes battantes, au poing grillé des pages. Sian §

_ 164 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Voici de petits chars bas, aux roues tonnantes et que mène, debout, les bras écartés, un aurige cuivré au bonnet phrygien. Voici, balancées au dos de chameaux que leurs broderies multicolores - parsèment de confettis, des maisons d'étoffes d'or - fusent des rires et qu'entr'ouvre, parfois, une petite main baguée. Voici les fées elles-mêmes, dans leurs mousselines de voie lactée : astres sur fond noir, roses sur fond argent. Elles sont drapées comme des statues grecques. La rue est pleine de Tanagras. Chaque pas lève un vol de colombes. Des zébus aux cornes vermillon éparpillent des paons polychromes. Eventés par le lac, les jardins & l'étroit sont gonflés de singes et d'oiseaux. De pourpres bougainvilleas, séparant les maisons, partent comme des feux d'artifices. Ou donc sont la saleté et la tristesse de l'Inde ? La ville, aérée, est lumineuse. Des rires clairs égaient des visages virils. Tous les corps semblent bondissants. Et, partout autour de nous, cet enveloppement de montagnes~ dont les plans étagés prolongent l'horizon et qui, gonflées et vertes comme des vagues, ondulent, se creusent, senflent et retombent et se perdent comme l'Océan. ere

LE LABYRINTHE Wat C'est une ascension. La rue montueuse escalade la ville, tourne, s'escarpe, s'élargit, monte _ encore et, le sommet enfin atteint, les montagnes _ soudain recommencent : ce sont les palais. Ils sont trois, quatre, plus peut-être, dressés -comme des géants de granit et tout cuirassés de -marbres. Leurs: blocs ciselés s'enchangent, se _ prolongent, comme ces montagnes dont ils sculptent la crête, 4 ce point mêlés, enchevêtrés par des labyrinthes de jardins, d'arches, de cours -intérieures, de degrés, que juscu ici Javais cru - voir un seul palais vertigineux. ia Haute' de trente mètres, une triple rangée d'ar_ ches suspend 4 leur pied l'aérienne esplanade qui leur sert de cour d'honneur. Un double porche — la commande, sous lequel des éléphants passent, | minuscules. ; | "Mais «cour d'honneur » n'est qu'un terme euro_péen : c'est une plaine. Dès l'entrée, c'est le car-: ~ rousel pour les combats d'éléphants. 'Tout campe — sur l'esplanade formidable': l'armée du Mewar,



166 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE avec ses escortes empanachées, sa cavalerie d'éléphants, ses hallebardiers, ses gardes, ses chevaux. Tout y pénètre dans un désordre de légende'; zébus aux cornes peintes, chèvres, chameaux onduleux, vaches sacrées, chiens errants; on nourrit tout ce qui entre. Aristocrates et :ecevant, des gazelles, un collier 'de turquoises au cou, 7 bondissent d'un étage du vieux palais, un étage. qui est un jardin. De blancs nuages de ramiers _survolent les tours, neigent sur les coupoles ou - sabattent dans les cours prodigieuses et, jaillis du pied des remparts, - des arbres démestéd chargés comme des sapins de Noël, offrent des paons avec des fleurs. Deux jeunes rajputes, couronnés d'aigrettes, font une course de chars, Bareteene des cigognes. Je songe aux sardins d'Hamilcar, 4 la Bible, aux ballets russes. Comme, précédé de mon guide, je pénètre dans . le palais de Dyirad Fateh Singh, j'aperçois, au bas des marches, des prisonniers qui, les fers aux pieds, jouent aux cartes avec leurs gardiens fraternels. Leur bras gauche seul est libre ; de temps en temps, ils = pour écarter les ramiers. * * & L'on ne décrit pas plus un vieux palais hindou © que l'ensorcellement d'un labyrinthe; on sy —

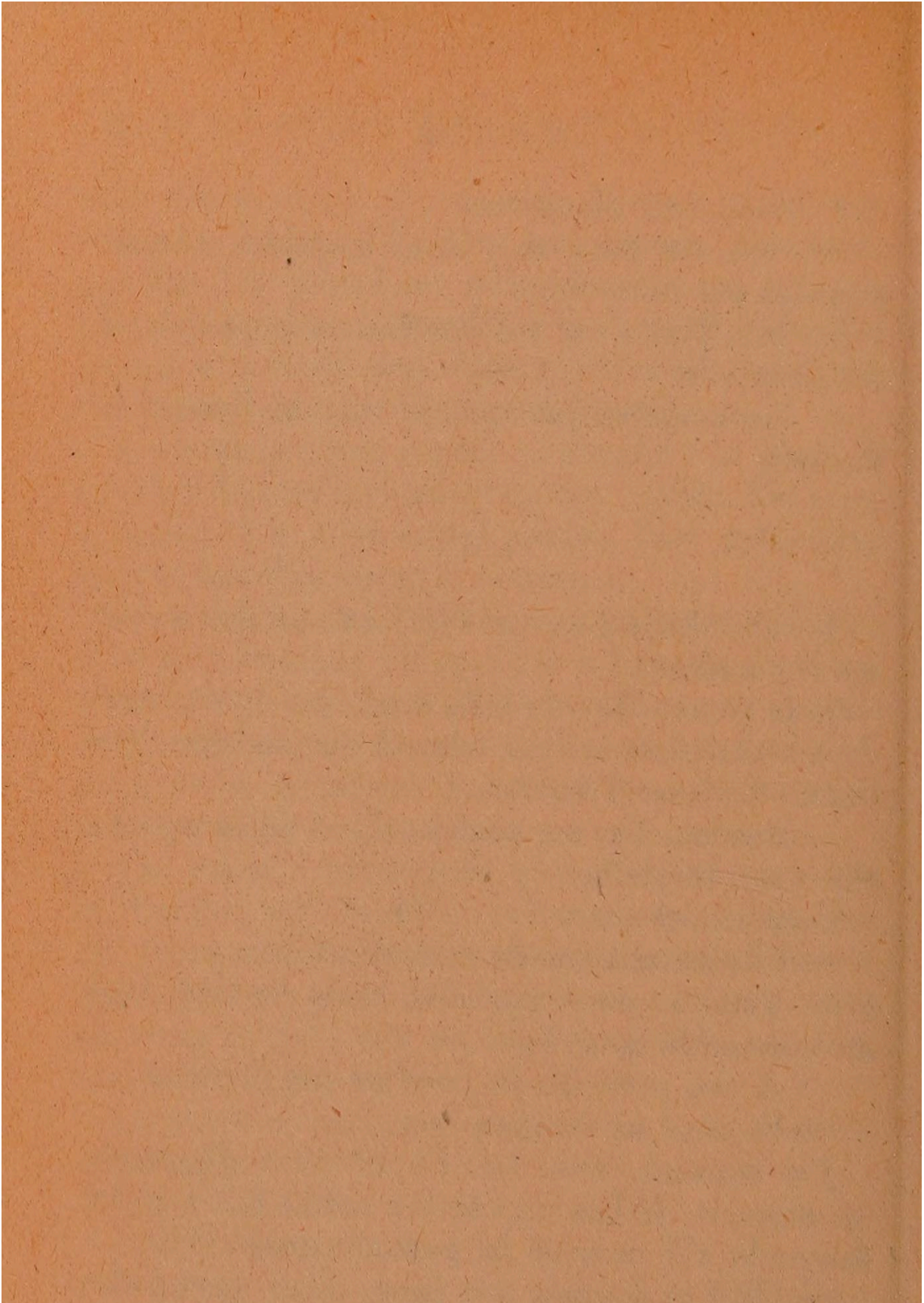
it s 'a ie Ue SO UDAIURS 6500 167 perd 'et c'est convenu.
Quand le guide juge que le jeu magique a assez duré, il dévide le fil
_d'Ariane et vous rapatrie, exorcisé. - Depuis une heure j'erre, éperdu et
ravi, dans le palais inextricable. Chaque porte que je vois "cache une
surprise, et c'est toujours par la porte que je ne vois pas qu'elle apparait. 'Le
sommet d'un donjon relie deux jardins. Un salon de nacre rose sépare deux
petits bois d'orangers. Les salles, les' piscines, les cours se succé_dent_a
travers des tunnels ot: des dieux monstrueux _grimacent. Des portraits
persans, qui semblent des miniatures agrandies, décorent la chaux vive —
des couloirs. Voici des fresques : sont-elles millé- — naires ou actuelles ?
Presque rien n'a changé : des cavaliers juponnants, debout sur leurs étriers,
arrêtent de la lance la charge d'un sanglier cu, a dos d'éléphant, un bel
archer anguleux abat - de sa lance un tigre qui meurt de profil. Des salles
encore, pavées de mosaïques ou dallées de marbre, qu'interrompent des
anticham_bres ott, adossés contre le mur des soldats accroupis veillent,
somnolents, leur sabre sur les genoux. Je traverse des salles de cristal vert,
au dôme 'miroitant, des salles glissantes et glauques, des salles blondes
comme des clairs de lune. Puis c'est, flamboyante, la salle officielle; du vide
autour d'un trône. Il est en or, son dossier est un soleil de pierreries. _ Le
chambellan costumé qui m'accompagne cause avec mon guide et me laisse
le loisir d'adiv

168 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE mirer. Chaque fenêtre de marbre ajouré, chaque baie d'azur me sollicitent. Elles encadrent tantôt esplanade des éléphants et les blancheurs étagées de la ville ; tantôt des jardins intérieurs ot aaa ; des éléphants de granit arrosent de leurs trompespluvieuses des parterres neigeux qui sont des roses ; tantôt les palais et les pavillons des îles — dont les colonnes brisent et allongent sous l'eau bleue leurs belles ombres marmoréennes. Et toujours, à chaque fenêtre, derrière le rideau des ramiers, l'ondulation des montagnes avec leurs
_Yeprises infinies. Je suis monté au sommet du palais, sur les balcons bleus de la piscine du Roi. Elle est toute entière en vieilles faïences de Delft. Pour quel caprice de favorite un navigateur de la Compagnie | des Indes est-il
_venu, au temps de Beaumarchais, apporter jusqu'à Udaipur ces petits tableaux hollandais >? Maintenant, je descends l'escalier d'une tour. Je descends fadchnient cc wesw ual jardin qui m'accueille. Etrange joven en contrebas que surplombe, dallée de marbre, une galerie circulaire, et au milieu duquel un grand aigle de jade déploie son vol immobile. Sur de hauts perchoirs de corail, des paons de porcelaine |'entourent, des perroquets en or, tout cela survolé par la vie active Vétihœlantes perruches querelleuses, et de ces curieux oiseaux au col gonflé, au bec de faucon, qui ne chantent que par les nuits — lumineuses et qu'on appelle les oiseaux de la

lune. Quand le male meurt, la femelle reste chaste: __ ils sont
très 4 l'honneur au pays implacable ou les -veuves se faisaient briler |
Soudain, tous les oiseaux se posent et l'on ne sait plus quels sont les vrais.
Une torpeur embaumée engourdit le jardin. Sur' les larges degrés qui y
accèdent, et entre deux caisses d'orangers, un aa page sommeille, une
gazelle dans les _ Des. singes-langours, aux yeux écartés, ee comme au
pinceau, des sourcils 4 la mode, __ sautent d'un arbre sur l'autre ou, sur la
balus- a4 trade; font du trapéze. ak Sur un signe de notre chambellan, le
page, : réveillé, pousse un bouton. Aussitôt, la balus- — trade devient une
fontaine ; l'aigle de jade diffuse -T'eau par ses plumes, les paons et les
oiseaux d'or par leur bec; chaque perchoir est un jet d'eau _ et le jardin
noyé devient une piscine miroitante ott les ailes fausses et les ailes vraies
reflètent leurs - ombres confondues. a * * _ . De nouveau des galeries, des
couloirs, des mar-. “ches mystérieuses qui aboutissent 4 des retraites | ~ de
silence et d'ombre. Des siècles de jalousie, de terreur ou d'amour ont
inventé ces dédales. A présent, une complainte m/arrive : : doll vientelle >
Qui chante ainsi, d'une voix si fraîche, une __ mélodie si désespérée ? Une
femme ? Mais non, les zénanahs sont aslleatts, plus loin encore, au

ee ee 170 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE dela des
jardins, au-dela des pisces, a travers d'autres donjons, d'autres labyrinthes.
Pourtant, pas une fois parmi ces salles désertes ot: souvent mes
compagnons, attardés, me laissent rêver, je 'me me suis senti seul. Une
mystérieuse présence me surveille derrière les murs hermétiques. Un
malaise, peu a peu, m'envahit. Je songe a tous les drames que ces murs ont
recélés. Du sang a coulé, il y a quelques siècles, hier peut-être, sur ces
marches ou nous avancons. Le chambellan lui-même m'inquiète, a présent,
avec sa courtoisie oblique ; il a l'air de tout me — montrer et je sens bien
qu'il me cache tout. Cependant, avec un air de secret, il a ouvert une
dernière salle, causé un instant & voix basse avec mon guide et a disparu,
on ne sait comment. J'ai peine a distinguer tout d'abord combien la chambre
est adorable. Les ciselures de marbre qui composent la fenêtre ont une
trame si serrée que le j jour s'y obscurcit. La pièce est toute entière en vieux
cristal ; elle est lilas et amande, cxcniea et d'une tristesse infinie. Le guide
m 'explique que l'on ne montre pies cette salle. Je lui demande : — Qui
donc a habité ici ? Il hésite puis, après un craintif regard circu laire,
m'entraine dans un coin plus sombre out je devine plutét que je ne la vois
une adorable miniature : c'est le portrait d'une jeune fille qui respire une
rose.

Po oa ea a ‘ pine oS See OUNPUR | AL. Jallume une allumette. -
— Non, me dit 4 a voix basse_ le guide, 1 nous ne _ pouvons pas rester Ici.
Et dans l’auto qui me ramène au bungalow, il me demande: _) —- Ne
racontez pas que je vous ai montré le - portrait. * Je suis décidé & ce que
Hollicott qui doit savoir me documente. —~ ‘ Je le trouve dans la salle A
manger stable seul devant des plats qui me laissent deviner que j’au_ rais eu
des hors-d’œuvre. — Desdemonia, me confie-t-il, ne déjeune pas \$ —ellea
son migraine. a I] soupire et ajoute : — Elle ne sait pas du tout voyager... —
Vous as pu, reprend-il, vous en-tirer sans moi dans Udaipur ? . — A peu
prés, dis-je, pour ne pas le vexer. — Et vous as vu quoi ? | a Tai souvent,
avec lui, l’impression de passer un examen. Je fais un compte-rendu fidéle
et lui. _ demande s’il connaît le portrait mystérieux. . mat — Oh! je connais
très bien. Vous 1 veux his- x toire ? : — Ah! ou. 4 | ‘ Et il me raconte.



<i [PHIGENIE pe Il n'y a pas si longtemps, un siècle a peine, Udaipur, convoitée par ses rapaces voisins, Jodhpur et Jaipur, était prise entre deux feux. Aussi, dès que naquit sa fille unique, Krishna Komara, le Maharajah d'Udaipur s'empressa-t-il de la fiancer au jeune héritier de Jodhpur. _ Le jour même des fiançailles, celui-ci _ mourut. _ Le Maharajah proposa alors sa fille à l'héritier du roi voisin, mais le frère du prince défunt, - revendiquant la fiancée, une guerre éclata, longue . et sanglante, tandis que Krishna Komara grandissait. : Son père, tantôt allié de Jodhpur, tantôt de Jaipur, louvoyait entre les deux camps, mais la guerre décimait ses armées et fondait son trésor. — I] fallait en finir. | Hae ~ Un seul dénouement, mais tragique : la mort de Krishna Komara. Son père la supplia en pleurant de sacrifier sa vie au salut du royaume. Elle ~ avait quatorze ans, vivait dans un univers de féerie, les deux princes qui se la disputaient étaient

174 NOUS AVONS FAYT UN BEAU VOYAGE cones: beaux et ils seraient rois... Mais, de siècle en siècle, le bralant holocauste delsex nieulee l'avait préparée a la mort. Elle accepta, demandant toutefois qu'on lui épargnat le bicher et qu'on vouldt bien la faire mourir sous le poignard. Son père et ses frères refusant de l'immoler eux-mêmes, qui donc serait d'une naissance assez altiére pour frapper une descendante du Soleil ? Ce fut un jeune prince, son cousin, que l'on chargea du sacrifice. I] la voyait pour la première fois, et c'était pour la tuer. Elle le recut dans la pièce de cristal amande et lilas, décolletant, pour qu'il pit mieux frapper, sa petite gorge enfantine : voyant sa cousine si belle, le prince jeta le poignard et s'enfuit. ; Le Maharannah décida alors que la guerre continuerait. Mais, la nuit venue, Krishna Komara, traversant le zénanah endormi, alla trouver une vieille servante du palais experte dans l'art subtil de préparer les breuvages, Elle regagna sa chambre, se drapa dans ses plus belles mousselines et s'étendit sur son lit. Le lendemain, le palais d'Udaipur _hissait l'étendard de la paix, & l'heure ot les ramiers s'éveillent dans les orangers des jardins. |

DESDEMONA ET GWENDOLINE Maintenant que je connais Krishna Komara, il faudra que demain je décide le guide ar me laisser revoir le portrait. « | Tout en finissant de cuca je pense a elle. Mais les repas sont trop ngs, la vie est trop courte et je m "impatiente Il if n'est que deux heures, j'ai déjà envie de repartir. | — Rasseyez-vous, me dit Hollicott. Si vous he recommence a galoper dans cette pays tout de - suite après déjeuner, vous tomberez malade. _ . Je lui dis mia hate d'aller visiter les petits — Bsiziy, la presqu'ile des sangliers, les mausolées _ des Maharanahs, le Temple, tout ce que lui-même m'a annoncé et que, dans mon impatience, je voudrais avoir, deja vu. J'ai l'esprit bondissant, _ mais c'est vrai que j'ai le corps un peu las. - 3 ~ — Vous avez raison, dis-je, je ferai une petite sieste. Mais, c'est si beau, Udaipur. : _ — Ah! soupire-t-il, cen est pas l'avis de Desx demona, |

176 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE / — Elle n'aime pas cette ville ? — Vous as cinq minutes avant la sieste ? me demande-t-il, le visage crispé. Et il explose. ‘*— Elle a trop chaud. Elle dit que le maximum qu'elle peut supporter. c'est Monte-Carlo ou Palm-Beach en janvier. Et elle est furieuse parce qu'on ne l'a pas laissé entrer dans la temple alors qu'elle avait déjà monté tous les escaliers sous la soleil. Et elle n'aime pas le style hindou, surtout les coupoles, parce qu'elle dit que les monuments, alors n'ont plus de cou. Et elle déteste tous les” fakirs mendiants parce qu'elle dit qu'ils ont tous un ceil qui tombe avec une mouche dedans. Mais, continue-t-il d'un ton plus grave, il y a surtout la drame... Il RE Je suis son regard : il s'est posé sur Gwendoline, que |'ordonnance proméne sur la route. La tigresse gronde, feule et tire sur sa chaine, a la joie d'enfants attroupés. I] me. semble quelle a seslicecryen grandi depuis deux j jours. — ... Il y a surtout, adored en ne perdant pas da wie Gwendoline, le drame des pékinois. — Qu'est-ce qui est arrivé ? dis-je, inquiet. — Chacune, répond-il, a une double entorse et un tour de rein. — Comment ont-ils attrapé cela ? — Crest Gwendoline, elle a joué avec les petites chiens un peu fort. Cette jeune tigre est pleine de bons sentiments, mais elle a une maue

UDAIPUR a7 _vaise atavisme. Je suis même arrivé dans la juste
atemp. _ . — Et Desdemona est au. courant > — Oh! Dieu soit loué,
s'écrie-t-il, non, elle croit que c'est une rhumatisme fiévreux. Si elle savait,
ce serait terrible, elle qui n'aime déjà pas la tigre, parce qu'elle dit que c'est
de la famille - des chats. — Elle voulait bien un lion ? — Elle dit © qu'une
lion c'est la famille des chiens. Je ne sais plus du tout quoi faire de la _
chose. — Donnez-la au Zoo. — Desdemona ne veut pas non plus, elle dit
que c'est cruel. Desdemona commence à me porter singulière^{ment} sur les
nerfs. — No, reprend Hollicott qui suit son idée, il 'n'y a qu'une moyen :
c'est de la ramener dans la forêt du tigre. La, elle trouvera des petites
camarades résistantes pour jouer. — Crest loin, cette forêt ? — Sous votre
ceil. C'est tout ce que vous vois | du lac ou d'ici. — — Vous n'allez pas me
dire que ces paines montagnes en fleurs... — Oh! me déclare-t-il, c'est tout
ce qu'il y a de plus sauvage. C'est la réserve de chasse du Maharajah.
Alors, si vous voulez, nous irons demain y déposer Gwendoline, à l'heure où
Desdemona se fait masser. ss CROISSET. , 12

; 4 Fae 178 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE II

réfléchit quelques instants et, avec une ten— dresse désabusée, soupire : — Du Croussett, je me demande si les foveal que nous n'aimons pas sont aussi insupportables que les femmes que nous aimons. a & * Reposé et au moment de repartir, je trouve Hollicott qui m'attend, un kodak sous le bras — Comment, vous venez avec moi ? — Qui, je suis libre, me répond-il, non sans _ une certaine jubilation. Desdemona ne veut pas sortir a cause de la fièvre des pékinois. Alors, nous vois trois choses cet après-midi : le Temple, les sangliers et l'île de Jagniwat. Et ne vous crois pas obligé de me parler : quand je fais de la _ photo, j'aime la tourisme silencieux. Il a devancé mes désirs et nous partons. +e Vais-je aimer le Temple autant que les palais ? De loin, je |'ai entrevu ce matin :. contre le ciel intense, le feu blanc, de ses pyramides m'aveuglait comme un éclair, ternissant les blancheurs de la ville. Son approche me décoit. L édifice est compli- | qué : l'architecture des temples hindous se contorsionne comme leurs dieux. Mais, au 'sommet de la rue étroite qui s'évase, j'admire sa base har

amar 3 Boh ote style arien de ses arcs. Surtout, entre les blancs éléphants de granit C be _ qui, la trompe en bataille, défendent l'accès du CO SUBARUR co. 9D monieuse, ses sobres assises équilibrées et le — ae uy Rhet sanctuaire, j'aime cet escalier infini, ces marches _ ee usées par des siècles d'agenouillements et dont ___ la lente ascension semble déjà une prière. a La ville redescendue, nous sortons des remparts - par la Porte du Soleil. eR Nee - Au pied des palais et en bordure du lac, une . _ piste ombragée de figuiers géants nous arrête devant de petits monuments de marbre doh _ 's'échappent des bosquets de roses. Sont-ce des pavillons ? Sont-ce des temples ? as Verabarendire ne dit Hollicatt, Deux rameurs nous y attendent dans une ~ curieuse gondole évasée. Prés des rives l'eau, si bleue ailleurs, est toute blanche des grands palais \ yeflétés, wt Limpide fuite glissante. Symphonie d'or, de ciel et d'eau. Silence bleu. Battements d'ailes. Cadence des rames. Parfums. Harmonie des sens accordés. C'est toute la douceur du monde. Un aigle passe très haut : cette ombre que — : {étang, me conseille Hollicott, c'est dangereux. La première fle se rapproche, encerclée de mar' j'aperçois un instant dans le lac, est-ce la sienne ? " — Ne laissez pas pendre votre main dans

180 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ; bres. C'est un jardin prisonnier d'une frie. Sous les hauts palmiers du sud, le palais s'enfonce, invisible. Se détachant sur l'horizon onduleux, la seconde île vient sur nous. Elle se dessine, se découvre, 's 'épanouit au rythme de nos avirons, inventée, créée, l'on dirait, par le glissement même de la barque. | Cette île, & son tour, est toute gardée de marbres : menus palais, arceaux, balcons légers, coupoles, offrandes de terrasses et de marches, petits palais encore, encadrant un palais central tout assiégé de forêts. Au pied d'une rangée d'arches, quatre éléphants de marbre, arc-boutés dans le lac, semblent porter l'île sur leur dos. Je voudrais arrêter la gondole, sauter dans Vile, écarter les branches qui menacent les petits palais envoiités, réveiller des princesses d'ombre ~ dans le silence bleu des salles, errer dans les jardins dont je respire le bouquet. Mais déjà, l'île irréaliste s'éloigne, réduite par la cadence des rames et se perd, entre ciel et lac, ~ dans le rêve qui l'avait formée. td * @ ~ Crest tout la-bas qu'on nourrit les monstres, a l'extrémité du lac, au pied de ces sauvages montagnes ott le Maharannah chasse le tigre. Dix minutes avant que d'aborder, je vois le ssidand

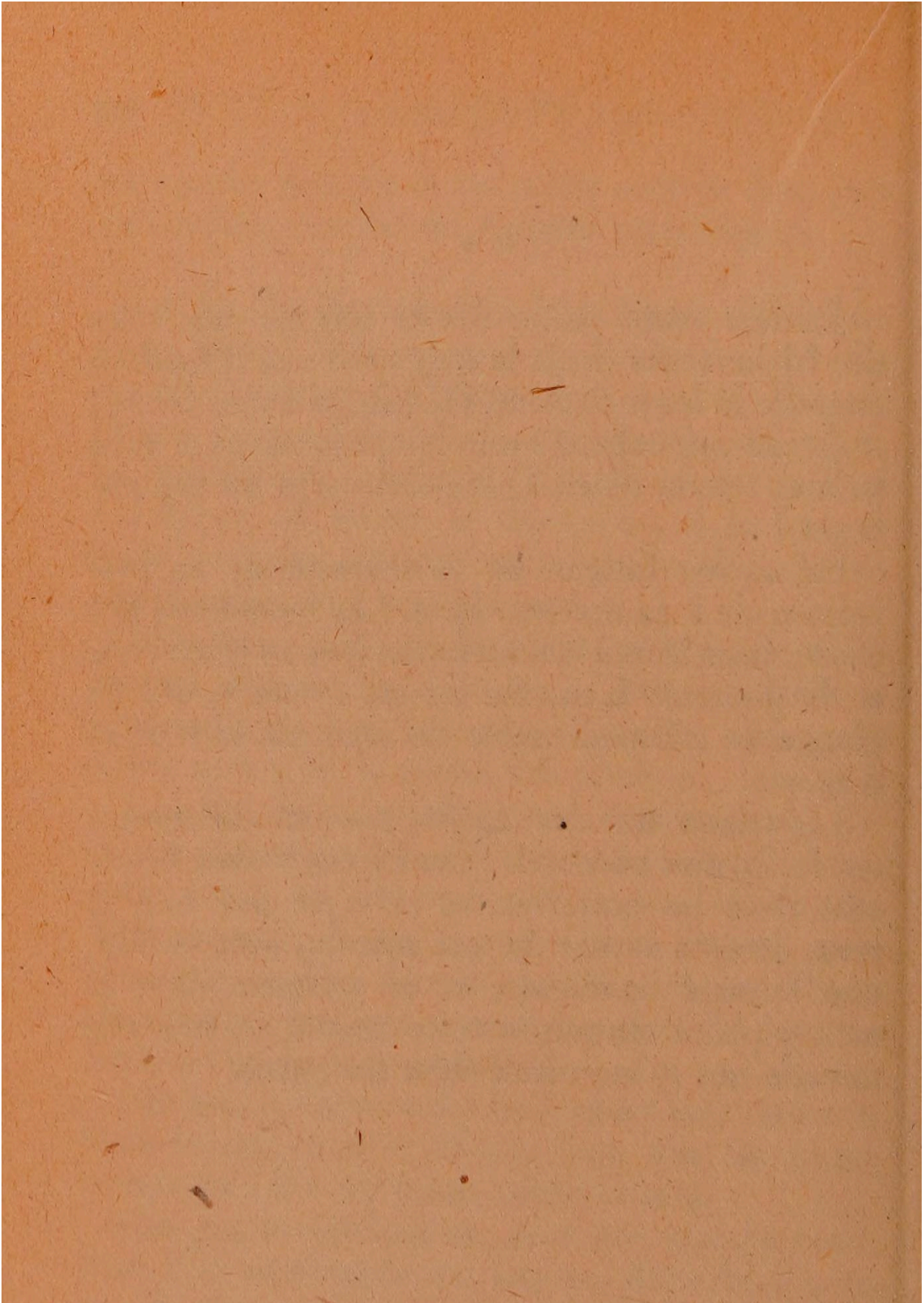
UDAIPUR - a tea | nuage qu'ils sont livens La presque île boisée
qui - fend l'eau comme une proue est toute suffoquée — _ de leur poussière.
A peine débarqués, c'est eux qui nous reçoivent. Il y en a trois qui barrent
la piste montant au pavillon de chasse, 4 Kash-Odi. L'un d'eux me frôle, s'
'arrête, souffle, grogne et repart ; l'envie d'être soudain ailleurs. Ils
débouchent 4 présent de tous-les coins de la jungle, dévalent de la
montagne, surgissent des _ fourrés, tassés, rapides, soufflants et noirs
comme de petites locomotives. Un mile erre seul, 4 pas comptés, baissant
un groin méditatif. Il doit être apprivoisé. Je m'en approche. Hollicott
m'immobilise : ; — Féroce, me souffle-t-il. La vieille sanglier célibataire,
comme la rogue éléphant, est misanthrope. . - Nous atteignons enfin le
plateau. Je grimpe sur un talus, à dix mètres des monstres. J'ai encore dans
les yeux l'incroyable spectacle. Sous une dense fumée de volcan, trois
cents, quatre cents sangliers peut-être, dans un furieux — grondement
d'orage "se bousculent et tourbillonnent. Circulant parmi eux comme une
fermière dans sa basse-cour, un Hindou, assiégé | , d'obus, éparpille des
sacs de maïs. Comment n'est-il pas déchiqueté > La terre vole. Les bolides
pacifiques qui foncent sur les graines évitent _ Vhomme d'un virage
foudroyant ou, 4 quelques 4 millimètres de son corps, braquant dans le sol

182 NOUS AVONS FAIT UN'BEAU VOYAGE qui tremble leurs raides petites pattes d'acier, - freinent, dérapent et semboutissent dans le troupeau. Assourdi de ce je ne sais quoi effaré, ce sabbat de poils hérissés et de boutoirs, de groins ~ et de sabots. Je voudrais voir de plus près. Hollicott me happant le bras, m'arrête ; nous sommes, paraît-il, sur une frontière où que nul, sauf celui qui nourrit les monstres, n'a jamais fancy vivant. Des Hindous contemplent le spectacle, juchés sur les remparts du pavillon qu'une ceinture de — murailles, lisses comme un marbre et où nulle griffe ne peut s'agripper, protège du bond démesuré des tigres. C'est au pied du fort, en effet, sur la vaste plaine bosselée, que se déroulent les jeux féroces : combats de tigres ou de panthères contre sangliers ou éléphants. Nous regagnons le lac par la petite piste inquiétante où d'autres monstres s'entrecroisent, affamés ou repus. Maintenant, voyant- & nouveau, de la glissante gondole, se recréer sur l'eau bleue les palais de l'île enchantée, il me semble vivre un de ces vieux contes qui émerveillaient mon enfance et dont le héros, évadé de la Caverne du Dragon, abordait au Royaume des Fées,

LA RELEVÉ DES OISEAUX De royales amours inventèrent ces
petits palais : enchantés. Naguère, ils s "éveillaient au bruit des - rires et des
chansons et, le soir, voyaient sous leurs _ arceaux s'enlacer, dans le
couchant rose, de j jeunes, bonheurs confondus. La nuit aussi les animait :
la petite ile scintillante, au bord de l'eau pleine de ciel, ajoutait au lac une
étoile. Mais solitaires, aujourd' hui, les palais s een _ désceuvrés. Ils ne
vivent plus : ils se souviennent, Les jardins les ont envahis. Des rosiers se
pen- — chent aux fenêtres, une porte est obstruée par les lis, des branches
ont assiégé les salles, offrant a travers les baies des fleurs désormais
inutiles. D'étranges ibis dorment sur une patte au bord des fontaines taries.
Vision mélancolique ! Intacts, les pavillons et les salles ont déjà la vieillesse
des ruines, pareils & ces jeunes visages pathétiques qui. portent les
stigmates de la mort. Tout est silence, tout est regret. Chaque nis

184 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE est une fin précoce et les palais sont là, dans leur vie arrêtée, comme des projets interrompus. La fin du jour réveille leur torpeur résignée. Dans toute l'Inde, l'heure où le soleil se couche pourrait s'appeler l'heure des oiseaux. Par un hymne de vocalises, de roucoulements, de trilles, ils saluent les derniers rayons, et ils sont si nombreux, si serrés, si denses et, à la fois, si invisibles, que chaque arbre qu'ils alourdissent semble lui-même une chanson. Mais aux jardins de Jagniwat, sitôt que le soleil décline, toutes les ailes sont évidentes. On y contemple un spectacle qui ne s'offre nulle part ailleurs, et c'est la relève des oiseaux. ~ Le jour, Vile appartient aux ramiers mais, dès la nuit aux perruches. De très loin et de très haut, entre l'azur du ciel et l'azur du lac, leur nuage vert apparaît. [] est si vaste et si intense qu'il change la couleur du soir. La trombe querelleuse s'approche, drainant dans les saphirs du lac une longue coulée d'émeraude. Aussitôt le mystère des feuillages s'entr'ouvre et, dans le ciel vert et blanc, l'on voit un nuage mettre en fuite un autre nuage effrayé. Plus un roucoulement, plus une plainte mais, dans l'île surchargée qui jacasse, des arbres nouveaux ont surgi avec, pour feuilles vertes, des plumes, et des becs- roses pour bourgeons.

Sc 2 UDMPUR 185 * * * _ _ J'aurais voulu visiter dès ce soir les mausolées ~ des Maharajahs, mais la nuit tombe et il faudrait attendre la lune. Surtout, j'ai besoin d'une détente et je me reproche d'avoir faim. Je songe à mon bain et à mon dîner. Que notre corps est encombrant ! ; Est-ce ma fatigue ou la tristesse de ce bref _crêpuscule ? Je me sens exilé. Les montagnes ont perdu, dans la nuit qui les fonce, leur air d'offrande et de douceur. L'eau du lac est trouée tantôt de plongeurs affamés, tantôt de sauts de terreur et d'agonie. Les tristes cris des rapaces planent maintenant sur les jardins obscurcis. Les hautes herbes bruissent dans les parterres, et ce n'est pas sous le - vent. Je sens autour de moi monter, avec la nuit, une férocité insidieuse, et je retrouve dans la 'nature pleine de pièges cette beauté un peu criminelle qui m'inquiétait dans les palais. a



SEACHATTE 2 ce / Udaipur fermant la nuit, je ne peux mieux faire que dormir. Mais 4 deux heures du matin je suis yéveillé par Hollicott qui, en pyjama et le visage — fee défait, me secoue. I] tient & la main une longue — corde qui aboutit 4 Gwendoline. . . - — Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je, révolté. Et pourquoi m'amenez-vous cette bête a cette heure-ci ? ~ I m'explique qu'il a dé la reprendre & son ordonnance car « la tigre est anti-hindoue et elle mord les peaux de couleur ». Furieux, je lui réponds que lui-même: n'ayant pas une peau de couleur il ait & garder la tigresse et & me laisser en paix. — Du Croussett, insiste-t-il d'une voix dramatique, je vous jure qu'il s agit de mon bonheur. Réveillé, je le regarde, ahuri. — Qu'est-ce que votre bonheur vient faire la-dedans ? — Je vous t'explique : Desdemonna couche avec ses deux pékinois. sur son lit et mon lit 4 moi, par une simple hasard, n'est pas très loin de la chambre de Desdemonna. Enfin, je veux dire que 4

a . || 188 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE nos deux
chambres ils sont... Ils ne sont pas... — Oui, dis-je, avec une clarté française
: elles” communiquent. — A peu près, conclut-il, choqué. Alors, vous
comprenez, Gwendoline renifle sous la porte les - pékinois, les pékinois
sentent Gwendoline et ça fait un enfer de chahut. Alors, vous voulez bien la
garder pour une nuit ? _ — Le moyen de faire autrement ? — Oh! merci
beaucoup, s’écrie-t-il. Donnez-moi la main. . C’est la première fois qu’il me
demande cela. Il doit être bien amoureux ou avoir bien envie de dormir, les
deux probablement | Au moment de sortir, il se retourne : : — Oh! je crois
devoir vous prévenir : Gwendoline rêve tout haut la nuit. : N’importe quoi
plutôt que cette musique de grondements suivie d’un silence nocturne où
luisent deux yeux verts. Impossible de reléguer Gwendoline dans la salle de
bains : il n’y a rien pour l’attacher et pas de porte. Le balcon ! Comment n’y
ai-je pas pensé plus tôt > J’y installe Gwendoline, la fixant solidement à la
balustrade, et je me recouche. Peut-être devrais-je fermer la fenêtre, mais il
fait trop chaud. Je finis par m’habituer au sommeil grondant de la tigresse
et, vers quatre heures du matin, je m’endors. Je rêve qu’un coiffeur est entré
dans ma chambre, qu’il me rase tout endormi et que

UDAIPUR TBO Le rasoir est ébréché. Je me réveille en sursaut :
‘c’est la langue de Gwendoline! D’un coup de’ dent, elle a coupé la corde,
— évidemment j’aurais dû le prévoir, — et maintenant elle ronronne ‘sur
mon lit comme un gros chat voluptueux. . a * * * | Héélas! c’est demain que
je quitte Udaipur. — La ville a déjà ce visage menacé et fragile que
prennent a nos yeux les êtres et les choses quand nous sentons que nous les
reverrons plus. _ J’ai contemplé, avec des regards pleins d’adieu, le carnaval
des rues, les lacs, les palais, les mon-. tagnes et maintenant j’attends
Hollicott et Gwen- | doline aux mausolées des Maharanahs. \ Juchés très
haut sur leurs socles, et surmontant = étages de colonnes circulaires, leurs
dômes émergent par centaines, sans ordre; parmi des frondaisons pourpres,
vertes et roses. Leurs blanches coupoles ont la rondeur des planètes et
semblent être tombées]4 par une de ces nuits bleues, trop prodigues
d’étoiles. Personne qu’un jeune jardinier qui émonde les rosiers sauvages.
Comme si ils portaient le deuil des Maharanahs disparus, de grands flamants
aux ailes blanches et noires gravissent, de leurs échasses circonspectes, les
belles marches dégradées. _ Aucune émotion. Les morts ne sont ‘Pas la,

if é § 190 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ils sont dans les flammes qui les ont brilés et dont la fumée s'est perdue. Reposent-elles même sous les mausolées, ces pincées de cendre qui - furent leurs enveloppes terrestres ? Sans doute, des mains pieuses les ont-elles dispersées]a-bas, & Bénarés, dans le Gange qui les sanctifie. Nul, sauf les touristes, ne vient visiter ces 'monuments de parade. Ce n'est pas un cimetière, c'est une _galene de tombeaux. _ Le jeune jardinier qui s'amuse, sans pitié, a sauter d'une balustrade a l'autre, me demande si je veux Voir les singes que son acrobatie préparait. _J'accepte : c'est deux roupies. Bien que prévenu par le « langage chacal », je “ne croyais pas qu'une bouche humaine piit pro_férer une telle cacophonie de cris inarticulés, d'aboiements, de hurlements, de coassements affolés, tout cela sur le mode aigu, dans le haut de la tête, avec une manière d'accent de clown anglais qui me fait éclater de rire. Mille échos répondent, s'approchent, ample fiant les cris de l'enfant. Chaque arbre est un. hautparleur et, du plus loin que je puisse voir, les branches se mettent & bouger sous de petites tempêtes qui gagnent de feuillage en feuillage : : les singes sont la. Les arbres projettent leurs petites balles poilues qui rebondissent sur les mausolées. Ils grimpent aux balustres se poursuivent sur les coupoles ; ; c'est une mêlée de mains, de grimaces, de petites barbes courtes, et tout cela jongle, roule, foe

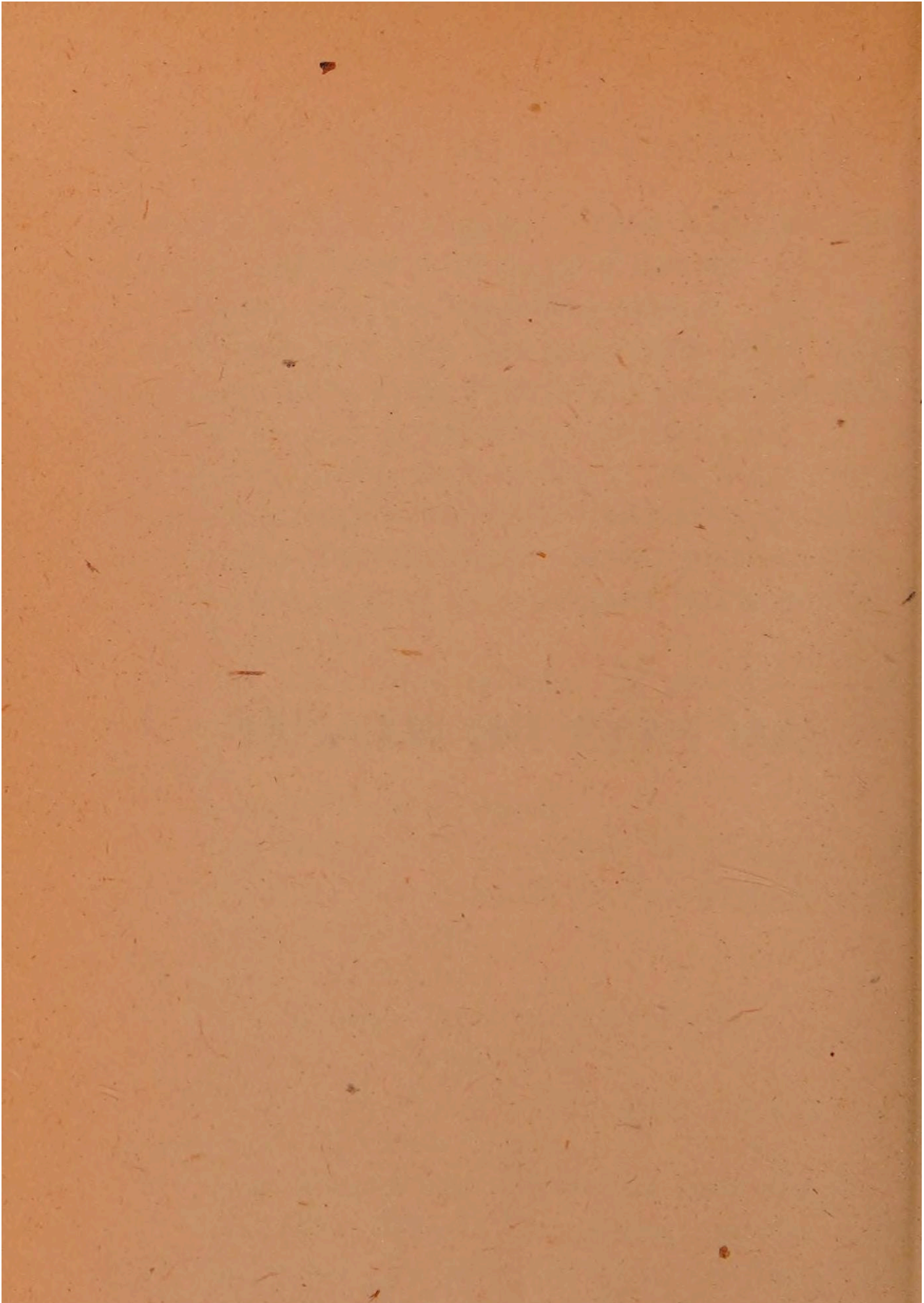
UDAIPUR 9) F491 se rattrape, profanant de culbutes cnardes la _
_ paix embaumée des tombeaux. Soudain, un feulement 'sauvage; le boy _
chan- _ _ celle, les oiseaux s'éparpillent, tous les singes disparaissent :
Gwendoline fait son entrée. * ee. _ Nous venons de la déposer dans un coin
brous _ sailleux des forêts, la-bas, sur une de ces sauvages _ montagnes de
sangliers et de tigres. a _ Hollicott et moi n'avons pas abandonné la grosse
chatte caressante sans une légère émo _ tion. Elle ne voulait pas nous quitter
et, chaque _ fois que nous pensions l'avoir perdue, nous la tendu, avait beau
lui crier comme a un chien : _ «Allez! allez! » elle n'entendait point ce
langage, se couchant, au contraire, penchant un peu sa tête _ cruelle, et nous
regardant de ses beaux yeux irres- ponsables. | ; _ L&chement, nous
avons profité d'une de ses _ _ distractions, la Jaissant a l'affat devant un
buisson ot quelque chose remuait. _ ond _ Nous regagnons le bungalow, pas
très fiers, avec lame des parents du Petit Poucet. _ Je songe que
Gwendoline est encore bien jeune _ pour chasser. On lui apportait ses repas
4 heures © _ fixes. Quand elle aura faim tout al'heure, elle nous cherchera
avec inquiétude. Je la revois sur mon AES retrouvions sur nos talons. Le
capitaine, l'index —

192 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE lit, partageant mon déjeuner du matin. J'ai encore Bas l'oreille sa gratitude ronronnante : — Je me demande, dis-je 4 Hollicott, ce que — Gwendoline mangera ce soir. Mais Hollicott minterroge a son tour. — Vous n'as pas remarqué que j'avais une paquet avec moi ? — Si, dis-je. Ou l'avez-vous oublié ? — A côté de Gwendoline, me _ répond-il. C'étaient des sandwiches. % & * Z Retour au bungalow, je trouve des lettres émanant des maisons militaires de plusieurs maharajahs| et me confirmant les dates auxquelles je suis attendu. | Perplexe, mon carnet d'invitations 4 la main, — je déploie sur mon lit la carte de Rajputana et je m'y noie. Il faut que je consulte Hollicott. Sans lui, je n'en sortirai jamais. Je sais qu'il passera par ma chambre avant que de descendre diner, car l'on vient de m'apporter un gin-fizz : c'est sa manière de s'annoncer. A peine entré, je lui montre mes invitations. Il les regarde, jette un coup d'œil sur la carte déployée, hausse les épaules et grogne. — Du Croussett, 'entre Desdemona et vous, il faut vraiment que j'aie de la patience. — Cela veut dire ? fais-je, piqué.

UDAIPUR _ 193 _ — Cela veut dire que vous es, en voyage, le type du Français agité. Vous n'as plus qu'une mois aux Indes et vous ne pouvez pas tout voir. — Mes invitations, dis-je, sont bien tentantes. Il vide son gin-fizz d'un trait, médite et déclare : — Les Hindous ne sauront jamais faire un cocktail. Pour faire un bon sent du Croussett... — Non, mon vieux, revenons aux invitations. — Eh bien, je ne voudrais pas vous voler vos illusions, me confie-t-il, mais je ne crois pas que vous vous amuserez beaucoup chez les Maharajahs de X... ou de Z... Elles vous donneront des chasses au tigre, si vous aimez chasser le tigre, mais surtout ils seront contents de vous montrer leur nouveau chemin de fer, leurs tramways, leur usine et leur hôpital. — Jaimerais mieux qu'ils me montrent la = jungle. — Oui, mais, du Crouseett, ils ne peuvent pas vous montrer ce qu'ils détestent. La jungle, c'est ce contre quoi ils luttent, c'est ce qu'ils essaient de détruire, et ils ont raison. Là où il y avait un étang avec des miasmes et des tas de moustiques, et puis les crocodiles qui vous amusent, ils ont bâti dessus l'asile pour l'aliéné et la fiévreux. — Qui, mais... — C'est comme dans les villes de Sicile, quand vous visitez les grands palais avec émotion. Le prince ou le propriétaire, — c'est la même chose, là-bas, - — vous dit : « Regarde la salle de bains, et l'électROCROISSET. “aol3

194. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE tricité, et le tout a l'égout. » Vous n'es pas venu pour ça, mais c'est pour ça qu'il est fier. - — Alors, que me conseillez-vous. ? — D'enfermer une fois pour tous votre carte dans votre valise et de vous laisser guider par moi. Vous as la veine de m'avoir : profitez-en ! I] choisit parmi mon courrier une lettre et, la brandissant avec cet air de collégien échappé qui le rend parfois si sympathique, déclare joyeusement : — Je vous propose de partir pour labas demain. — A Bikaner ? — Qui, pour deux raisons : la première, c'est que je suis invité aussi, la seconde, & cause des chasses. — Je ne suis pas chasseur. — Aux Indes, tout le monde est chasseur, et l'on n'a qu'une fois dans sa vie l'occasion de voir les chasses de Bikaner. Il ajoute, rayonnant : — Et nous allons tous les deux seuls. — Eh bien, et Desdemonna ? — Elle a un rhume, elle croit que c'est la grippe et elle nous rejoint 4 Jaipur. — Vous allez passer Christmas sans elle ? — Qui. Elle déteste Christmas, cela lui rappelle son mari. Je vous préviens, continue-t-il, ca fait une voyage en zigzag dans toute la pays. — Le train ne m'ennuie pae. — Alors, ca vous va ? ; — Ca me va. — Cheerio !

AU PAYS DE BIKANER



VERS BIKANER Depuis hier, le-train file, toutes vitres levées, a travers de fauves tourbillons qui font le bruit de la grêle. Les déserts convulsés roulent sur des centaines de lieues et, sous les vents embrasés qui les fouillent, leurs lames jaunes se ravinent, s'enflent, déferlent. | 7 De loin en loin, des oasis qui sont des villages émergent des sables furieux, pareilles 4 des {les écumeuses qui surgissent d'une mer démontée. _ Parfois, un boqueteau solitaire qu'a déchiqueté la tempête interrompt ce farouche océan. Le train ralentit. Mon boy m'apprend que nous approchons. Je ne vois rien que la plaine houleuse, ronde comme la pleine mer. Et soudain, là-bas, derrière les crêtes moutonnantes, un incendie pourpre ; c'est la ville de Bikaner. Elle a surgi comme une aurore de l'océan sablon- © neux. Pourquoi appelle-t-on cette ville « la perle rose du désert ? » L'ardent bouquet que com

198 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE _ pose Bikaner
rutille comme des fleurs de feu. Lentement, le train démarre et, tout de suite,
c'est un autre pays, car c'est une autre couleur. Sous les jeux du soleil, la
mer d'ocre a pâli et ses lames, 4 présent, sont si blondes qu'elles
éparpillent, en se brisant, une écume d'or. La ville qui recule s'apaise, elle
aussi, et ses rubis incandescents s'éteignent. . Comment ai-je pu croire que
cette ville était rouge ? Elle est rose, à peine rose. Elle ne flambe pas, elle
chatoie. Elle est faite de corail et de nacre. Elle a des transparences d'opale,
des reflets de bulle, des orientes de perle. Ou donc est l'incendie que j'avais
vu tout à l'heure ? Je ne comprends plus : quand. me suis-je trompé ? * ea *
— Hello, du Croussett. C'est Hollicott qui, dans le wagon-restauration vient
d'apparaître et, attablé, commande son breakfast. — Vous avez Pair de bien
belle hennin: lu - dis-je. — Je suis. D'ailleurs j'aime la chasse, et ensuite j'aime
la Maharajah de Bikaner. — Et ensuite ? ead C est tout. Ce n'est pas tout : il
est ravi d'être débarrassé momentanément de Desdemona.

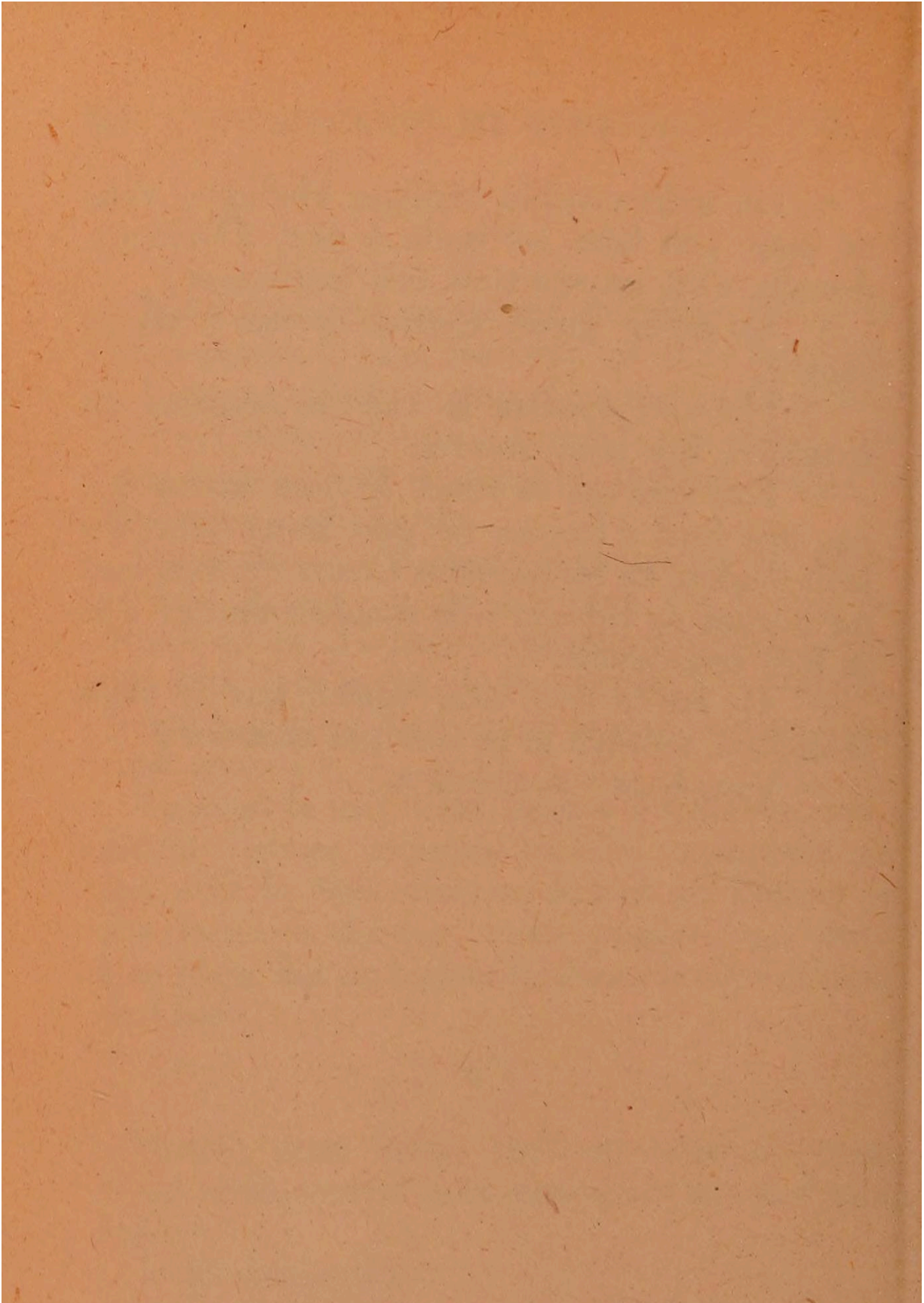
AU PAYS DE BIKANER 199. — La Maharajah, continue Hollicott, mériterait d'être Anglais. Il a fait la guerre avec nous, et ses soldats et lui-même se sont battus comme des gentlemen. Vous 'sais l'origine des princes de Bikaner ? — Non. . . ; — Je vous résume. Mais attendez que j'aie pris mathé. | . a Une demi-heure après : || — Tl y a quatre cent cinquante ans, Bika, le fils cadet de Rao Jodha, roi de Jodhpur, s'est » disputé avec son père. Comme Bika était une prince fier et entreprenante, il a quitté le pays paternel, qui était si. confortable, a traversé la ~ désert en levant des garnisons dans toutes les oasis appartenant a son papa, a rencontré une petite ~ oasis qui ne faisait rien et en a profité pour fonder dessus un royaume. Presque. toutes les villes de _ Inde sont dues a des brouilles de famille. — C'est tout ? — No, mais c'est l'essentiel. Vous as di remarquer 4 Kapurthala, continue-t-il, sur le turban de ! gala du Maharajah de Bikaner, une aigrette comme une petite arbre en émeraude ? * — Qui, dis-je, c'est un bijou très amusant. — Ce n'est pas amusant, du Croussett, c'est historique. C'est l'emblème de la couronne de Bikaner. Vous sais pourquoi ? — Non. i _ — Parce qu'un jour, la désert qui entoure la capitale, la déesse l'a transformé dans une verger. \

200 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Mais vous
verras, la Maharajah a fait mieux que _ la déesse. Si tous les princes de
l'Inde étaient aussi modernes que lui, et, comme on dit a Paris, aussi a la
feuille, nous n'aurions plus rien a faire ici et ce serait bien ennuyeux. —
Pour qui? — Pour l'Angleterre, naturellement,

GAJNER _ - Surplombant le lac qui le reflète, le charmant
chateau de Gajner semble bati sur pilotis, et le lac serait tout bleu si le
palais n'était si rose. ~Modernes, le Maharajah et ses ingénieurs, sondant
les dunes sans relache, ont inventé ce lac soudain. Les eaux artésiennes ont
jailli, changeant les sables en limon, fertilisant la plaine et faisant . germer
peu a peu Ue vert. jardins qui se propagent et dont le plus vieux a vingt ans.
_ Lorsque je me penche sur les rosiers de mon balcon, — quelle fleuriste
que la nature, — je vois _ V'amorce des jardins. Un sentier de corail-y
grimpe, “un rose sentier d' aquarium, tout bousculé de sangliers. L'on ne
s'en préoccupe pas plus ici que chez nous, dans la rue, on ne fait attention
aux chiens. Je sais, pourtant, que quelques solitaires sont encagés : ce sont
ceux que l'on réserve au pig sticking. = 2 Tz

202 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE * * & L'étang
clapote contre ma chambre : quand j'laisse pendre le bras, ma main est
toute mouillée. L'eau est criblée de canards sauvages. Ce matin, leur vol
massé est apparu contre le ciel comme un gros nuage criard et, soudain, la
pluie d'ailes a tambouriné sur l'étang. . Sur la rive, des flamants aux
couleurs du palais © séchent, debout sur une allumette. Par bandes de
quatre ou six, d'immenses oiseaux diaprés passent très haut dans le ciel. Je
les regarde à la jumelle. Ils ont la couleur des faisans : ce sont les « imperial
_ sand grouses ». Gagnant le sud, leurs bandes d'éclaireurs précèdent
l'armée aérienne qu'elles annoncent et qui, sitôt la Noël, traverse le ciel du
Bikaner à des hauteurs d'avion. Leur passage, qui dure huit jours, fait de
Gajner la chasse la plus célèbre de l'Inde. o*s ae Portant deux fusils,
Hollicott vient d'entrer. Il est armé comme pour conquérir une nouvelle
colonie. Je lui demande : — Pourquoi avez-vous deux fusils ? — La plus
petite, répond-il, est pour vous. — Pour moi ? Mais je ne compte pas
chasser : - j'ai horreur de cela.

| AU PAYS DE BIKANER —_ 203 — a indispensable, réplique
Hollicott. oy exe _ me peux pas faire la bande a part. D'ailleurs, demain,
c'est un spectacle très intéressant. — Qu'est-ce qu'on chasse, demain ? dis-
je, - résigné. — Hollicott montre le ciel moutonneux ol naviguent des sand
grouses. — Tout cela qui va venir. Et vous verras que pas une fusil d'Europe
ne peut lutter avec une ~ fusil hindou. Et les premiers tireurs hindous sont
les princes de Bikaner : ils épaulent un ciel vide et font une double. : —
Qu'est-ce que vous voulez que je fasse Ja-dedans, puisque je ne suis. pas
chasseur ? — Vous feras « semblant »,



MES GRANDES CHASSES Cela dure depuis sept heures du matin. Debout au bord du lac, nous sommes neuf tireurs en ligne, — dix en me comptant. Un seul fils du Maharajah Vient d'abattre six cents sand grouses. Je regarde, sidéré, le prince et ses fils. La trajectoire de leur regard a quelque chose d'inhumain. Leurs brillantes prunelles acérées cachent peut-être un verre grossissant car moi, j'ai beau lever la tête, en dépit de mes lunettes, je ne vois rien. Ot sont les oiseaux >? Le coup, tout a la fois, les tue et les fait apparaitre. Blessés, ils tourbillonnent et descendent, les ailes déployées. D'autres tombent du zénith, une aile cassée, et flottent dans l'air comme des voiliers a la dérive. || ~ Tls doivent être si nombreux, la-haut, et si serrés, qu'il sufrait, me semble-t-il, d'épauler au hasard. Mais je ne veux pas abattre ces oiseaux admirables et contribuer au massacre : j'épaule — verticalement et vise le soleil. - Encouragé par un serviteur qui, frénétique,

206 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE recharge mon arme, je tire maintenant sans arrêt & je fais « semblant. », Inquiet, dès que j'ai tiré, j'attends l'oiseau, comme après la foudre, le tonnerre. Il apparaît toujours, mais ce n'est jamais moi qui l'ai tue. A nos pieds, un chaud tapis palpitant se rembourre. Le lac jonché est tout en plumes. ~ Midi. Les chasseurs s'arrêtent. re) ra a , 0 Lately — Vous avez, me dit le raghacaali réussi quelques coups étonnants. — Ah! fais-je, stupéfait. — Oui, renchérit l'un des jeunes princes, sur— tout quand vous avez levé la tête et que vous avez tiré tout droit. Moi-même, je n'aurais jamais osé — tant ils étaient hauts. Se moquent-ils de moi ? Mais ae ils ont Pair sincères. — Et alors ? dis-je, anxieux. — Et alors cela vous a réussi, puisque vous avez — fait plusieurs doublés. Vous devez tirer beaucoup en Europe > — Mon Dieu, fais-je, de temps en temps, pour _ ne pas me gater la main. 8 a & Depuis hier, Hollicott me parle avec une considération qui ne lui est pas naturelle. Quand il croit— que je ne le vois pas, il m'examine. intrigué.

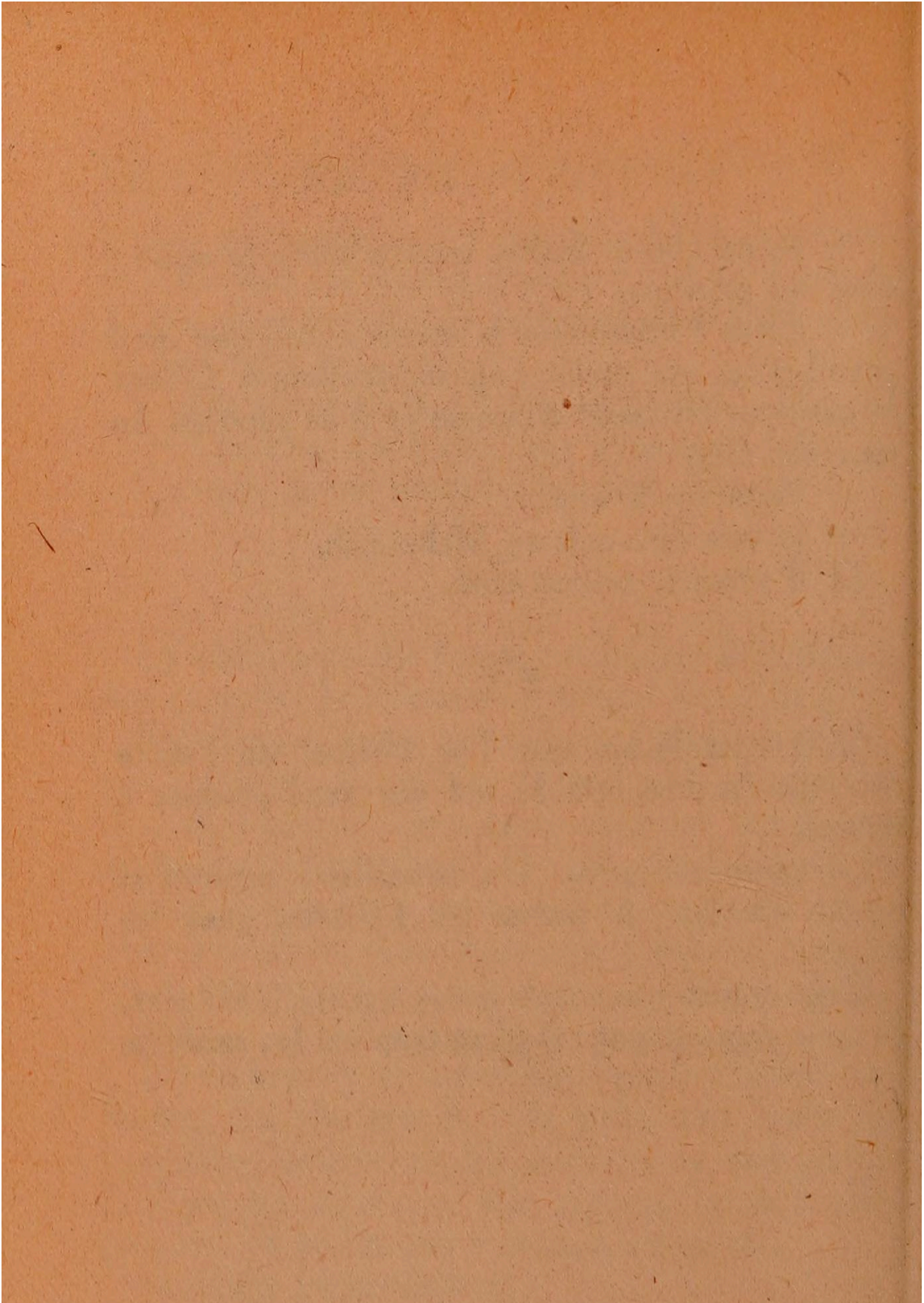
AU PAYS DE BIKANER 207 | — Qu'est-ce que vous avez. lui dis-je, & me -regarder comme cela?) _ — Je vous vois sous un jour nouveau, me -répond-il, : — Moi ? ~ — Qui, Pourquoi vous m'as caché que vous _ étiez un chasseur émérite ? _ — Je n'aime pas parler de moi, fais-je vague_ ment. — Vous tirez énormément bien l'oiseau au_ vol, -continue-t-il. Est-ce que vous tirez tout de la -même manière ? - — A peu près, dis-je, détaché. — Alors, s'écrie-t-il, j'ai bien fait. Et Troublé je demande : — Qu'est-ce que vous avez fait ? — Cette nuit, j'ai arrangé que nous partions à neuf heures avec le général Z... et cet invité hindou qui tire si bien. Nous allons à une vingtaine de lieues, dans un coin de jungle très giboyeux. Il y a de la panthère. _ — Comme vous voudrez, fais-je, fataliste. Le ciel, sans lune, & force d'étoiles rayonne. Il fait froid. Attendant la panthère, je suis couché à plat -ventre dans la jungle, à côté du chasseur hindou. Retenant notre souffle, nous regardons droit devant nous. Nous sommes là depuis une heure et demie. - est A mourir de chagrin. a oe 3 43 ~ eo: ‘

a 208 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE A vingt mètres, sur notre droite, une chèvre est attachée a un piquet. Elle sert d'appât. De temps en temps, elle bêle. Si je pouvais la délivrer |... Soudain, a notre gauche, dans la nuit lumineuse, une grande forme apparait. Est-ce la panthère ? Non, -c'est une antilope. Elle hésite, prenant le vent. Un petit galop ! la voila tout près de la chèvre. Elle s'arrête et broute contre un bouquet d'arbres. . Est-ce le vent ? Il me semble que les arbes ont remué. | Comme l'antilope est proche ! Impossible de rater cela. Je suppose qu'il faut tirer. Navré, je la . couche en joue. — Vous êtes fou > me souffle mon voisin. Trop tard. J'ai tiré. Et dans ce moment précis, un formidable bond - fauve. Cela a jailli de l'arbre. L'antilope a filé. La chèvre a croulé sur les genoux et un énorme chat . se débat dans l'herbe. J'ai visé l'antilope, mais j'ai atteint la panthère. Je tire la panthère pour l'achever, et je tue la chèvre. — C'est de premier ordre, s'écrit]'Hindou. Vous avez même prévu le bond de la panthère ! — Voila. — Mais pourquoi, continue-t-il, avez-vous tiré votre second coup ? | — La chèvre était blessée : mieux valait l'abat— tre.

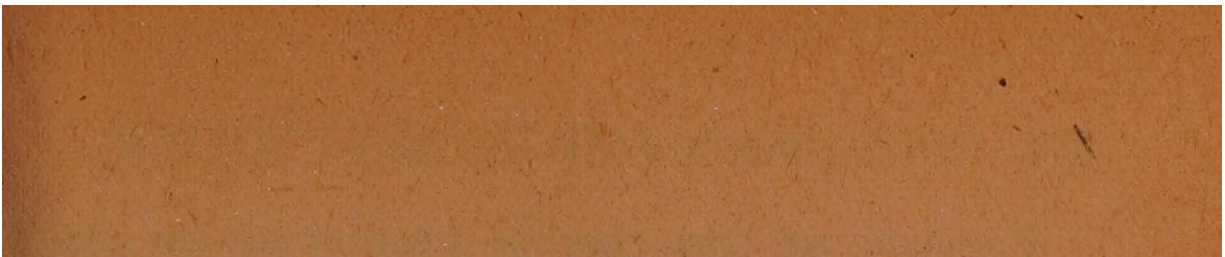
AU PAYS DE BIKANER 29 mu — Bravo ! s'écrit Hollicott qui survient. Crest encore plus joli qu'hier. __ Rae _— Qh! vous savez, dis-je, modeste, je m'y i remets... ; i Ji eae Sls savaient |. * : * & * - Le Maharajah m'emmène maintenant dans son — - auto tirer les bucks. | . La torpedo saute, fonce comme un tank sur une dune qui s'effrite, tombe dans un ravin, grimpe _ ~ un talus et file a pleins gaz sur la piste cabossée. A deux cents mètres de nous, la file des bucks 'procède par bonds successifs. Chaque antilope semble mue par un ressort. Elles bondissent de terreur et ont l'air de bondir de joie. De temps en temps, sans cesser de nous fuir, les bucks renversent la tête sur l'épaule et, de profil, nous regardent. _ — Cela ne 'vous fait rien, dis-je au Maharajah, - de tuer ces ravissantes antilopes ? wy _ — N'est-ce pas qu'elles sont ravissantes ? me répond-il, | ~ J'en conclus qu'il a vraiment l'ame d'un chasseur. Les chasseurs parlent toujours avec tendresse _ des bêtes, et c'est avec tendresse qu'ils les tuent. Moi, je n'ai jamais pu voir épauler un animal sans faire des vœux pour que le chasseur le rate. Ici, aucun espoir de ce genre. | -L'auto freine: Je cherche le troupeau mais, CROISSETs, ae 14

‘— Te » 1 en ME a y she ~ ee “Oy + t, y ’ 210 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE & mon soulagement, il a disparu. Alors, pourquoi le Maharajah me dit-il d’épauler ? J’obéis. J "épau le Je tire dans le vide. Je recharge mon arme et je retire. Nous repartons. — Oh allons-nous ? dis-je au prince. — Chercher les bucks que vous avez tués. Demain, je ne quitterai pas ma chambre | * & & La pluie pointille l’étang et hérissé les plumes des canards. Je m’amuse à suivre leurs jeux. * Enfouissant leurs cous dans l’eau, quelques-uns péchent, décapités. Quand ils relèvent la tête, ils sécouent leurs cous, claquent du bec et digèrent quelque chose. Il y en a qui luttent de vitesse, comme des petits canots de course. Pare fois, sans raison, tous s ’éparpillent, puis se concentrant, organisent un petit nuage et se reposent sur Vétang: Il y en a deux qui ne quittent pas le bord de ma - fenêtre. Le plus grand, — le male, sans doute, — becquète dévotement les ailes de sa compagne. Pudique ou agressive, elle riposte, les ailes ployées. Ils se battent : ceux-la s’aiment. Hollicott vient d’entrer. — Nous auions, déclare-t-il, une merveilleuse temps pour la chasse. — Moi, je ne sors pas, lui dis-je. — Vous ne sors pas ? répète-t-il indigné. Mais on compte absolument sur votre fusil.

CNet, ie ~ 4 AU PAYS DE BIKANER 2 — Je ne chasse jamais quatre jours de suite : c'est un principe. — Tiens ! vous dites la même chose que mon - grand-père, me confie-t-il, impressionné. C'était la meilleur chasseur 'd'Ecosse et il se reposait un jour sur. cing. 2 | _ — Vous voyez bien. — Je vais dire cela au Maharajah, Et il ressort, respectueux. * * * C'est tout la-bas que l'on chasse, de l'autre côté des jardins, car le vol des sand-grouses a tourné. — La pluie redouble. Un brouillard cotonneux monte du lac. Je ferme les fenêtres, puis les - volets. Peers C'est demain que nous déménageons a Bikaner. Je ne le regrette pas : il pleut trop sur les canards.

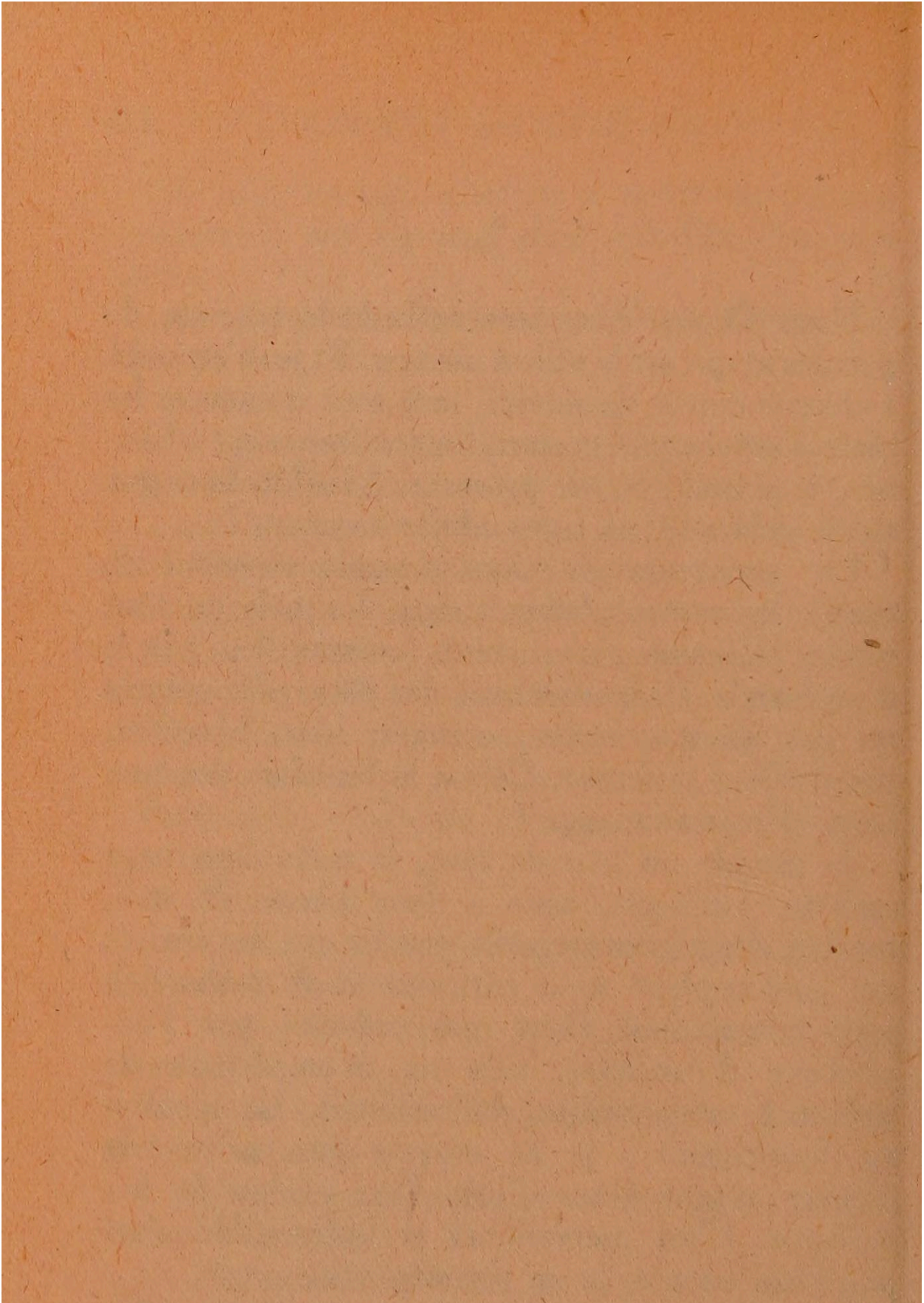


LE PALAIS NEUF » | Au pays des maharajahs, il y a presque toujours un vieux palais et un palais moderne. L'antique palais domine et protège la cité confiante, massée contre lui. Le palais neuf, &— _ Vabri de ses jardins, respire dans la campagne. : Le vieux palais est confus, passionné, inextricable, lyrique, Le palais neuf est confortable. _ Mais on a beau visiter un vieux palais ou 'habiter un palais neuf, l'on ne connaît jamais ni l'un, ni l'autre. _ [I n'y a point de tigres au oas de Bikaner, mais le palais neuf en est peuplé. Le Maharajah, au cours de ses déplacements, en a tué près de cinq cents et tous les trophées sont là. _ Leurs gueules grimacent sur les murs, leurs 'peaux jonchent les tapis. Des tigresses empaillées, tuées au moment de mettre bas, contemplent, entre leurs pattes, des -_ tigres enfantins qui vont peut-être grandir. D'autres surveillent, maternelles, des bœufs d'albatre ou trempent leark foetus rayés.



214 NOUS AVONS FAIT UN BEAU. VOYAGE Ramassé, un tigre cherche 4 sauter sur un gramophone : une tigresse, déjà installée, en « em“pêche. . Les salons, les antichambres, les escaliers sont luisants de griffes et de crocs. Un aide de camp de son Altesse me prend a part. Le diner de ce soir étant officiel, il tient a la main une petite pancarte : le plan de la table. I] me demande quel est mon titre. Comme je ne comprends pas, tout d’abord, il précise en me les citant : duc, marquis, comte, vicomte, baron ? Et ayant dit cela, il attend. L’impression d’être au restaurant devant un menu quand on n’a pas faim et qu’il faut choisir. Prévenant, l’aide de camp, qui me dévisage, propose : — Vicomte ? Je ne sais pas pourquoi, mais cela m’efit ennuyé qu’il m’ait fait baron. —.Non, dis-je enfin, je ne suis rien de tout cela. Il parait a la fois désapprobateur et incrédule et me demande : — Mais alors, a table, sous votre nom, qu’estce qu’il faut mettre ? — Homme de lettres. Sa détresse s’accroît encore. Il réfléchit et me confie : — Alors, nous ne mettrons rien : cela vaut mieux. ~

soc sah aN CS ata pi! * 1 - G _ AU PAYS DE BIKANER © 215°
} 4 Nous dinons dans une cathédrale tapissée de gueules et qui est la salle 4
manger. Et je m'attends, a chaque entrée de service, tant sont immenses les
plats d'argent que portent les serviteurs enturban_ nés, a ce que l'on me
présente, a l'affût dans une sauce poivrée, un tigre adulte au curry! “ Les
serviteurs en robes amande viennent de _ passer de vastes plateaux dans
lesquels de tout petits plateaux sincrustent, comme les pièces _ d'un puzzle.
Ils contiennent des pâtes, des crèmes ou des graines vertes, oranges, lilas,
blanches, roses. C'est ravissant. Cela a la fantaisie des turbans et cela se
mange |! | 7 Je prends un peu de tout, je mêle dans mon - assiette. Hollicott,
assis 4 deux places de moi, — me fait des signes négatifs, tandis que les
invités ‘me contemplent avec curiosité et le maharajah avec admiration.
Bien que prévenu par l'expérience d'Amritsar, rien ne m'empêchera de
goûter A cette cuisine de confettis. Le résultat est foudroyant : je ne croyais
pas qu'on pit | pleurer autant & un dîner. Une espèce de feu parfumé. C'est
merveilleux et indigestible. Au _-jour d'hui encore, je ne regrette rien.



UN VIEUX PALAIS Hollicott et moi sommes montés a cheval de
— bonne heure, afin d’aller voir le Zoo. Il] est en _ bordure du désert, tout
près des jardins du skating _ ott les jeunes princes et leurs amis patinent a
rou- | prrites. Le patinage est, 4 Bikaner, la here - ressource des soirées. iy }
Nous franchissons des jardins et nous amusons _ a sauter des haies, pour
épouvanter les renards. — ; Devant nous, pacifiques, des sanghiers
traversent ‘une piste, baissant un groin préoccupé. Je Lok pTellure Hollicott
m’arrête : _ — Allez au pas, me dit-il, Les sangliers n’ai- | _ ment pas le
cheval qui galope : cela peut leur donner l’idée d’en faire autant en sens
inverse. 1 Suivant leurs cous, des chameaux passent, _ machant lentement
leur dignité. 4 Des antilopes noires bondissent, s’arrêtent et, _ curieuses,
nous contemplent, la tête renversée. Une hyène arquée surgit, nous regarde,
tourne sur elle-même et s’enfuit. Un chacal, dans un champ, se frotte le
museau. ® ‘

218 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Des vautours se posent ou, lourdement, s'envolent. Au faite d'un foïen un aigle se détache, blasonnant le ciel. — Comme c'est amusant, dis-je a Hollicott, ce zoo en plein air | — Ou est-ce que vous voyez un zoo ? — Eh bien ici. — Mais il n'est pas commencé, me répond-il. Voici le Zoo. Je le reconnais aux cages ; il n'y a pas d'autres différence. Par les dunes coupées de jardins, nous gagnons_ le vieux palais. Un prodigieux dessin a la sanguine, une interminable et mystérieuse cité de donjons roses et 'roux. C'est romantique et sauvage. Cela a l'air d'un dessin d'Hugo. Dans la salle officielle, menagant, un soldat debout a côté du trône tient a la main un large glaive nu. | Je demande a Hollicott : — Pourquoi ce guerrier a-t-il cette arme de bourreau ? — Pour couper la tête a qui s'asseoirait sur le trône. — Vous dites ?

~ AU PAYS DE BIKANER — 219 . = La vérité. Vous voulez essayer ? me propose-t-il, i ironique. ears 1. Jem "approche du trône et pose le pied sur une ~ My marche. Le soldat lève son glaive. Il paraît que c'était sérieux. ~ Dans les cours de marbre, survolées d'oiseaux, _ des serviteurs costumés lancent contre les hauts chapiteaux ou les rebords des toits de gros ballons _ - qui ils rattrapent. Je demande au capitaine \$ — C'est un jeu ? Il hausse les épaules.: — No, répond-il, c'est une métier. Is T'exer= _ cent de père en fils. C'est pour écarter la pigeon. — Et ils ne font que ça ? — Quand une Hindou fait quelque chose, il ne fait j jamais que ça. Vous avez compté tous les petits plats qu'on vous présente 4 diner, au Bela ? — Non, ils sont trop. — Eh oe il y a une cuisinier par plat. L Inde est le triomphe de la spécialisation. Et aussi, ajoute-t-il, de la paresse. Nous retraversons des cours. Chacune d'elles est surmontée d'un petit paratonnerre. — Ce ne sont pas des paratonnerres, m'apprend Hollicott. — Qu'est-ce que c'est ? — Des perchoirs. Toujours le même principe que pour la ballon. Les pigeons se posent la-dessus

, y 220 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE f et, au lieu de crotter sur les jolis toits ou sur les colonnes, ils font tout ça sur les perchoirs. Accroupis sur leurs talons, des serviteurs 'versent d'un geste lent, des graines dans des corbeilles. - — C'est pour la nourriture des pigeons, me dit Hollicott. Ceux-la aussi font cela de père en fils. Mais, venez, je veux vous montrer quelque chose. Je le suis et nous arrivons 4 un grand porche que bordent des murailles rouges. Celles-ci, a des hauteurs diverses, sont toutes marquées de petites mains sculptées. — Crest par cette porte, me renseigne Hollicott, que les princesses veuves, 4 la mort de leur é époux, la maharajah, sortaient pour se faire briler vives. — Ces petites mains, ce sont des talismans ? — No, des moulages. Les veuves, en sortant, appuyaient sur la mur leurs paumes fraîchement peintes au henné et sitét après on moulait leurs empreintes. Bei Pourquoi y en a-t-il qui sont si hautes et d'autres qui sont si basses ? — Parce que, répond-il, il y avait des veuves qui étaient déjà des grandes personnes et d'autres qui n'avaient même pas treize ans. I! y a des mains _ de femmes et des mains de toutes petites filles. Comme chaque maharajah laissait au moins une douzaine de veuves, cela faisait une belle incendie. — Crest abominable. — Je trouve aussi, mais nous avons une point de vue européen. Tenez. continue-t-il, hélant un

portier a ae blasehe qui aie et se - _redresse, interrogez le: vieil concierge, il est. inté- ae ressant la-dessus. — Je n'ai pas connu ce temps-la, explique lee _ . vieillard dans un anglais difficile, mais mon père la connu. Les princesses, le jour de leur mort, appa- : raissaient pour la premiere fois en public ke visage _ découvert. Elles revétaient leurs plus beaux habits, elles avaient enfin une occasion de montrer leurs. bijoux. C'était un jour oy fête. Elles étaient très _ contentes. » — Qu'est-ce que je vous disais ?- me murmure ' Hollicott. Je regarde, horrifié, les petites n mains si basses: _ sur-le mur. Il y en a une si étroite, si menue, si fine : cette main-la ne devait pas avoir dix ans | — J'aime a croire, dis-je au vieux secedeas _ .qu'on leur donnait quelque chose pour les étourdir, de opium > : — Ce n'était pas la peine, réplique-t-il. Elles étaient très contentes. Nous partons, mais j'ai encore dans les yeux ces petits moulages macabres. — Tout de même, dis-je a Hollicott, quelle Meee horreur barbare que ce Johar ! Et ce vieillard qui avait l'air de regretter ce 'panini .. quel affreux -bonhomme | — Il y en a beaucoup qui le regrettent. Et ily a des femmes aussi. _ “Hr ne Pol pas y en avoir beaucoup.

222 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Plus que vous ne pensez. Vous ne lisez pas les journaux ici? \ — Non, je voyage : j'en profite. — Eh bien, si vous lisiez les journaux, vous verriez que ce matin encore, & Dakka, dans le ' Bengale, une veuve de bonne famille vient de se , faire bruler. Et cela arrive beaucoup plus souvent qu'on ne croit, surtout dans les familles gratin. — Pourquoi font-elles cela > Par vocation de suicide ? Par religion > Par douleur > — No, répond Hollicott. Par snobisme.

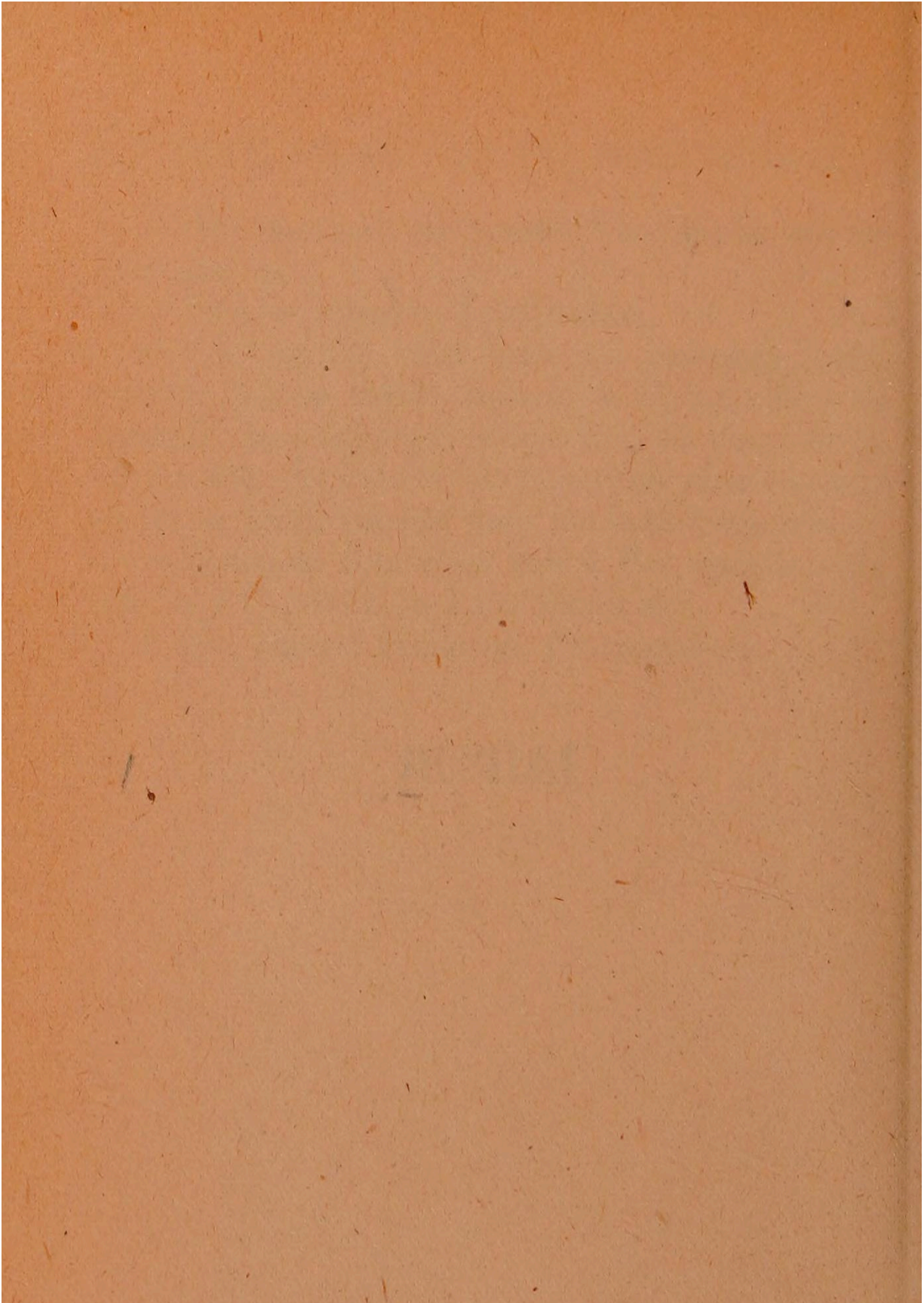
The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

* u JAIPUR

JAIPUR

The text on this page is estimated to be only 25.60% accurate

ee ee a et ee



cen ee SS LE SPECTACLE > A la Résidence, ot nous logeons, et
ot Mrs. Van den Basalt nous a précédés, le déjeuner a été morose :
Desdemona a perdu la veille l'un de ses pékinois. Il est parti en trombe, ie
poil hérissé, a la poursuite d'un pigeon : elle ne l'a jamais revu. ~ Notre
indifférence polie l'irrite. Incapable de rien manger, elle reproche a
Hollicott son appétit. Elle croit que l'on a sacrifié son chien 4 un dieu
hindou et s'écrie, devant les indigènes qui nous servent et comprennent
l'anglais : —_ Ils sont capables de tout, ces négres-la. , Je pars seul visiter la
ville, Hollicott restant auprès de Desdemona pour la consoler. Comme | je
lui demande: ~— - — Vous êtes content d'avoir retrouvé Mrs. van den
Basalt ? Il me répond : — Je suis content physiquement. 2 CROASSET. Bis
5

226 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE # Je ne me souviens pas de Jaipur comme l'on se souvient d'une ville, mais bien comme l'on se rappelle un opéra, un ballet ou mieux un film à grand spectacle; sonore et dansant. Mais Jaipur est une projection en couleurs. — Chaque édifice, sous le soleil, est un incendie rose, d'un rosé qui n'est jamais lassant parce qu'il n'est jamais le même, qui va du rose fraise au rose thé et du rose safran au rose chair. . Festons, moulures, ogives sont quadrillés de filets blancs ou parsemés d'un semis de fleurs blanches. La ville semble un bouquet de roses sur lesquelles il aurait neigé. . - La cité est consacrée au paon, c'est Voie royal de Jaipur, et les rues costumées semblent porter ses couleurs. ~ Est-ce une ville ? Est-ce un décor ? Bordant de neufs boulevards rectilignes, larges comme la Cinquième Avenue, maisons et palais paraissent inhabitables. Ils ont un air provisoire et se dressent, ébauchés, comme de gigantesques maquettes. S Le plus important d'entr'eux, le plus tarabiscoté le plus abracadabrant, — et peut-être le plus rose, — compte cinq étages et ce palais au cœur de la ville, entre le Palais du Nuage qui, la-bas, semble flotter sur la montagne et la Porte du Rubis qui *

a or ee KS fe & JAIPUR 5 227 ouvre l'écritin de Jaipur, porte ce nom aérien : le Palais du Vent. _ Crest_ une pyramide de loggias grillées. I] ny a rien derrière la facade. Les loges sont réservées aux jeunes femmes nobles de la ville. Elles s'y Yendent comme au théâtre. La, grignotant des bonbons, goititant des confitures, buvant des sirops, elles y président des concours d'équi'pages : chameaux drapés de pourpre, attelés a des Manières de dogcars, chaises 4 porteurs aux longs brancards, un 4ne tout blanc qui trotte devant, un 4ne tout noir qui trotte derrière, ou inversement, éphébes costumés, montés en grappes de deux ou trois sur un petit cheval verni. Elles admirent des éléphants caparaonnés d'or, attelés & de flamboyantes roulottes ou des zébus emplumés dont les cornes peintes accrochent le soleil, — et qui trainent des petits tonneaux ventrus et jaunes comme des citrouilles. : _ Elles contemplent les mêmes petits chars tonnants qu'a Udaipur, mais plus nombreux, plus Yapides encore, et que mènent, debout, Pharaons d opérette, les élégants de la ville. Lorsqu'ils passent sous le Palais du Vent, ils se redressent, avantageux, sous leurs turbans empanachés. | _ Des pages du roi, nonchalants, proménent des gazelles ou trainent a la chaine des panthères élastiques qui avancent d'un pas pelucheux. - Parmi les vols de pigeons et les troupeaux égaillés, les gens flangent, sourient, se saluent et — \$ admirent.

4 : 228 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Des musiques s'organisent ou s'improvisent : un cortège de cymbales, un / déhilé de fifres: Des leunes gens dansent. J'ai cru en arrivant à Ince que j'y étais tombé un jour de fête, mais il paraît que c'est ainsi d'un bout de l'année à l'autre : un film sonore et dansant. & S & Je viens de visiter le palais du Maharajah ; c'est une succession de forteresses couleur de pêche et de kiosques couleur d'abricot. Désertés, donjons et pagodes semblent attendre, et tout cela attend, en effet, que le petit Maharajah, mineur, soit sorti du collège des nobles et ranime, de sa jeunesse royale, les roses palais endormis. J'erre dans les jardins envahis par les paons. Ils sont partout : sur les cyprès, les orangers, les palmiers, les cédres. Ils débouchent d'un buisson d'orchidées ou s'envolent d'un buisson. - de roses. Ils mirent dans les bassins leurs soleils de pierreries, ou balaient les cours de marbre de leurs éventails somptueux. Et, maintenant que je descends vers l'étang des crocodiles sacrés, ils salignent des deux côtés de, l'étroit chemin et, en mon honneur, font la roue. Une large grille verte et or, comme la grille de Shéhérazade, verrouille l'accès de l'étang. Sa nappe glauque, trouée de gueules, a pour toile de fond les sévères montagnes d'Amber. Je tressaille. Quelque chose vient de sauter sur

. NUR 8 8S p90 'mon épaule et s'y accroche : une petite guenon. Elle a des sourcils charbonneux et une barbiche de vieillard. . ree Elle ne fait pas du tout attention 4 moi. Je la caresse, elle se laisse faire. Puis, d'une main preste, elle fait voler mon chapeau et m'ébouriffe. _ Des éclats de rire. Je me retourne : c'est une théorie de pages chargés de paniers lourds de - viande. L'un d'eux qui, sans cesser de rire, a -ramassé mon chapeau, introduit dans la serrure de la grille une moyenageuse clé de bronze. Je suis 'le cortège enturbané qui s'arrête au bord de Teau verte. 3 _ A Vodeur du festin, les crocodiles émergent et gagnent la rive, maladroits, trapus et rapides. | Le jeu commence : c'est a. qui lancera le plus haut et le plus loin les morceaux de viande rouge. Des gouffres pales et gluants happent les projectiles au vol. A chaque claquement de gueules, les pages éclatent de rire. Et il en est ainsi tous les jours. __ La troupe enfantine se tait et fait cercle : deux adolescents balancent un cadavre de chèvre, rythmant leurs gestes d'un cri clair que répètent leurs compagnons. Brusquement, ils lachent la chèvre qui, tourbillonnante, fait un plongeon: Les crocodiles se ruent dans l'eau. La chèvre flotte, saigne et s'enfonce, et la petite troupe trépigne de joie. Et cela aussi se fait tous les jours. Je retransverse les jardins, ma guenon sur |'épaule. Elle a mangé un morceau de mon chapeau. Elle est charmante. Je me demande si je vais pouvoir ee ee

i, = 2 q 230 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — la
garder et la ramener a Paris. Elle frotte de temps en temps son museau
contre ma joue. Nous nous aimons. ; J'ai peur qu'on ne me la réclame 4 la
sortie. Le factionnaire qui surveille la porte me ferait - sourire, avec son
bouclier inutile et sa hallebarde ' pour contes de Perrault, s'il ne
personnifiait la douane. J'avance, dégagé et martial. Je n'ai plus qu'un pas a
faire et la guenon est & moi. Mais soudain, elle saute sur le bouclier, de la
sur la hallebarde, de la sur un oranger, de la sur le toit d'une pagode. Et
c'est fini, elle m'a quitté, ingrate comme une femme |

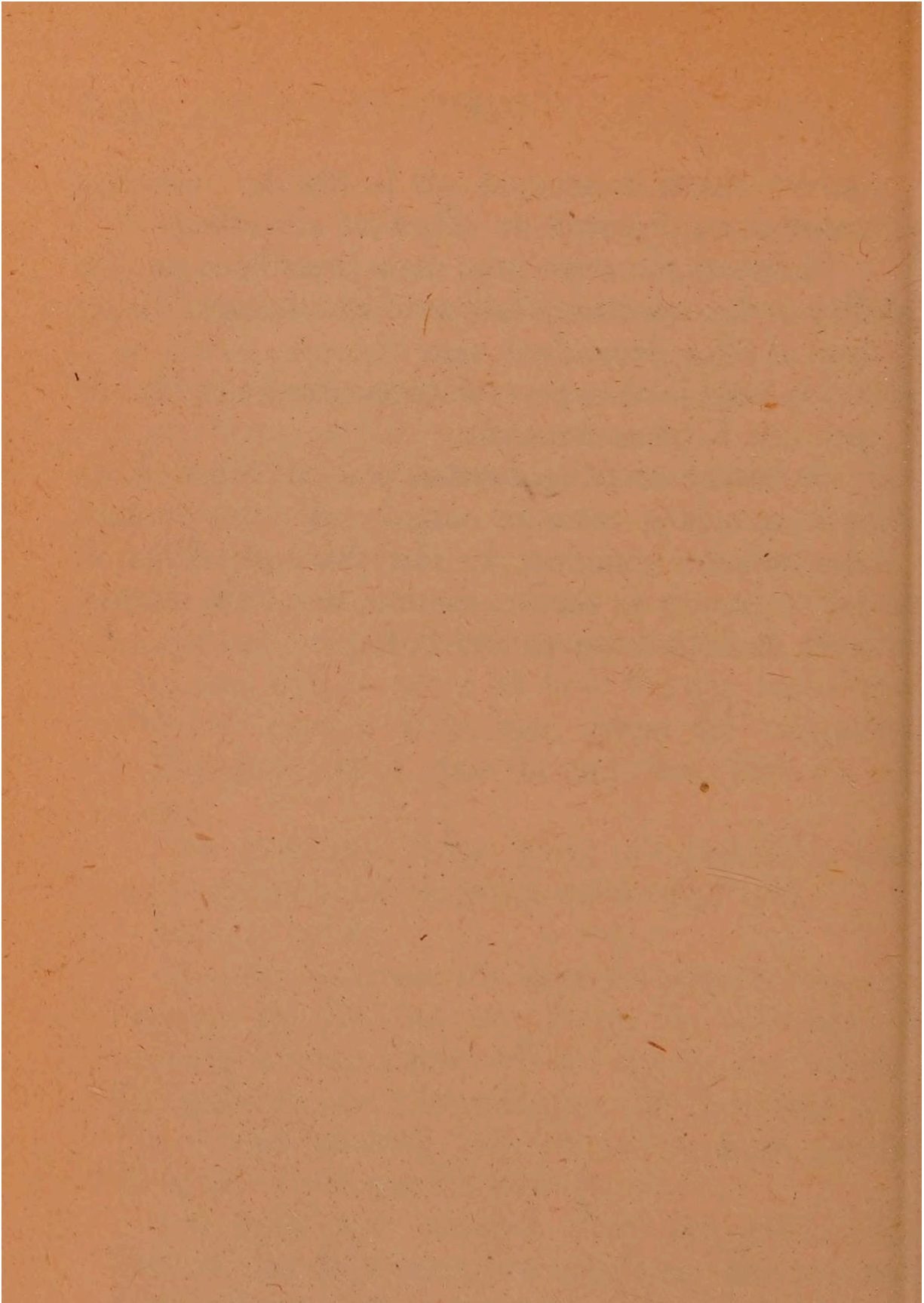
AMBER Il y a deux siècles qu'en faveur de Jaipur | Amber a abdiqué son titre de capitale, deux siècles que ses palais sont morts, ainsi que ses forteresses et son innombrable ville étagée. L'auto qui nous y mène, — l'une des seules autos de la ville, — file sur une route rose, bordée par des kilomètres de jardins et des figuiers - ombragent des villas ou des petits palais. Surtout j'admire de menus pavillons assaillis de rosiers sauvages et dont la pierre et le marbre brillent | dans la lumière jeune du matin. — Je voudrais, dis-je à Hollicott, habiter l'un de ces bungalows. : — C'est un désir, répond-il, qu'il faut coucher sur votre testament. — Pourquoi ? 7 . — Parce que ce sont des tombeaux. Presque tout ce que vous voyez à gauche et à droite, c'est du cimetière. | — Pas ce pavillon-là toujours ? Il y a des gens qui jouent aux cartes devant la porte.

232 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Qui, répond
Hollicott, les fossoyeurs. Je regarde, confondu, ces jardins de la mort que
rien ne sépare des jardins des vivants. Ce qui n'est plus, ce qui ne sera plus
bientôt est mêlé avec tant d'indifférence que, pour bâtir une maison
nouvelle, l'on n., apse des pierres tombales écroulées. Nos cimetières d'
Europe sont tristes parce qu'ils sont murés. Ici, la mort n'est pas
prisonnière. Elle prolonge la vie, participe à son rythme. Il y a si peu de
différence aux Indes entre ce qui est mort et ce qui est vivant | * * * Des
montagnes, devant nous, semblent barrer la route. Les jardins deviennent
rares, puis renoncent. Nous contournerons le roc et c'est Amber. L'éléphant
nous attend. Il sert d'auto-car aux touristes. Le palanquin a l'air d'une petite
maison d'or et l'éléphant drapé, d'une maison d'étoffe. Le cornac s'est fait
la tête d'Hamilcar. . A peine descendue d'auto, Mrs Van der Basalt, quittant
son manteau, photographie le cornac. Elle est charmante ainsi dans son
costume de cavalier. Mais pourquoi a-t-elle mis des culottes de cheval et
des bottes pour monter à dos d'éléphant ? Et pourquoi porte-t-elle le
dernier des pékinois enveloppé dans une sorte de linceul qui empest
l'acide phénique ?

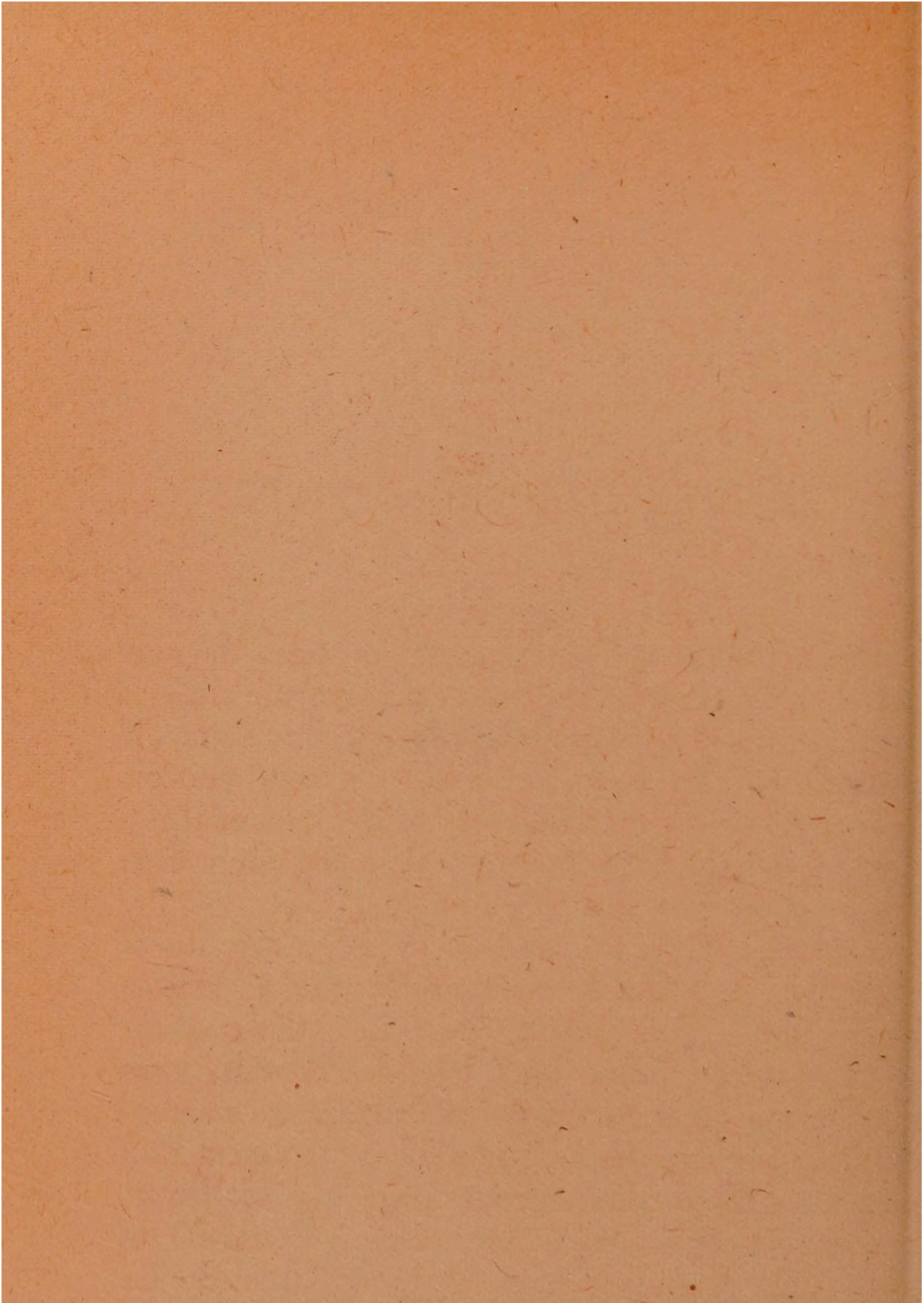
— Je ne sais pas, répond le capitaine. Desde‘ PO oe
TAIAIPURE 233 Hollicott que j "interroge a ce sujet lve vers le Beicl un
regard accablé et me renseigne : — Crest a cause du pou du pachyderme. —
Qu’est-ce que c’est que ca ? mona dit que les éléphants en sont couverts.
Elle avu Vagrandissement de cette microbe dans un | cinéma de New-York.
— Mais le linceu! du chien ? a — Crest pour le préserver aussi. — Et il
existe, ce pou-la ? —~. Aux Indes, tous les poux sont possibles. Le
pachyderme, — comme dit Mrs Van den Basalt, — s agenouille.
Desdemonna, Hollicott, le pékinois et moi, nous y grimpons. L’ Gléohant -
redressé, monte comme un ascenseur. Hollicott m’explique que, derrière
nous, ces | -montagnes bleues qui s’étagent, rappelant les _ bleus ‘horizons
successifs des tableaux du Quattro _ cento, furent jadis la cité même. Seuls
subsistent _ les remparts. . L’éléphant a flanc de ravin eae la montagne’ en
lacets et chacun de ses pas mesurés semble ; ens davantage le palais qui,
tout la-haut, - _derrière ses créneaux, recule. | ra Balancé au bord du gouffre,
j’ai le vertige. Sur les rocs, sur les arbres, des singes nous | regardent passer.
D’autres nous suivent, la paume _ tendue : a force de voir les petits.
mendiants, ils . “ont fini par demander I auméne. \

es Cae ee 234 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE A
notre droite, sur des rocs velus d'herbe, un vieux berger, les coudes aux
genoux, et le menton _ sur ses poings, nous contemple, légendaire.
'Biblique, une femme drapée passe, portant une amphore. Voici les
premières murailles. Une poterne s'ouvre et l'ascension reprend. Le
gouffre plus profond, plus inquiétant, domine — une plaine que nous
n'avions pas encore vue, un lac, des jardins d'eau, un temple et des cyprès.
A nos pieds, au deuxième plan, une file de chameaux contourne de profil un
mont fortifié plus bas que le nêtre et leur théorie onduleuse s'allonge
comme la fresque même des remparts, Quelques aigles, dans le ciel bleu,
font du vol -piané. Des murailles. Une porte s'entrebaille, une _ porte
symbolique : la porte même du Passé. Voici le palais. Avec ses bastions, ses
terrasses suspendues, ses reprises de donjons, ses forêts de colonnes, il
rappelle a la fois Chitorgah et l'arrivée sur Tolède, Grenade et une
reconstitution de Babylone que : j'ai vue au cinéma, Cela ressemble & un
poème de Dante et évoque Gustave Doré. | Les salles sont intactes. Tout est
intact : les : ivoires, les balustres, les marbres, les piscines, léthargiques, les
mosaïques, les miniatures et jusqu'aux miroirs. ' Pourquoi les hétes
princiers de ce palais lyrique l'ont-ils, après tant de siècles, déserté ?
Pourquoi

a INPUR Bs * la-bas, sur la montagne, ot la file de chameaux
maintenant disparaît, la ville s'est-elle effacée ? Hollicott me renseigne,
mais je ne l'écoute pas. __ Il-y a des questions qui ne sont vraiment belles __
que si elles demeurent sans réponse. Nu-tête, je rêve, penché sur les abîmes
et décoiffé par une brise romantique. 2 Refaisant ce pèlerinage qu'y a fait
Pierre Lot, que ne suis-je venu ici seul, le soir, afin de voir, des terrasses
aériennes, le soleil peu 4 peu disparaître et la nuit se tendre, comme une
toile intense, _ ~ avec sa belle lune accrochée I... | 3 \



AGRA



LE CHEF-D'ŒUVRE OFFICIEL ~ E Depuis notre arrivée a Jaipur, ou nous devions 'rester trois jours, Hollicott n'a qu'une idée : 'avancer notre départ, afin de gagner Agra. Il 'estime que le Taaj-Mahal est le seul endroit propre a réconcilier l'Inde et Desdemona et il n'y a point, dans sa hâte d'y atteindre, d'argument que, vis-a-vis de moi, "il n'ait employé. En vain, je lui propose de l'y rejoindre, lui et Mrs Van den Basalt : il entend que je voyage 'avec eux. Son insistance me flatte sans 'm'émouvoir. Il aime Mrs Van den Basalt, mais elle !'ennuie. Leur jeunesse et leurs désirs s'accordent mais, entre deux baisers, ils ne trouvent rien a se dire. Et j'ai commencé à croire que Hollicott, 'sa permission achevée, retrouvera a Peshawar 'une pure miss Stones comme dans la fable de La Fontaine, s'en revenait l'un des pigeons. Pour l'instant, il roucoule encore, s'imaginant être d'autant plus amoureux de Desdemona qu'il 'n'a rien de mieux à faire auprès d'elle que de 'l'embrasser.

240 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Il est vrai qu'a l'idée de voir le Taaj, l'humeur de Desdemona est toute embellie. Elle est au seul du 'Taaj-Mahal comme j'étais au seuil d'Udaipur. Mais précisément toutes les raisons qui i enthousiasment sont autant de raisons qui m "irritent ; je n'aime pas les féeries classées. Ceci n'est pas Américain : privés de monuments historiques, les Américains ont tant de chefsd'œuvre a voir dès qu'ils sortent de leur pays que leur admiration pratique exige une cote officielle. Celle du Taaj est au plus haut. Les touristes de l'univers s'y rendent avec ce sentiment de certitude, cette permission d'admirer qu'éprouvent encore certains provinciaux lorsqu'ils pénètrent a la Comédie-Francaise. C'est leur poésie, une. minute de poésie, comme il y a«une minute de silence. Desdemona, impatiente, en oublie la nee du pékinois. Le Taaj ! Elle en a vu tant de cartes postales, l'a si souvent admiré au cinéma ! Sa _ grand-mère y a fait son voyage de noces, une de ses amies s'y est fiancée et, de temps en. temps, regardant Hollicott avec une ardeur retrouvée, elle soupire : — It must be glorious ! Evidemment, les monuments sont comme les hommes : il y en a qui réussissent !

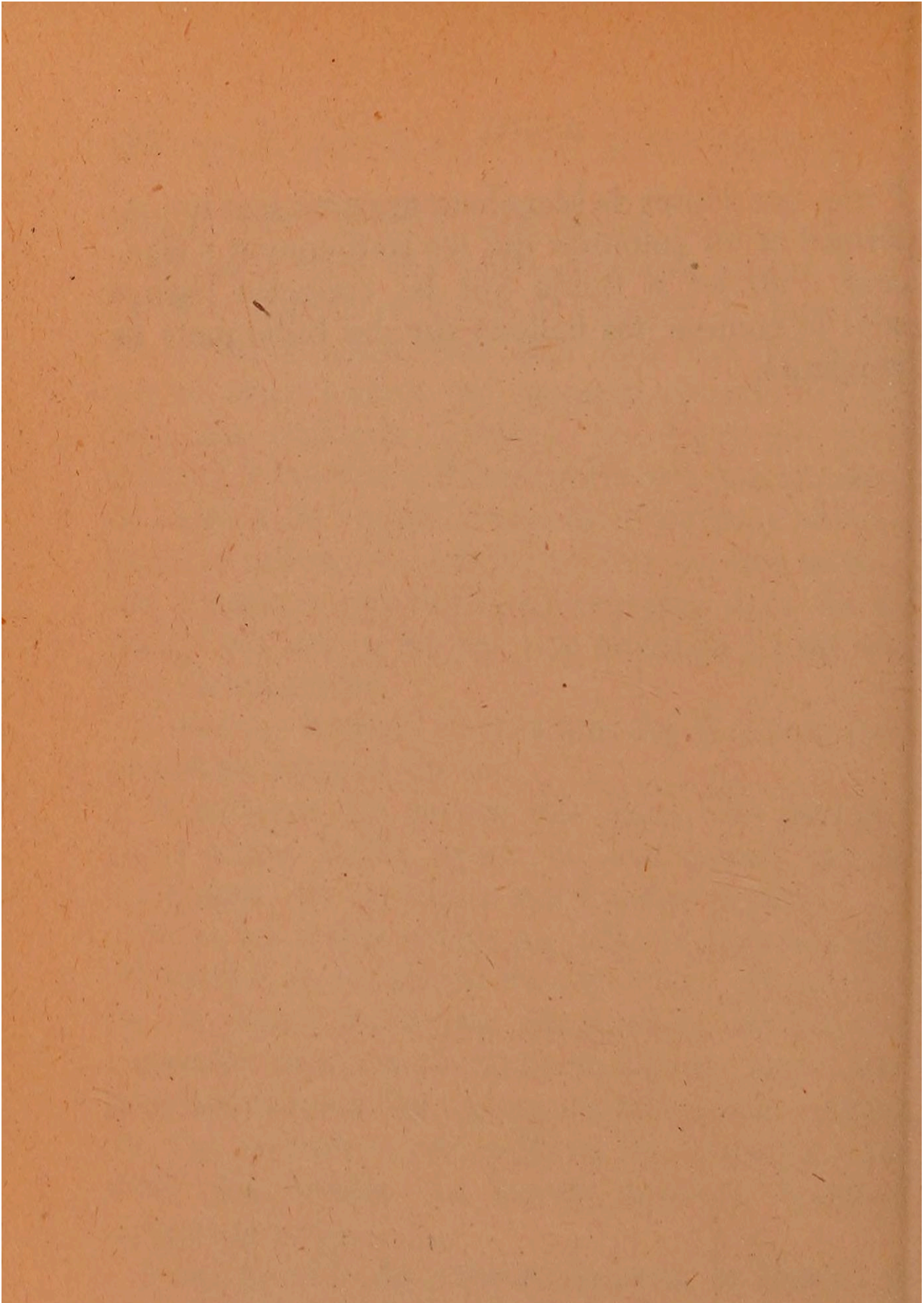
Ib t (* ç Nous arrivons & lhôtel d'Agra pour diner. Après les féeries anachroniques d' Udaipur et de * Jaipur, après le palais de Bikaner, quel mécompte aes de descendre dans un hôtel ! J'y retrouve cette qualité de voyageurs mondains qui, a travers s univers, se posent d'un Ritz sur l'autre. Le hall bat son plein: Mrs Van den Basalt, _ Yavie, y connaît toute une Société des Nations et tient cercle. Au supplice. Hollicott me jette un regard d'appel et je m'assieds dans un brouhaha. Tous parlent du Taaj avec une sorte de trémolo, _ daccord sur la beauté du monument, mais jamais sur l'heure & laquelle il convient de fequier. Un couple d'Américains qui y célèbre ses noces d' argent me confie, comme un tendre secret d'alcève, qu'il faut le voir au clair de lune. __ — N'y manquez pas le coucher du soleil, 'me conseillent deux jeunes mariés. — Surtout, me déclare avec décision un colonel anglais retraité que sa femme, couperosée, approu- _ 've, demain prenez un tub froid a quatre heures _ du matin et allez voir cela au lever du soleil. _ . — Crest bien plus beau au crépuscule, me sou _ pire une vieille demoiselle mystique. Quel singulier monument |! Tout cela me décide : j'irai le voir a midi. CROISSET, spl 16] ' AGRA ga See

\ 242 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE € a @ Trop las pour sortir, je regagne ma chambre 4 travers le hall encombré. De maigres filles anglaises griffonnent fiévreusement des impressions que je pressens enthousiastes sur des cartes postales dont chacune est le Taaj. Le portier m'arrête, un album a la main : le Taaj y est photographié dans toutes les poses, comme un mariage sélect dans Vogue |! Le guide hindou m'annonce comme une surprise heureuse que l'auto-car pour le Taaj quitte demain matin |'hôtel a cinq heures moins vingt, 'et qu'il y reste une place ! Arrivé dans ma chambre, j'aperçois sur ma table une carte qui est une réclame de whisky. Je retourne la feuille : c'est le Taaj.. J'ai vu pourtant des photographies du fort d'Agra, dont personne ne me parle et qui, avec ses mosquées et ses palais suspendus, m'a paru d'une beauté infiniment plus saisissante. Je feuillette l'album du portier : le Taaj est bien, mais c'est tout et je ne comprends pas. '

LE PARADIS RETRANCHE J'ai tenu, sitôt le déjeuner, & visiter le fort d'Akbar et là, du moins, l'on peut se rendre à toute heure. Quels prodigieux bâtisseurs que ces empereurs ; mongols, et quels voluptueux artistes. Il semble qu'ils n'aient édifié tant de remparts, de bastions, de créneaux que pour mieux savourer, à l'abri des murailles, dans des retraites de luxe et de silence, les brèves douceurs de la vie. Le Fort offre un aspect irréel, en dépit de ses belliqueux donjons qui font corps avec le roc _ et dont l'élan altier domine les eaux de la Jumna et l'immense plaine rousse autrefois fut la ville. Là, ville !.... Mais n'est-ce pas tout le Fort lui-même ? N'est-ce pas toute une cité d'albatre et de marbre que recèle l'écrin de pierre rouge, une cité de pierreries, faite de palais' translucides et _-posés sur la roche rude avec une grace d'oiseau ? /Sitôt le pont-levis franchi, l'enchantement com- _

244 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE _mence. Ces
chambres scintillantes, cette lumière prisonnière dans des salles de vieux
cristal dont les murs laiteux semblent des nappes de lumière, ces toiles
arachnéennes qui sont des fenêtres, ces colonnes légères qui montent
comme des lis vers des plafonds lunaires, ces frises de tur-quoises et ces
fleurs d'émeraudes qui luisent dans un crépuscule limpide, toute cette
brillante obscurité, cet univers de reflets, ce jour de voie lactée, ces
chambres qui semblent creusées dans de la perle, tout cela n'est pas une
citadelle : c'est un _Paradis retranché. \ Terre au hasard. Je sors. sur des
terrasses qui révent au sommet du roc. Je traverse des parvis, des cours, des
jardins. Qu'il m'est facile, ayant vu les vivants palais d'Udaipur, de
repeupler ces forums déserts ! Voici les vastes enclos où jadis, se
balançaient, cabossés d'or, les éléphants impériaux ; le carrousel ot, hauts
juchés 'sur les gradins, pes féroces seigneurs juponnants applaudissaient
aux combats bondissants des tigres ; les terre-pleins dallés où, par milliers
et par milliers, les courts fanions verts des armées du Coran devaient
bruisser comme la forêt. Voici la salle du commandement, la Dewan y am,
où sur son trône de marbre noir, le grand 'empereur somptueux rutilait
comme un dieu barbare. Et enfin, précédée de sa _neigeuse plaine de
marbre, voici le Moti Magid, la Mosquée de la

Perle. Ses dômes de blancheur apparaissent immatériels, et les colonnes qui les soutiennent s'élancent d'un jet si fluide que les coupoles légères sont là comme des ballons sur des bilboquets de jongleurs.



‘DEUX ET DEUX FONT QUATRE? Je sors de la citadelle de féerie : il est midi. C’est l’heure « ou il ne faut pas aller voir le Taaj ». J’y vais. 3 A Son évidence me déçoit. Je retrouve ma carte postale. Le pieux-mausolée amoureux que la mort précoce de sa jeune épouse inspira à l’empereur Shah Jahan s’élève au bout d’un long jardin de cyprès et de canaux. Sa blancheur incendiée m’aveugle. Posé sur un immense piédestal de marbre, c’est un monument byzantin surmonté de coupoles. Quatre minarets l’encadrent de très loin, aux quatre coins du socle. Plus je le regarde, moins il m’enchante. D’où vient que d’accord avec le suffrage primaire d’inA ee eies - nombrables touristes béants, de grands artistes J’aient chanté, peint ou décrit, et même de grands écrivains de chez nous, depuis Loti jusqu’à M. André Chevrillon ? Il n’a point, cependant, l’imprécision de ces chefs-d’œuvre inachevés que “a

243 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE imagination complete. Encore moins possède-t-il cette beauté hermétique que l'admiration des foules interprète ou déforme. {I est ce qu'il est, obvious, comme disent les Anglais. — J'étais sûr que je vous trouverais ici à midi, s'écrie derrière moi une voix familière. Vous avez vraiment l'esprit de la contradiction. Je me retourne : c'est Hollicott. Il a son sourire qui m'agace. — Qu'est-ce que vous pensez, continue-t-il en ricanant, de la mausolée sous le plein soleil > — Rien, fais-je, irrité. Je ne comprends pas. — Il n'y a rien à comprendre à cette heure-ci. Vous avez eu tort de venir. — Mais vous m'avez dit vous-même que le Taaj était un chef-d'œuvre ? _ — Qui, riposte-t-il, mais pas dans la journée. | — Enfin, fais-je, exaspéré, il n'y a pas d'heure pour les chefs-d'œuvre. Soyons logiques : : ou le Taaj est beau ou il ne l'est pas. — C'est un raisonnement latin. — Qui, comme deux et deux font quatre. — Aux Indes, deux et deux ne font pas toujours quatre, répond Hollicott. * * * Cinq heures du soir : je suis revenu et, stupé- fait, je ne reconnais plus le Taaj. ' Est-ce possible qu'au bout de l'allée de cyprès ce miracle vaporeux soit vraiment le même monu

oe oo es et | we ea ree Bi as ES = = a ns Panta quit m a a tant aoa
ce seein? A peine sijen _ reconnais la forme. Il a perdu son aspect installé,
sa carrure, son évidence. Je ne vois plus, sur ses quatre minarets, ces traits
noirs qui, encadrant — _ chaque pierre, en faisaient de trop naïves tours en
deuil. Sa couleur aussi a changé : : a midi, le _ soleil le photographiait au
magnesium, et sa cru— dité me _ révoltait. Maintenant, il est blanc, _ de
‘ce blanc immatériel des peintures japonaises. ‘Surtout, il n’est plus
immobile. La lumière joue avec les plans unis et les retraits de ses vastes
surfaces lisses. Il bouge, il a vraiment Il’air de _ bouger. I] tourne sur son
piédestal. Il n’y a rien, _ derrière lui, que le ciel : on le sent prêt 4 s’envoler,
I] capte chaque nuance et ses miroirs de marbre les reflètent. A présent, le
crépuscule vient. La _ lune est montée et le Taaj, libéré de | ‘atmosphère
terrestre, démarre et. flotte en plein ciel. Mais, comme dirait Hbllicott,
l’esprit latin m’habite et je ne veux pas être bluffé. Trop logique, sans doute,
j’évoque le Taaj précis du - jour. Je l’ai vu sans fard : je sais qu ‘Wn "est
pas - xéellement beau. Je le sais, mais je n’en suis plus sar. , # _ Taaj
énigmatique ! Trsarnlin pour les rêves | On le contemple comme. le désert
ou la mer; on |’écoute comme de la musique. Chaque regard le transpose ;
Cc ‘est pour. cela que tous aiment le voir quand on le ne voit plus très bien.
_ Les amoureux le contemplent assis sur les bancs, sur les marches, sur
l’herbe. I] y en a qui se posent =

250 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE sur les tours transversales pour suivre ses jeux et ses reflets. Certains s'embrassent en le regardant, d'autres se réconcilient. Tous voient ce _ qu'ils inventent. C'est une occasion pour eux de rêver, la seule peut-être qu'ils aient jamais eue - de leur vie. Des couples au visage épais rayonnent. Je voudrais que, parmi les arabesques qui incrustent, à l'entrée, l'ogive de pierre rouge, une plaque portât cette inscription : « Au Taaj, les brutes reconnaissantes. » Le Taaj est un prétexte. Tous ceux qui l'admirent collaborent. Chaque visiteur le quitte avec un sentiment plus vif de sa personnalité. Le Taaj - qu'il a vu est le sien, il l'impose avec une foi d'adepte. Tandis que, la-bas, la citadelle d'Akbar n'est qu'indiscutable : elle est parfaite. Il n'y a qu'à comprendre pour admirer. Ici, l'on ne comprend pas : on adore, on déforme, on prie. Pour la première fois. je perçois la tare qui infirme les chefs-d'œuvre, et cette tare, c'est leur perfection. Les hommes n'aiment que les choses auxquelles ils peuvent ajouter. La clarté n'a pas de prosélytes et ce n'est pas l'esprit qui fonde les religions,

DEGEL 'Nous partons pour Bénarés demain. Desdemona _ nous accompagne. ; bees Elle quitte Agra avec regret. Le Fort |'ennuie, mais elle aime le Taaj. Elle trouve que ses jardins | sont propres, ses parterres de fleurs bien tenus, et que le monument est poétique. Les deux soirées qu'elle y a passées avec Hollicott l'ont attachée 4 lui davantage. Maintenant, quand elle parle du eapitaine, elle dit « Le Marquis » avec une sorte d'enthousiasme. Mais, celui-ci, quand il parle de Desdemona, semble de moins en moins exalté, bien qu'il ne se rende pas compte de cette ; = _ déperdition d'ardeur. Quelqu'un a dit que le cour se vidait tout d'un coup. Ceci n'est qu'une illusion. Le coeur, au contraire, se vide insensiblement. S'11_ paraît s'arrêter brusquement d'aimer, c'est a la manière dont s'arrête une auto qu'immobilise soudain une fuite du réservoir d'essence, après une longue course menacée. Au volant, l'on ne pressent rien \$ il faut être sur la route pour voir.

Phy 252 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Ce soir encore, les amoureux sont repartis, sitôt le diner, s'enlacer dans les jardins lunaires — du Taaj-Mahal. Mais ils ont singulièrement devancé le moment du retour, car il n'est pas dix heures et les voila. Assis a côté de moi dans le hall, a cette heats ~ désert, Hollicott m'ouvre son cœeur dont il ignore les fissures. Ce n'est pas sans appréhension, ni même sans quelque angoisse, qu'il envisage la rencontre de Desdemona et de Bénarés. Il en, parle comme d'un tamponnement et avec un _énervement conjugal : — Elle qui trouve déjà que le quartier hindou de Delhi et Udaipur sont sales, qu'est-ce qu'elle va dire | Si elle reste deux heures a Bénarés, cela m'étonnera. — L'avez-vous prévenue ? — Elle s' imagine que j'exagère, ou elle croit que je veux y aller sans elle. Si Je n'étais pas | obligé d' y courir pour l'état-major, Je ne retournerais jamais la-bas. Avec plus de gravité que d'ironie, il ajoute : — Peut-être, vous-même, vous ne resteras pas a Bénarés plus d'un jour. — En voila une idée ! Pourquoi ? Il tire sa pipe, l'allume, commande un whisky and soda et me dit : — Vous vous rappeles ce que je vous ai raconté a Paris a propos de la Mauvaise Déesse ? Jessaie un: sourire supérieur, mais laborieux car, cette nuit encore, j'ai eu mes cauchemars.

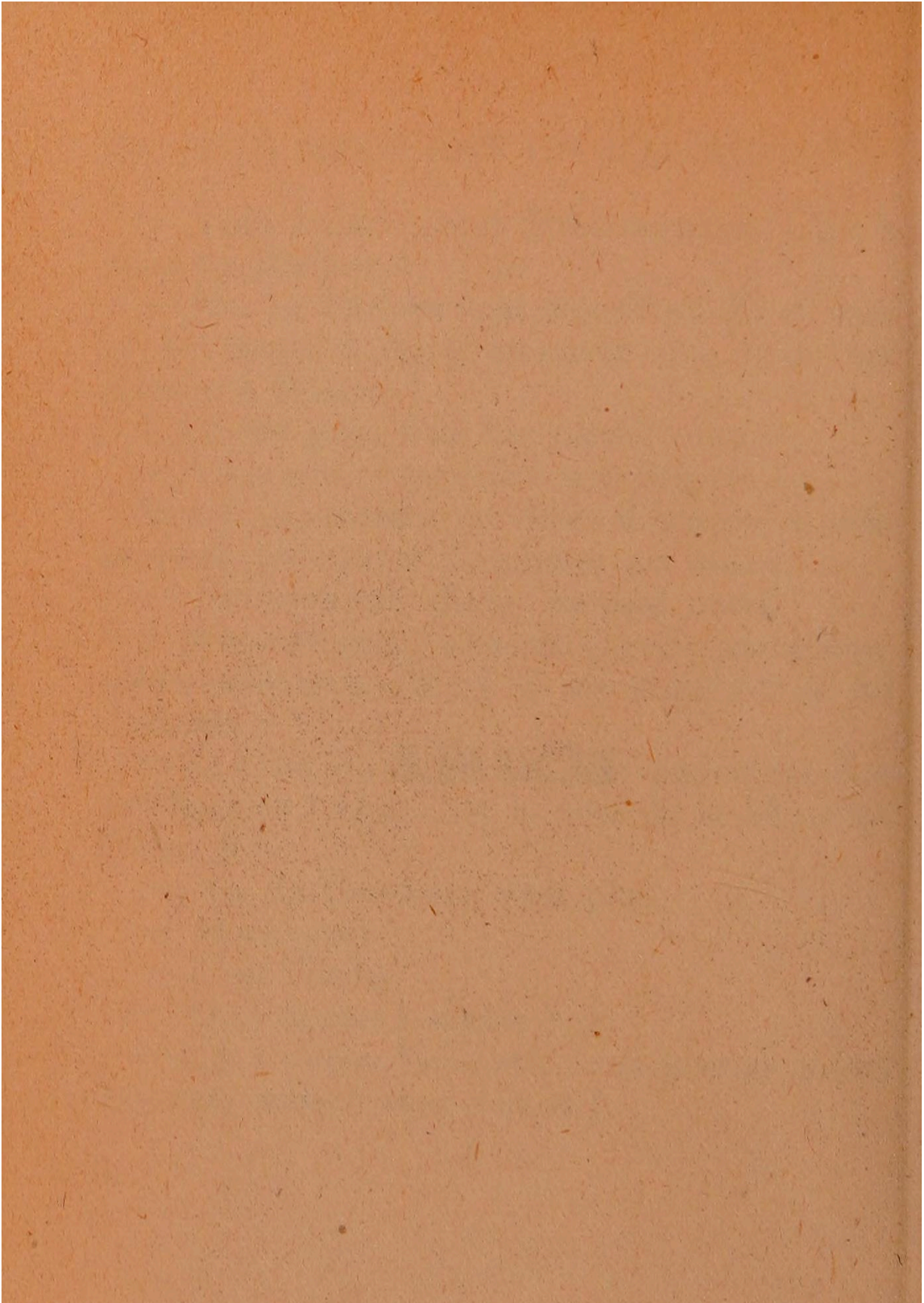
— Oui, dis-je légèrement : les morts qui ' « reviennent et vous piquent avec ts verts >? » — Eh bien, vous n'as. pas eu leunensie 2'' _ - Naturellement et c'est votre faute. Quand vous m "avez conté ces _histoires, y étais malade, eee cela m'a impressionné, — Pourtant, vous n'es plus: malode' aujour- ae : d'hui ? — Non. Aussi, les morts ne reviennent hus: — Pourquoi vous mentez ? me demande-t-il. iow J'ai la chambre a côté de la votre, je vous ai entendu _ a cette nuit. — Moi ? Owes est-ce que j'ai fait ? — Vous as crié, et une cri que je connais bien :~ mon ami, la lieutenant Denville, qui est pourtant _ un athlète et que vous as vu a Delhi, criait comme ça, lui aussi, a Peshawar, avant sa typhus dont il a. presque mouru. — Dites donc, mon vieux, si cest une plaisan- | ~ terie, elle'n'est pas drôle. — Est-ce qu'ils viennent souvent, les morts ? insiste-t-il d'une voix sourde. ; A-t-il résolu de m'impressionner ? En ce cas, _ ila réussi, car je me sens inconfortable. _ — Et en admettant même, dis-je, en quoi le _ fait d'être & Bénarés 2... : | — Crest leur patrie, du Croussett, c'est leur: _ abominable patrie. Ils ont la-bas tous leurs troupes sur pied, toutes les infections, tous les poisons, i i toutes les fièvres, tous les charniers. aa UO RGRA 8) OS Ont

254 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Trop facile
comme développement. C'est a cause des biichers ? — No, les biichers sont
une détail. Et si vous as des morts a Agra, qu'est-ce que vous vas prendre a
Bénarés | Il s'arrête puis, d'un ton mystérieux : — Vous sais ce que c'est que
Bénarés ? Va-t-il commencer un cours d'histoire 4 cette heure-ci, ou essayer
d'envofiter ma nuit > — Jai sommeil, dis-je, coupant court. I] m'
accompagne, silencieux, mais son silence même. m'énervé. Arrivé & ma
chambre, je lui demande : — Et alors, qu "est-ce que vous vouliez me dire -
sur Bénarés ? Que c'est la ville de la Mauvaise Déesse ? — No, du
Croussett, c'est pire. — Alors, quoi ? — Crest l'Enfer. — Ony évoque le
diable ? — Oh! ricane Hollicott, vous n'auras même pas cette peine a vous
donner |

BÉNARÈS

The text on this page is estimated to be only 11.33% accurate

Peuhed Ny isha'



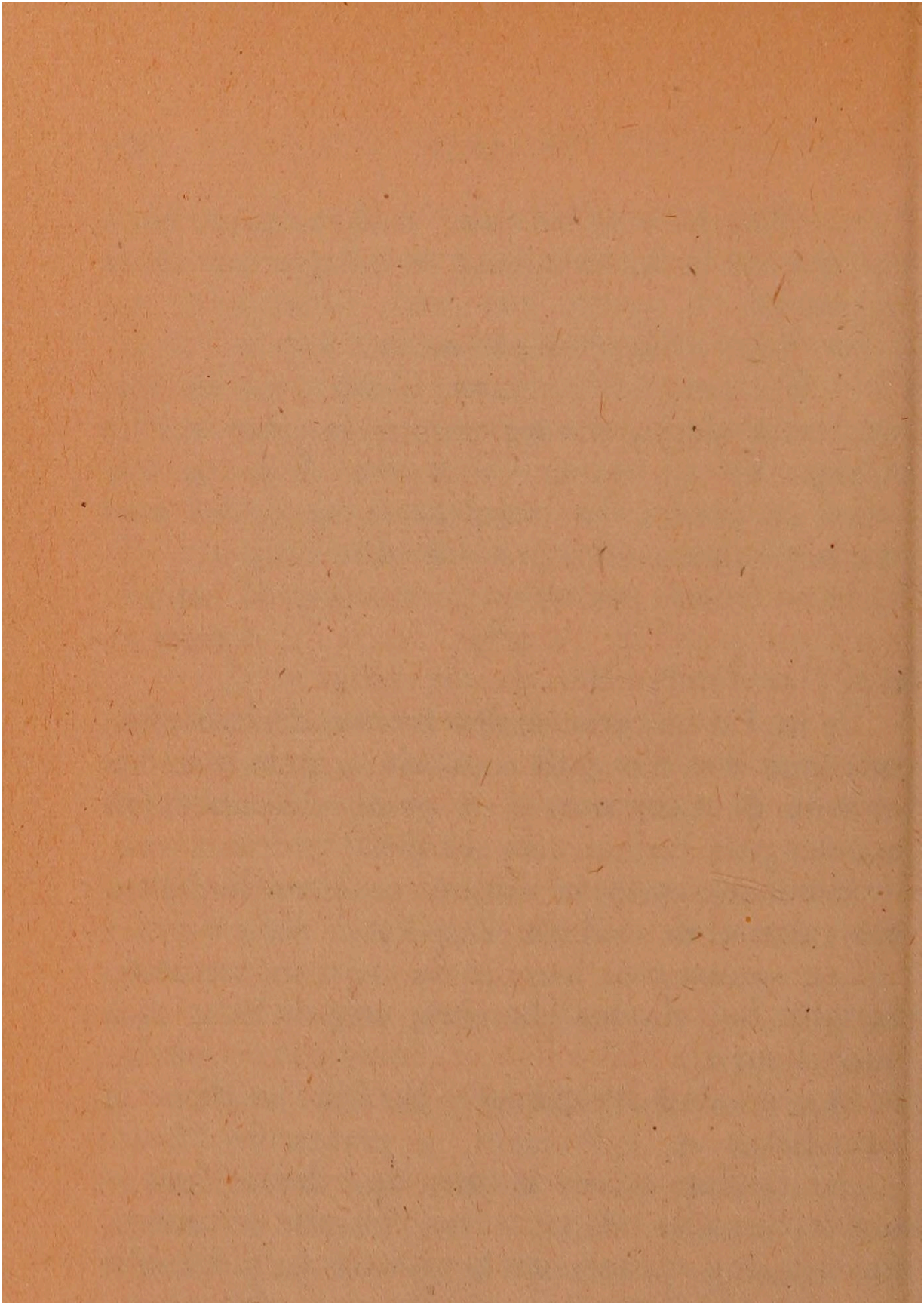
dont deux seulement ont un bain, mais Hollicott _ LE
PROLOGUE ~ C'est la plus mauvaise nuit que j'aie jamais passée dans un train. Même le pékinois n'a pas -dormi, à cause des punaises. Desdemona a été piquée à la joue par on ne sait quoi : désespérée, elle regarde dans un petit miroir son profil méconnaissable. L'auto nous secoue sur des kilomètres de route ~ défoncée que borde une plaine marécageuse et dotée de lourdes vapeurs floconneuses. Notre arrivée à l'hôtel est lamentable. Il n'y a plus que trois mauvaises chambres, 'déclare qu'il prendra celle qui en est dépourvue, résolu qu'il est à ne se laver qu'à l'eau de Cologne : 'aucun filtre ne peut épurer l'eau du Gange, nous a-t-il déclaré. Je songe au proverbe hindou : « Rien ne peut purifier l'eau du Gange » et je ne puis m'empêcher de sourire. Heureusement, aucun des serviteurs en turban n'a entendu ce blasphème ! Le chef de réception, mal réveillé, me fait ° 07

* 258 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE traverser la
salle 4 manger. Personne encore, sauf les mouches. I] ouvre une porte a coté
des offices et m 'introduit dans une espèce de buanderie, dont l'unique
fenêtre est close : c'est ma chambre. Jouvre la fenêtre et la referme aussitôt :
elle donne sur une petite cour dont |'odeur aa pris a la gorge. L'étuve moisie
qui est la salle de bains est encore plus écœurante que la chambre. Je lève
les yeux ; le plafond est noir. Ce sont des moustiques. i tourne le
commutateur : tout cela se met a bouger. — Je ne veux pas de cette
chambre, dis-je. - Ou alors, qu'on asperge les insectes. Le chef de réception
grogne quelque chose dans un mauvais anglais, et me conseille de déjeuner
pendant |l'opération. Je ressors dans la salle 4 manger ow Hollicott, déjà
attablé, fait bouillir de { 'eau dans une casse ~ role. — J'ai certainement, lui
dis-je, la plus mauvaise chambre de |'hotel. — Pas de fol orgueil | soupire-t-
il. Vous as pas vu la mienne...) — Pourquoi sommes-nous descendus ici ? ~
— Liautre hotel est complet. Mais vous peux construire 4 Bénarés le plus
beau palace, le lendemain elle sera pleine de moustiques et aussi d'autres
choses. Il respire le lait que nous apporte le maitre d'hôtel hindou et,
indigné, le refuse. — Tlal'air ba pourtant, lui dis-je. PA

if _ BENARES Be ae — C'est & cause de cela. Vous ne pouvez
boire ~ tci que de la lait condensé et manger que de la i conserve. — Vous
n'exagérez pas un peu ? — Ecoutez, du Croussett, Desdemona ne sort pas
cette matin, Si vous voulez nous irons voir le -Gange et au retour, vous me
diras ce que - vous en pensez. Et maintenant, ajoute-t-il avec" un bon
sourire, allez prendre votre bain. * * 8 Je ne l'ai pas pris, moins & cause de
la couleur suspecte de l'eau qu'à cause de sa puanteur. Ses relents de vase
sont à ce point violents qu'ils submergent | l'odeur acre du flit. . Les
moustiques, intoxiqués, jonchent le dallage du cabinet de toilette,
emplissent mon verre à _ dents, couvrent de leurs petits cadavres venimeux
le plancher de ma chambre, mes valises, mon. - moustiquaire. ; Quelques-
uns résistent. Je fais marcher le ventilateur et, suffoquant, je profite de
l'heure _ matinale pour ouvrir la porte qui donne dans la salle à manger.
Aussitôt une trombe miassière, les mouches. Je referme la porte et enfin
rhabillé | ~ retrouve Hollicott. Il sent le flit. — Vous empestez, lui dis-je. —
Vous serez bien content, répond-il, de resp — _ fer tout à l'heure cette
parfum-la |

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

Aye



LA COUR DES MIRACLES Je ne croyais pas qu'un spectacle aussi hallucinant fût possible. A peine descendu d'auto, je n'ai plus d'impression, j'ai le vertige. Re ae La rue est un carnaval devenu fou, une cacophonie de cris et d'instruments, une parade forcenée et comme un concours de grimaces. Mais peut-on appeler rue ces chauds tunnels graisseux qui, descendant aux ghats, s'insinuent, étranglés, entre des palais et des temples ? Leurs murs sont bariolés de dieux monstrueux, cas hérissés de reliques obscènes, creusés de niches où veillent des idoles féroces, encagées comme des fauves, et dont les grimaces donnent la réplique aux visages. Des milliers et des milliers de pèlerins épileptiques, de squelettes saccadés, couverts de cendre, de malades ou de mendiants hystériques, d'éphèbes dansants, d'enfants nus, de jeunes femmes déli-rantes, sculptées dans des draperies encore mouillées, de mégères de cauchemar psalmodient, crient. se prosternent. Tout cela agite des sonnettes, souffle

262 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE dans des trompes. enduit de beurre ou d'huile les reliques, jette du froment aux déesses, des fleurs aux vaches, aux idoles, éparpille des poudres jaunes, vertes, bleues, vaporise sur les lingams, sur les Ganesh, sur les Sivas, sur les Kalis, l'eau du Gange projetée de petits vases de bronze, d'urnes, de bols de cuivre ou d'argent. Chaque geste frénétique est rituel. Les prêtres de deux mille temples tapent en même temps sur des gongs. Des mains chargées d'ceilllets, de cole liers de jasmins, de roses, saffollent autour des puits. Il monte de ces citernes, ot pourrissent les | offrandes des journées ou des années précédentes, une fade odeur de mort. Des singes sacrés se penchent sur les dieux & tête d'éléphant. D'autres traversent la rue, aussi grimacants que les hommes et grattent une vere _ mine qu'ils attrapent ou qu'ils propagent. -Hagard, un fakir nu, enlacant de son bras desséché l'encolure d'une vache, la supplie avec une ferveur idiote et passionnée. La vache se soulage de sa bouse. Aussitdt, c'est une furieuse mêlée ou: chaque passant, cherchant son affreuse pitance, dévore les excréments. Jenjambe, glacé de dégoiit, des corps accroupis ou gisants, gris de cendres ou de crotites, des corps rigides et tordus dans une épilepsie figée. Les yeux vides comme des trous noirs, ils gisent, cataleptiques, parodiant la mort. Les passants touchent avec des gestes de' maniaques ces saints grotesques et tragiques. ~¥

Pes thee ee onc Bete Lary os Mea BENARES 263 - Des relents épais, agressifs, lourds de microbes -agglutinés, des odeurs presque massives emplis'sent ces gluants couloirs de fièvre. Bousculé, j'avance de profil. Mes pieds glissent' dans une vase de fleurs pourries, de déjections, de détritrus. _ — Sortons de la, dis-je 4 Hollicott. Je n'en peux plus. ' - Enfin la ruelle, steps s est ouverte sur de larges escaliers. Un peu d'air : le Gange. Et c'est pire., as | Une cour des Miracles dans un Lido dément. Un monstrueux étalage de plaies, de pustules, -_d'ulcères. De beaux jeunes gens, des enfants interrompent a fresque abominable. Quelques corps délicats de femmes, drapés dans des mousselines mouillées qui plaquent, montent et descendent les marches, l'amphore a J'épaule. - Sur les degrés, sur la berge ot séchent: des" ies, sur les murs ou les plateformes des temples, toute une poussée de monstrueux champignons. Ce sont les parasols des prêtres qui, obèses, le crane verni et le teint lunaire, ont l'air d'être tombés la avec leurs parachutes. La foule se rue au fleuve et en remonte avec un mécanisme précipité di insectes. Submergé, j'essaie, avec un dégoiit qu'elles me rendent au centuple, d'éviter une arrivée vertigi

264 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE neuse de vieilles femmes décharnées. On dirait une entrée de Sabbat. Parmi des chiens efflanqués et des singes, des vaches passent, paisibles, broutant leurs cadeaux. Tout cela dans un très petit espace, un couloir élargi, une fente entre deux parois compliquées de temples. Je ne vois que mon secteur, eau grouillante et, la~bas, la plaine marécageuse — de l'autre rive, la rive sud, celle qui n'est pas — sacrée et qu'inonde périodiquement la crue du fleuve. La barque nous 'aren: amarrée @ un ponton ol! s agrippent des baigneurs que j'essaie de ne pas regarder. Enfin, nous embarquons comme |'on atteint un refuge. Vais-je avoir le mal de mer sur un fleuve ? J'ai _ hate que la barque quitte la rive. Ce qui émerge — de l'eau est hideux ; ces torsos étiques, cette frise de vieillards, ces crines couverts d'odieuses ecchymoses, ces bouches qui crachent dans l'eau, a cdoté des bouches qui la boivent, cet atroce musée de maladies, ce moribond, surtout, qui tousse et vomit une bave sanglante et, près de lui a le toucher, cet adolescent qui s'asperge avec cette eau' vénéneuse. Je ne comprends plus. Je m'assieds, hérissé d'horreur sur le banc qui occupe le milieu de notre étrange radeau. — Vous as pas bonne mine, du Croussett, ricane Hollicott.

" BENARES | 15° i — oe l'amour de Dieu, disent ce que font et
 tous ces maniaques. — Des exercices de mémoire, répond-il, Chas -
 que journée, pour le pèlerin, se déroule comme une. — chapelet de nites
 mnémotechniques. S'il saute une grain, tout est à refaire. Ils ne pensent
 même plus à ce qu'ils = ils pensent à ne pas oublier. — Enfin, même les
 fous ont des actes lucides. Quand se reposent-ils ? — A Bénarés, j
 jamais. — Mais pourquoi tous ces gestes ? Et cael: qui, toutes les secondes,
 se grattent l'oreille > = Lorelle est sacrée, surtout la droite, car il y a dedans
 le soleil, la lune, l'eau et le feu. . — Et pourquoi, maintenant, récitent-ils
 tous à la fois les mêmes mots ? Pourquoi comptent-ils sur leurs doigts ?
 N, — Ils comptent les incarnations de Vichnou, Ils ont peur d'en oublier.
 — Combien y en a-t-il > — Cent huit. Et ils essaient aussi de réciter
 tous les noms des dieux, mais ce n'est pas au pouvoir des hommes. = Il y
 en a plus de cent huit ? — Ily en a plus de trois cent millions et cela
 augmente tous les jours. — Mais alors les Brahmanes alontntls - §. M.
 André Chevrillon, dans son ouvrage Dans l'Inde, paru en 1892, donne le
 chiffre de trois cent trente millions, |

266 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Ils adorent tout, réplique Hollicott. Et il ajoute : tout, sauf les Anglais' ! A peine si je clnesbee ey : de vieilles sorcières aux seins croulants, leurs humides mèches grises en révolte leur faisant des têtes de Gorgones, se dandinent et sautent dans |'eau comme, chez nous, les petits enfants dans les vagues, hurlant'en cheeur le même mot qu'elles répètent chaque fois plus fort, dans un paroxysme de délire. — Les veuves, m'apprend Hollicott. En criant, elles se touchent le nombril, se bouchent une narine, se frappent le front, _fecomencent ce jeu, mais inversé, le compliquent encore, et toutes réussissent les mêmes gestes 4 la fois. C'est réglé comme un ballet. La danse se propage, gagne d'autres groupes de baigneurs. C'est, tout le long de la rive, une sarabande de panitins. : — Est-ce que vraiment ils prient, tous ces gens-la ? — No, répond Hollicott, ce sont des gens tellement religieux qu'ils n'ont plus le temps de prier. & *e & t La lente barque plate a atteint le milieu du fleuve et maintenant le cauchemar rayonne et s'épanouit en féerie. Chaque prince a fait bâtir sur'la rive le palais e€ sa race.

ate a eee y MT Mt Gh ene -BENARES a8 BONO” aye édifices se succèdent, s'enchevêtrent, s'arceee se chevauchent, se bousculent, comme impatients de mirer leurs ombres dans le fleuve qui les sanctifie. Ils sont là, dans leur foule pressée comme des pèlerins de pierre. Plusieurs, sous la poussée des palais étagés, ont glissé tout entiers dans l'eau. Leurs chapiteaux qui émergent pro, longent la berge. Des terrasses et des colonnes, s isolant dans le fleuve, composent de petits ilots. Régulièrement, un pan de la ville croule et gs enlise. On ne répare rien. Ce qui est mort, est ‘mort. Mais les palais debout eminent leurs races, déployant dans le soleil leurs étendards de granit. Tous les styles : arien, hindou, chinois, persan, ~mogol, afghan, avec, l'on ne sait pourquoi, des rappels de style arabe ou italien. La légende voisine avec l'histoire, un palais _ numide ou assyrien avec un palais presque florentin, Babylone avec Byzance, Athènes avec Carthage. Des arcs cyclopéens, des flèches, des pyramides. Et partout, pareils a de gigantesques_ mais dépouillés de leurs feuilles et dont on aurait sculpté chaque grain, des temples hindous convulsés avec leurs gardes d'idoles. Et tout cela craquelé, effrité, croulant, ébréché, rongé, lachant des égoiits et. des. rats, envahi de moisissures et de roses, avec des pierres lépreuses comme les visages mêmes des mendiants accroupis contre la crasse millénaire des murs. Les bases des temples sont bosselées de boucliers

268 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE qui, redressés sur piquets, deviennent, soudain, des ombrelles. Et sur des kilometres de rive, dans le fleuve purulent, la sainte ville inépuisable se dégorge, par de tortueuses marches dévalant de ruelles sordides, ou par de radieux escaliers dont la nappe 'sereine ondule et s'épanche, comme l'eau versée d'une amphore. To. oy

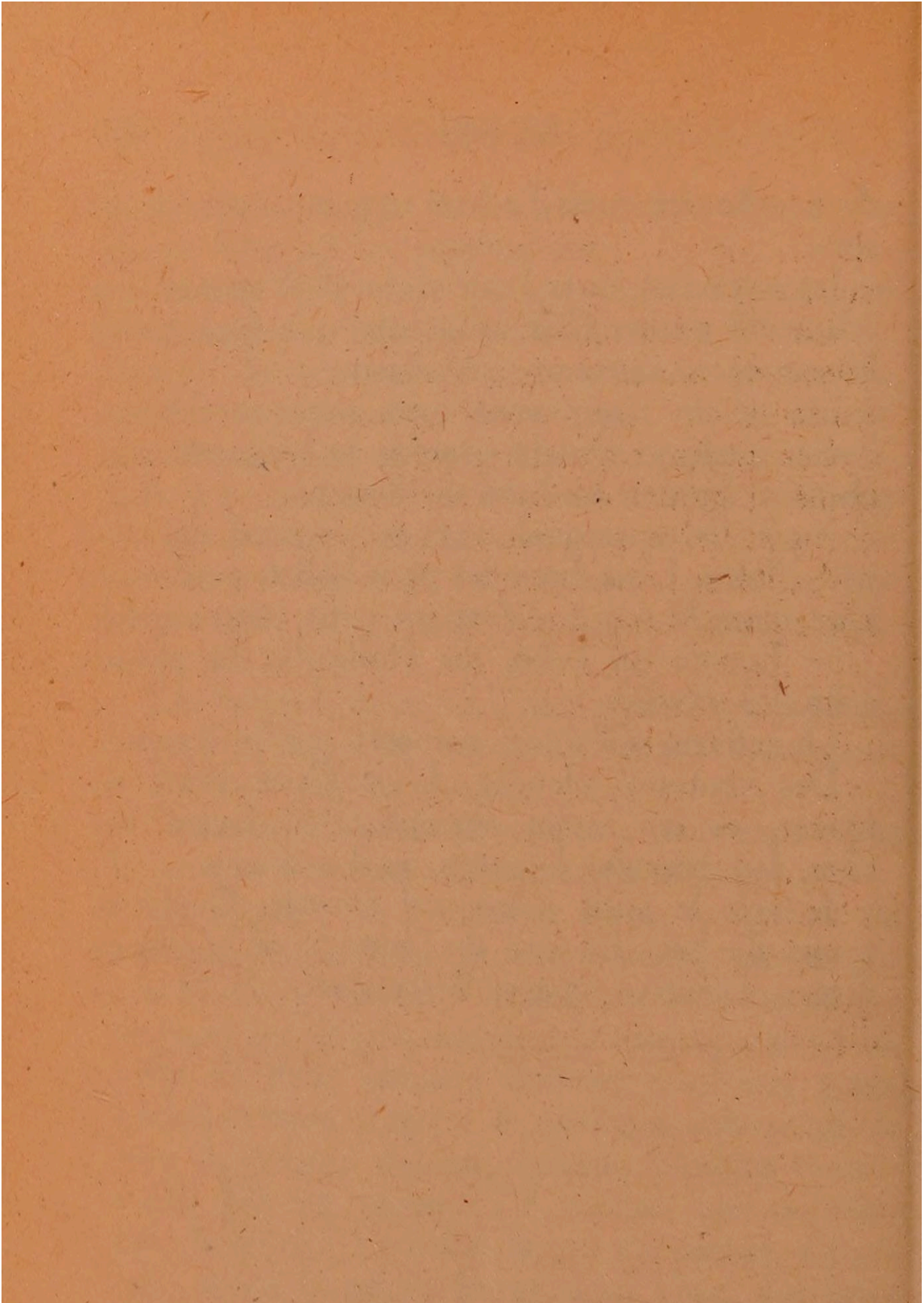
\ LES BUCHERS — Depuis quelques minutes, des odeurs pesti-
lentielles m'assaillent, acres et fades & la fois 'Montent-elles des vertes
eaux suspectes ? — Tenez, me dit Hollicott, regardez l'on voit les biichers.
___ Très loin encore, & travers un Jourd brouillard, ; _ leurs feux rouges
crépitent. — Crest le ghat des biichers populaires, m'ap_ prend-il. Mais les
bichers snobs sont sur la __ Sharanpaduka. Etre brilé 1a, c'est un privilège |
- très recherché et ca compte pour beaucoup dans le contrat de mariage. . _ -
>LeSharanpaduka-Ghat est réservé aux maha-rajahs ? Ue Ns : — No, aux
nobles. Le maharajah se fait incendier sur la terrasse de son palais. La
cendre coule _ par une rigole et ils ont droit au bois de santal. _ C'est plus
agréable pour l'odorat des familles. Il doit avoir raison, car maintenant une
atroce _ vapeur nous arrive.

é 270 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ~ Soudain,
j'étouffe un cri d'horreur : un coup_ de rame vient de pécher une main et de
l'envoyer _atris mètres, comme une balle. © — Good shot ! s'écrie
Hollicott qui, un peu ale, allume sa pipe. — Je croyais, dis-je, révolté, que
l'on brillait les morts ? — La bon bois est cher, répond- il. Les pauvres me
sont pas toujours bales entièrement. Nous piquons sur les petits incendies.
Au pied d'un temple, ils s'étagent sur les gradins de Ja rive. Nous avancons
dans une fumée opaque. Le soleil et la flamme me brillent les joues. Huit
bichers flambent en même temps. Deux. _-s'éteignent. Aussitôt, les out-
casts ratissent la pers et la baldient dane le fleuve. Il reste quelque chose. —
Deux orteils, spécifie Hollicott, précis. Accroupies, les familles superposées
sur les gradins prennent un bain de vapeur. Un onzième biicher se prépare.
Deux porteurs y déposent un mort. Un jeune garçon, — le fils sans doute,
— fait plusieurs fois le tour du biicher, dans une prière rythmique, |'allume,
remonte un degré et s'accroupit dans sa famille. Sur des brancards, d'autres
morts attendent, ficelés comme des volailles. Quelques-uns, faute de place,
au pied des degrés, trempent dans l'eau. Tout cela offre un air familier,
quotidien, si

IDEN ARES 800000 yh, 20s peu dramatique. Pas une démonstration, pas un cri de douleur. Les familles, résignées, semblent - andifférentes. Une longue tradition d'holocaustes_ -vivants doit leur faire paraître anodine l'incinération de ces corps insensibles. Etre bralé a Bénarés, n'est-ce point, d'ailleurs, la suprême ? récompense d'un croyant ? Un mort brile mal. C'est un vieillard. Un el côté de la tête est carbonisé. Une partie de la barbe, intacte. Le feu, trop vite, n'a attaqué que le milieu du corps qui, brusquement, se sépare 3 les.jambes & gauche, le trone a droite, tombent en même temps, indemnes. Je voudrais ne pas voir, mais je regarde, hypnotisé, les out-casts qui ont remplacé les deux fragments et tisonnent. _ Brusquement, tout près de moi, une détonation me fait sursauter : c'est une tête. Elle a éclaté comme un verre de lampe. Des fragments de cervelle ont sauté, des os. Cela gicle et roule. Un chien maigre, le museau_ baissé, se précipite, flaire, trouve et mange. Je regarde la famille qui torane dans la furiee is Pas un parent n'a tressailli. | C'est le tour de l'un des corps qui trempaient dans l'eau. Deux porteurs le soulèvent. Le mort ' doit être riche, car son biicher important domine les autres. _— Une femme, me murmure Hollicott. _. Ce corps charmant devait être tout jeune. De _ blanches mousselines mouillées l'épousent, modes \

272 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE. lant sa petite gorge ferme, son ventre, ses cuisses et ses fines jambes rapprochées. Sans qu'un muscle de son visage ne bouge, un 'homme jeune fait jaillir la flamme. L' incendie monte. Un scrupule et comme une pudeur m'in_terdisent de regarder cette chair que la fumée > n'obscurcit pas encore. Mais le craquement du bois et surtout une horrible curiosité me raménent a elle. Est-ce vraiment une morte ? N'était-elle pas en catalepsie > Elle semble tressaillir, elle sagite, elle se réveille. Est-ce la flamme ? Estce la vie >? Les beaux bras se tordent, les jambes allongées, ~ les mains, les pieds remuent. Un vent chaud nous _ chasse la fumée au visage. Eceeuré, j j allume une cigarette, mais mon whet ul-même a comme une odeur de mort. On apporte un tout petit corps, un enfant lié par une double corde et lesté d'une grosse pierre. Un Hindou maigre, — son père, sans doute, — descend les degrés, monte sur une barque plate, suivi de deux femmes drapées jusqu'aux yeux. L'embarcation s'arrête 4 quelques mètres de la rive. L'homme debout, balance l'enfant doucement d'abord, comme s'il voulait, une dernière fois, le Berean: Le balancement s'accentue, s'accéTère, lance la petite forme dans l'eau. Le bruit d'un plongeon. C'est fini. — Quand vous auras assez, nous pourrons repartir, murmure Hollicott. Je suis comme enyoaté. Notre barque s'éloigne

~ BENARES- 93 =: a ees mais l'odeur tragique nous pour= suit.
Le soleil fait jouer l'eau verte, d'ott monte une odeur de purin. Chaque goutte que font gicler les rames me cause une répulsion. _ Les ghats maintenant sont presque déserts. _ Seuls, quelques dévots attardés se baignent, crachent et boivent au bord du fleuve. A côté de nous, quelque chose de rond, de brunatre flotte. L'on dirait un petit ballon graisseux. Une rame le cogne : c'est un petit ventre enflé. — Encore un bébé, dit Hollicott. La pierre a été mal attachée. Le cadavre s'éloigne, emporté par le courant. Des vautours planent. L'un d'eux vient de foncer, et les serres agrippées, déployant ses - ailes, fait basculer le . Corps qu'il redresse. Je vois le petit crâne qui émerge. Quelques — coups de bec. Le cou du vautour se gonfle et digère. D'autres rapaces descendent. a



BOUDDHA INDESIRABLE — Longeant les ghats dépeuplés, au fil de leau funébre, ce n'est plus aux cadavres que je pense, Mais 4 ces étranges vivants impassibles que la mort d'êtres aimés ne semble jamais émouvoir, Qu'y a-t-il de sincère dans leur insensibilité appaYente> — _ — Je me demande, dis-je a Hollicott, ce que vont faire les familles, une fois rentrées chez elles. Vous croyez qu'elles ont du chagrin, qu'elles pleurent> Bete tte - — Elles ont une chagrin qui n'est pas le néatre, répond-il. : ie) — Mais encore > | : _ — L'Hindou est trop religieux pour souffrir, _ — Enfin, cet homme qui jetait son enfant A eau, cette mère qui regardait... Nous aussi, nous _ connaissons des personnes pieuses : elles seraient. incapables de faire cela. | _ — Parce que, pour nous, la mort est la fin de la vie, du Croussett. Mais pour un Hindou, il n'y a pas de mort, parce que la vie n'existe pas.

276 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Il n'y a qu'un seul être qui existe : c'est Brahma, — Je sais bien, mais... == Tout Tunivers, m'interrompt-il, depuis l'in- _ secte jusqu'a l'étoile, ce sont ses reflets. Et quand. tous ses reflets seront éteints, Brahma, continuera et il n'aura pas plus changé qu'une jolie femme quand elle casse sa petite miroir de poche. Pourquoi vous souris ? — Votre facon de mettre au point les religions ! . — Je simplifie, explique-t-il. Si vous vous meu a Ja place de l'"Hindou, si vous vous dis que vous n'es qu'une reflet, toutes les joies, toutes les douleurs vous deviennent égales et aussi toutes les énergies.' Le but de la vie, pour eux, c'est le néant. C'est pourquoi ils sont tous des paresseux et des ç & quoi bon » et c'est pourquoi l'occupation britannique est tellement indispensable. — Bien entendu, mon vieux. — Si vous vous obstines A être une Profane remuant, vous continueras après la mort a renaitre _ dans une série de reflets. Et il y a des reflets qui n'ont pas de chance. Mais si vous vous absorbes dans Brahma, vous deviens éthérique. Vous n'avez pas l'air d'écouter ce que je dis ? t — C'est que vous dites des choses qui sont assez connues. Il se tait, vexé. — Ne vous fachez pas. Ce & quoi je pense ne pourrait, au contraire, que vous flatter. — Vous pensez a quoi ? i

BENARES 277 _ — A un grand écrivain de chez nous qui a résumé un moment de la sensibilité française. _ Devant ce culte de la dissolution du moi, il est possible que ses réactions eussent satisfait les _ votres. : rae — Entièrement, s'écrie Hollicott, qui a lu Mau- ice Barrés. _ -= Entièrement, je ne crois pas. Car il y a tout de même une grande beauté dans cet absolu ' _ Fenoncement. <— No, proteste-t-il, c'est anarchiste et débilitant. ; _ Evidemment, si, '& son tour, Hollicott pense a “un philosophe, ce doit être 4 William James. Pour ce jeune pionnier de |'Angleterre, la fin est un _ but pratique, qui justifie les moyens. ~ . / — D/ailleurs, dis-je, tous les Hindous ne sont - pas intoxiqués par ce-virus destructeur. Il y a ici des esprits indépendants, des hommes énergiques, des... : — Un sur un million et ce sont des révolu-tionnaires chimériques. Même les Hindous - qui ont fait leurs études 4 Oxford ou a Cambridge, qui ont toutes les apparences d'Européens — il -y en a même qui s'habillent comme des Anglais — . eh bien, ils ne sont pas rentrés depuis deux jours ‘dans leur pays qu'ils deviennent plus fanatiques” _que les autres. Il n'y a rien a faire avec eux. Des -sauvages | . _ Comme il a l'air sir de ce qu'il dit, convaincu de la supériorité de sa race et des droits impres

278 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE C criptibles et bienfaisants de l'Angleterre. Je le regarde, amusé. . — A quoi vous pensez encore ? interroge-__ teil. _ — Je pense qu'il est bien difficile, lorsque on a@ une conscience européenne, de démêler une. conscience orientale. Car pour eux, les sauvages, c'est nous, nous qui tuons et mangeons des animaux. ; — Et vous en concluez, ricane-t-il, que l'Hindou a le sentiment de la pitié ? : — Non, mais le sentiment de l'humilité. Croire que l'animal et l'homme c'est la même chose et un même reflet, c'est d'une bien grande modestie. ; — C'est idiot, riposte Hollicott, et ce n'est pas de la modestie : c'est de la fonce et sait que demain il peut revenir sur la terre et être un serpent, un scorpion et, s'il a beaucoup de chance, une vache. Et ne crois pas, entre parenthèses, que la vache, parce qu'elle est sacrée et que vous la voyez brouter de la fleur, ait une situation si enviable. Dans toutes les autres villes que Bénarès, si elle ne donne plus de lait, vous n'êtes pas obligé de la nourrir. Si elle meurt de faim, c'est que Brahma n'a pas voulu qu'elle mange. Il y a des maisons de retraite pour les vaches, des Gaushanas, mais je ne voudrais pas être une vache dans une Gaushana ! Pourquoi vous avez de nouveau cet air lointain ? me demande-t-il, agacé.

/ comme les hommes et solent en même temps des dieux. : — Du -Croussett, s'écrit Hollicott qui, cette | fois, a raison, ne cherche pas la logique dans la religion de | l'Inde : il n'y a pas. D'abord, c'est les Brahmanes qui, pour éviter qu' 'on mange de la viande, ont divinisé tout ce qui rampe, tout ce qui vole et tout ce qui marche A quatre pattes — et les Brahmanes continuent à faire des dieux comme le roi d'Angleterre des lords. Vous savez, continue-t-il, qu'il y a beaucoup d'Hindous qui acceptent Mahomet et même le Christ ? — Ils croient au Christ ? fais-je, stupéfait. — Ou, mais ils ont une façon de croire qui désespère les missionnaires. Ils n'y croient pas, ils l'adoptent et le suspendent dans leur galerie. Quand 'on a près de 350 millions de dieux, un dieu de plus ou un dieu de moins, qu'est-ce que ça peut bien leur faire ? — Ils doivent croire aussi au diable ? — Toutes leurs dieux, sauf Brahma, sont des diables, et même auprès de Siva et de son épouse Kali, le diable du chrétien n'est qu'un bon petit diable. Il rit, enchanté de sa plaisanterie : — Vichnou... fais-je, timidement. aa — Si vous pouvez dire qui est Vichnou, coupe 'Hollicott, vous avez bien de la chance ! Il est — tantôt Vipearence de la vie ou, si vous préférez, Pa! Peo ENARES 0 ape =< Jessaie, dis-je, de concilier le fait que les | serpents, les singes et les vaches soient des reflets |

Pe ==p 280 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE fares, la durée même du reflet, tantôt la feu du — _ sacrifice, tantôt l'être suprême, tantôt une singe et tantôt cent mille autres choses. [1 est encore... " Mais je sais ce qu'il va me dire et je l'interyomps. — Vous parliez tout à l'heure de Siva ? — Nous sommes chez lui, dit Hbollicott, et chez Kali, son épouse. Bénarés leur appartient. Si les Anglais laissaient la peuple écouter leurs conseils féroces, l'Hindou continuerait à sacrifier la veuve sur le biicher, à massacrer des enfants — ~ dans les temples, à tuer tout ce qui n'est pas croyant, en commençant par les Anglais, en finissant par la touriste et en découpant en petits morceaux la pauvre du Croussett qu'il ne jetterait — même pas dans la Gange. Ne haussez pas les — épaules. La crime n'est pas défendu, ici. Vous _ pouvez assassiner : si vous dis bien votre chapelet de rites, vous est sauvé. Vous pouvez voler et être _ un saint. Le plus grand criminel qui meurt à — Bénarés, en tenant une queue de vache dans la _ main, est certain de monter dans la ciel. C'est — même pour cela qu'il y a ici tant de monde. . Il réfléchit et ajoute.: — Et tant de vaches! À quoi vous pensez — encore ? . 4 — À l'essence de leur religion, à son pur par- _ fum éventé. Les Veddhas et le Bouddhisme, c'était si beau | 4 — Aussi il n'en est plus question aux Indes. , Wh OPP REF erie aye

(€ g lan . oe ! ya. 5 = .vidermment is-je, 'Bouddha est ae es - Oui,
précise Hollicott, cexilé comme indési- |

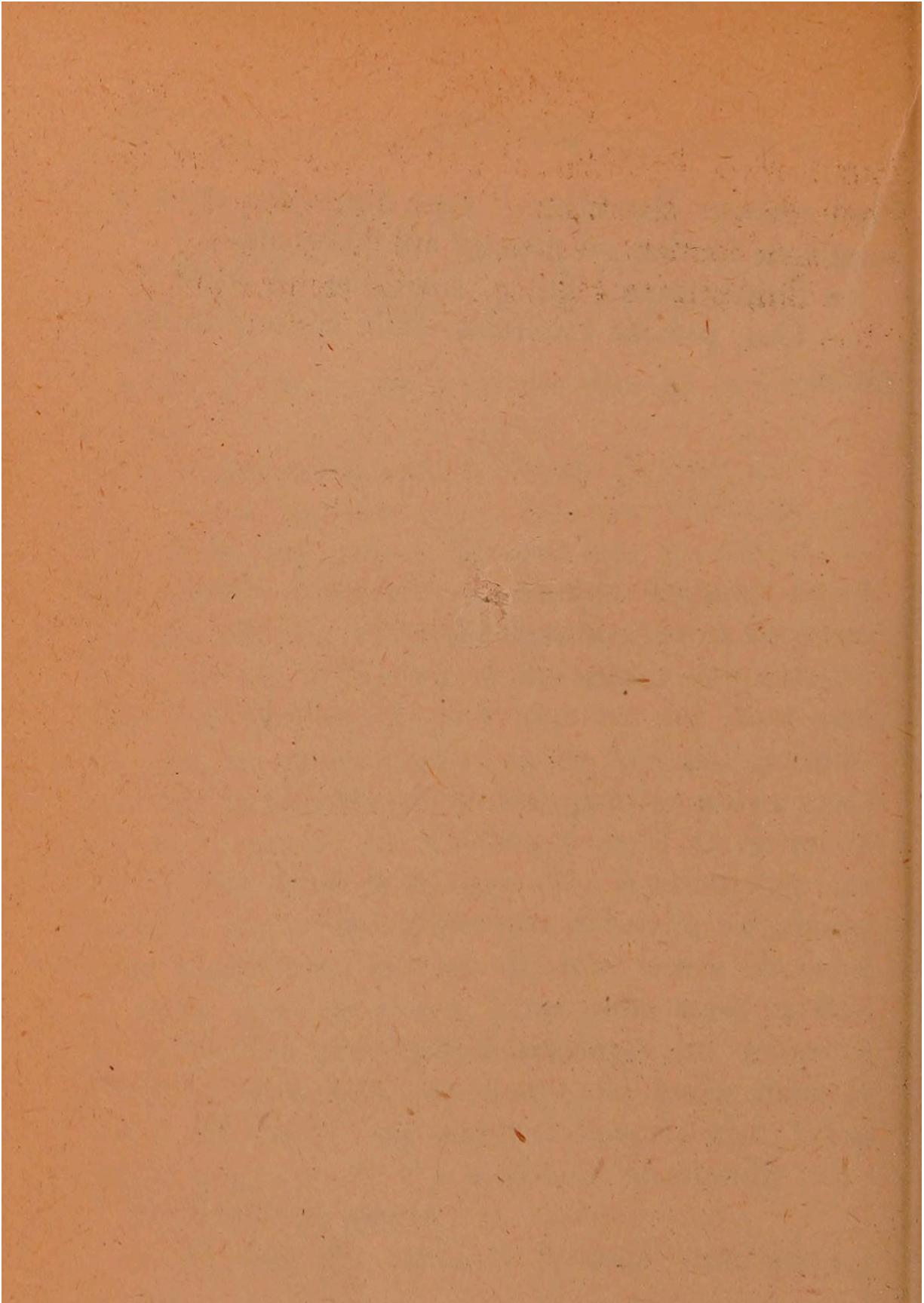
Pour trouver Bouddha, il faut descendre dans la jungle de Ceylan ou monter sur l'Himalaya.

— Évidemment, dis-je, Bouddha est exilé.

— Oui, précise Hollicott, exilé comme indésirable.

The text on this page is estimated to be only 4.50% accurate

Heart Reh



ENTR'ACTE | Nous atteignons l'embarcadere, 4 present presque solitaire. Mais, sur pilotis, un petit pavillon . & claire-voie, que je n'avais pas remarqué tout bes est encombré. Les visages sont effroyables. — a la petite vérole, dit. Hollicott. ais ils sont guéris ? — Bares ne sait pas. Ils croient que la vue du - Gange est leur meilleure guérison. | — Y a-t-il aussi un pavillon réservé aux gens atteints du choléra >? — Non, répond-il, flegmatique. Coosa cir culent. Quand la crise se déclare, on les ramasse. By Jove ! regardez celui-la. Est-ce qu 'il n'a 'pas des pustules ? Be Pour l'amour de Dieu, dis-je, rentrons. J'ai eu mon compte I x A Vhôtel, Hollicott et moi déjeunons tête 4 -tête, sous un ventilateur qui rabat les mouches _ sur la nappe. Elles sont vertes et bleues et d' une extrême activité. Je songe a toutes celles qui visi

284 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE -taient les hideuses plaies des malades et 4 ces essaims bourdonnants que j'ai vus sur le ghat des morts. Ici, chaque mouche a un passé. Quelques moustiques, mais ce n'est pas encore _V'heure. Je m'informe de Mrs. Van den Basalt. Hollicott m'explique, qu'en plus de son enflure a la joue, elle vient d'être piquée au nez. Il l'a trouvée étendue sous son moustiquaire, des compresses sur le visage et feuilletant rageusement un indicateur de chemins de fer. Sa chambre est, paraît-il, tellement pleine de moustiques qu'elle n'ose plus descendre de son lit, refusant toutefois de vaporiser leur bataillon venimeux car l'odeur _ du flit lu donne la migraine. ' — J'avais prévu, me confie Hollicott, résigné. Elle est capable de ne se lever de sa moustiquaire que pour se rendre a la gare, sans rien visiter. Mais, peut-être, cela vaut mieux. Gn vient de déposer devant moi un morceau de viande, mais sa seule vue me hérissé. Hollicott lui-même a |'appétit coupé. Pour tout repas il a mangé quelques sardines et maintenant, prudent, fait déboucher sous ses yeux une boîte de conserves. Ce sont-des poires de Californie. — Jen 'aime pas la_ civilisation américaine, déclare-t-il, mais j'aime ses compotes. Une vapeur de buanderie monte de la fenêtre ouverte. — Quel mauvaise climat ! soupire Hollicott qui s'éponge. Et dire que ce soir il fera froid

t — Vous croyez >? — : — Vous verras. Emportes une manteau chaud pee BENARES@ 2 cet après-midi. A cinq heures, on respire une — malaria glacée. Au moins, 4 Peschawar, le temps sait ce qu'il veut. Il neige la-bas depuis huit jours. — eae ee ae — Vous avez eu des nouvelles ? — Ou. 5 : Il rougit. Miss Stones a da lui écrire et _il © -recommence de rougir pour Miss Stones. * & & Après déjeuner, jessaie de faire la sieste dans _ ma chambre. L'air y est lourd d'une odeur fade d'hôpital — un hôpital dépourvu de désinfectants. - Quelques moustiques mal aspergés bourdonnent. D'autres arrivent. Ils montent de la cour puante & travers la fenêtre mal jointe. | Je n'ai rien mangé, mais j'ai mal au cœur. Hollicott frappe & ma porte. Il a mauvaise mine. C'est la première fois. — Desdemona est dans un état terrible, me dit-il: — Elle a été piquée de nouveau ? — No. Mais son petit nez est gros comme une boule et elle ne cesse de le regarder dans une , miroir. Vous voulez dormir ou sortir ?

ae NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Sortir, dis-je.
Ma chambre me degoatte. Qu'allons-nous voir czt après-midi ? — Les
temples. — Ils en valent la peine ? Ils sont beaux ? — Ils ne sont pes beaux,
mais ils en valent la peine, | sna hep have ' s ie ' ee Sa ee eT ae ae er ee ee
ey rene eeepe ima sere AR TPO OE TN se

LA FAUNE DES DIEUX — _ Avant d'atteindre le quartier sacré, nous ayons vu les bazars. Les devantures sont bourrées de reliques, d'amulettes obscènes, de ces linghams incessants qui perpétuent aux Indes le culte de la pierre noire, de petites idoles bestiales, de déesses en miniature, dont les multiples bras tordus poussent de leurs corps comme des branches. C'est toute une série de divinités primitives, issues d'accouplements monstrueux. Je pense aux noces de Leda et du Cygne comme à une idylle dans la province. - Ainsi rangés, offerts, empilés aux étalages, les petits dieux sont terrifiants. Leurs corps humains et leurs têtes d'éléphants, leurs faces de singes et leurs écailles de cobras, leurs mufles de taureaux et leurs torsos d'hommes semblent redescendre l'échelle des êtres, renouer avec des chaînons disparus, déshonorant tout idéal, déflorant toute beauté et détruisant toute espérance. L'un des dieux a un visage d'homme, une tête de garçon

288 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE ; coiffeur :
cheveux au petit fer et moustache frisée, — Vichnou, me dit Hollicott. C'est
une de ses cent huit incarnations. Pour une fois qu'un dieu a une tête
humaine, il n'a vraiment pas de chance ! Dans le souk des étoffes, les
marchands accroupis cousent avec une agilité simiesque. Les doigts 'de
leurs pieds nus saisissent et maintiennent les tissus. Ils ont quatre mains
comme leurs dieux, Dans la rue étranglée, un chameau organise un
encombrement, m'obligeant a acheter une amulette dans une échoppe. Je
ressors : une vache iné-Yefoule dans le temciacdaas oilers et un buffle
m'interdit d'en sortir. Cela finit par cotiter très cher. Nous devons arriver au
quartier sacré, car l'épilepsie des ghats recommence, mais centuplée. -Nous
contournons un monument coiffé d'une pagode et greffé d'immondes
sculptures : : le temple du Nepaul ; traversons une place ou des familles de
penne campent en pagaille, et nous voici dans la rue qui mène au temple de
Siva, le Tem"ple d'or. C'est la rue des mendiants et leur quartier général. '
Chaque quémendeur a droit & une dime. Tous les mendiants sont des saints.
Deux temples a Bénarés leur sont dédiés. Il. y a des millions de _ces saints-
la dans l'Inde. i Aussi, la rue n 'implore pas, elle revendique, levant un
Ampét a ce point officiel que les changeurs y tiennent comptoir devant des
roupiens ' a]

; “tragique ? On ne sait plus. C'est tellement effroyable de des annas, des demi-annas qui s'amoncellent en piles. . oo , Les trottoirs sont des rangées de monstres et _ la rue un horrible musée de maladies et de misères. Nous avançons entre deux haies de bras tendus, de bras rongés aux paumes insistantes. Des éclopés ont une sèbile sur les genoux, des paralytiques une sèbille entre les dents. Beaucoup n'ont plus de visages : la lèpre, la syphilis, la petite vérole ~ ont dévoré les chairs. Est-ce caricatural ? Est-ce _ ble que cela cesse d'être humain. La pitié s'efface, le dégoût lui-même fait place à la stupeur. L'on dirait un concours de gargouilles. _ }
_. Avec des boitillements, des soubresauts, des plaintes, des grelottements, des baves, tous ces squelettes en loques rampent vers nous, nous — encerclent, nous assiègent, nous agrippent, réclamant leur aumône avec des supplications qui ressemblent & des menaces. Enfin délivrés, nous atteignons le Temple de Siva, mais tombons d'un cauchemar dans un autre. ; Le sanctuaire nous est interdit, mais pas les vestibules, ni les cours et ce sont des préaux de fous. Bousculés par des fidèles qui agitent une danse convulsive, nous faisons queue comme à l'entrée d'un théâtre, enjambant des fakirs de cendre couronnés de corde. Une barrière de marchandes et de marchands ambulants nous arrête, proposant tout ce que l'on offre aux dieux et qui, sans doute, le CROISSET. — 19

290 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE engraisse les
prêtres : le froment, le riz, les gâteaux, le miel, le beurre. Certains vendent
des eaux lustrales : en nous apercevant, ils masquent fébrilement l'orifice
des amphores, afin que l'eau ne soit point souillée par notre ombre. Des
enfants nous assiègent, offrant des poudres colorées, des guirlandes, des
bouquets de fleurs jaunes. Et, sur tout cela, épais et presque solide, un
nuage bleu et vert : les mouches. Des moines nous déchaussent, nous
glissent autour du cou l'inévitable guirlande, nous marquent au front d'un
signe rouge. Nous franchissons enfin la cour du temple, glissant dans une
boue abjecte. j Tous mes sens sont offusqués. Les oreilles me font mal.
Chaque pèlerin se rue sur les cloches, les agite pour s'annoncer et réveiller
la-bas, dans le sanctuaire, l'attention du dieu bestial, le tauféat en qui s'est
incarné Siva. Pressé, soulevé par la foule et presque au seuil du temple,
j'apersois un instant l'énorme mufle noir du dieu. Une cohue, dont la vue
et le contact me révulsent, nous projettent Hollicott et moi et nous font
glisser des marches. Mais une seconde, au delà du porche, je vois le temple
qu'emplissent d'effarants appels de trompe. Je vois ce que ces gens
appellent des prières : l'impression de la débâcle dans un théâtre incendié,
une tourmente et comme un orage de foule, d'hommes et femmes mêlés,
luttant, se déchirant, se renversant pour atteindre plus vite l'autel. Avec

BENARES 291 un cri d'hystérie, un adolescent saute sur place, le bras levé, une fleur de jasmin aux doigts.: Les femmes bondissent comme des danseuses. Les gémissements, les cris, les appels se mêlent au fracas des cloches et des trompes. Les gestes | minutieux et affolés, les contorsions, les saccades, les tremblements semblent la pantomime même de cette cacophonie infernale. | — Indignés, deux Brahmanes nous ont aperçus : nous ne sommes pas entrés par la porte des Profanes. Une roupie les apaise. Ils sont gras, essouffés et se ressemblent. Ils sont en suif. Ils transpirent comme des cierges coulent. Nous pataugeons à leur suite dans une cour de détritiques, escaladons des escaliers gluants et nous voici au sommet des coupoles qui ont coûté -quatre-vingts laks d'or'. PE a, — C'est le temple le plus sacré de l'Inde, nous a dit l'un des Brahmanes, considérant, mal satisfait, l'unique roupie de pourboire. Hollicott et 'moi. ajoutons chacun une roupie et les visages de saindoux sourient sur des dents noires. | — D'ot nous sommes, nous dominons la rue pouilleuse et ses hétéres hallucinants. — Regardez de plus près les coupoles, nous' dit l'un des Brahmanes : vous verrez que c'est de l'or massif. ~ Quelques tuiles ne me semblent pas solides. — Vous n'avez pas peur, demande Hollicott,. _|. Un lak d'or égale cent mille roupies, /

292. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE qu'une nuit on ne vous en enlève. un morceau ? — Crest impossible. . — Pourquoi ? — Parce que, répond le Brahmane, tout homme qui porterait la main sur le toit deviendrait immédiatement aveugle. : — Pas bête d'avoir trouvé cela! murmure Hollicott. , Soudain, je sursaute. Sous la coupole, derrière . nous, un orchestre de tams-tams, brusquement, s'est déchainé. Ce sont cinq Brahmanes, adipeux, ventrus, chauves et huileux, cinq répliques de 'nos guides. L'un des musiciens s'est emparé "d'une trompe et, gonflant ses graisseuses Joues affalées, souffle, les yeux exorbités. Les appels de la rue, les cloches affolées, les gongs, les tams-tams, tout cela sévit a la fond - == Maintenant, nous allons voir le temple de - Kali, dit Hollivott. — Est-il aussi horrible que celui-ci ? ——— C'est une autre genre de la dégoutation, Ce n'est pas un temple, mais un abattoir, un abattoir que précède un marché aux chèvres. — Dans la première cour, des femmes attendent, drapées dans leurs voiles et assises parmi leur bétail. Chacune, au bout d'une corde, tient une chèvre ou un chevreau.

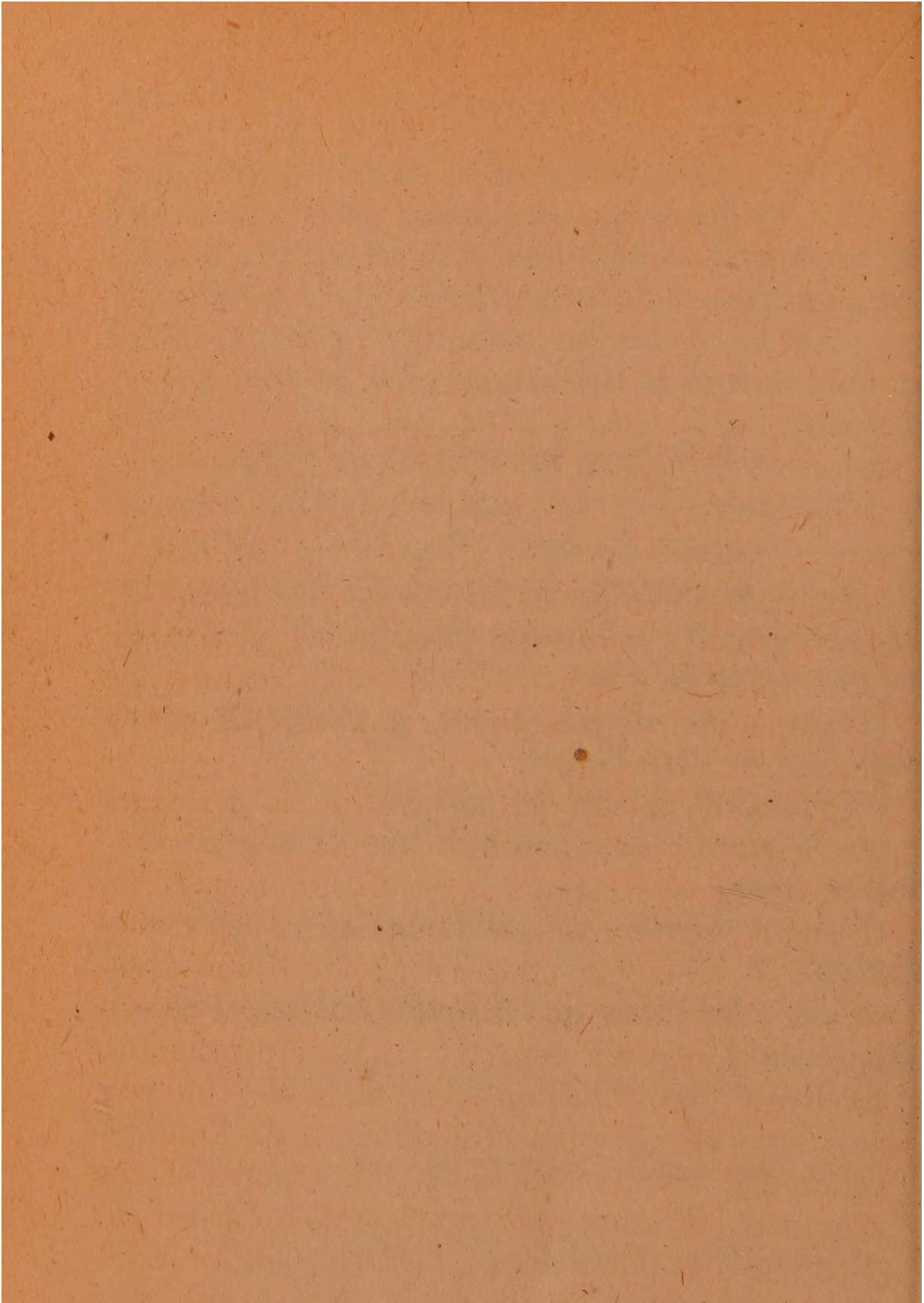
PAL eOMa dT i Ce ROE ET hk Le Sound od ed) at 4 ANN ID
Ware esa + Wades ee i ') Lever! : souillé de leur fiente. Leurs grimaces
actives semblent presque repo- . santes, après l'épilepsie de la rue. Les plus
paisibles, — les vieux, sans doute, - — sont posés ~ "BENARES ee Bae |
Des enfants nus jouent avec des singes. C'est _ —Theure et leurs bonds.
assiègent le temple, tout cète a cdte sur les murs, serrés comme les mene
dants qu'ils imitent, fondant leurs paumes roses, _ attvapt au vol ce que
leur lancent avec respect les pèlerins. Une femme enfantine, — quatorze
ans, peut-être, — allaite un enfant, d'un sein déjà déformé, | _ . Le Brahmane
qui nous précède nous explique _ que, bien que très pauvre, c'est la
troisième chèvre qu'elle offre & Kali depuis deux semaines. Le docteur
hindou lui a dit qu'elle avait un cancer. En dépit de ses ablutions dans le
Gange, son mal a efnpiré et elle compte maintenant sur ses sacri| fices pour
guérir. » La foule, patiente, silencieuse, me frappe par son attitude résignée.
— Ce n'est pas encore le moment de la cohue, — me renseigne Hollicott :
c'est vers la nuit que se font généralement les grands sacrifices, — Ob ont-
ils lieu ? — Dans la seconde cour. aly : Je regarde la jeune femme.
J'aperçois ses longs yeux nocturnes, tout _-brillants d'un absurde f espoir.
Deux jeunes gens surviennent et l'appellent. — Trainant sa chèvre, elle se
lève. f

294 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE | — Suivez-la, me dit Hollicott. Moi, j'ai déjà vu ce spectacle, je ne suis pas pressé. La seconde cour précède le temple. L'autre de la redoutable Kali est un simple pavillon, qu'entourent des murs 'sordides, Tout cela a un air délabré, miséreux, louche. Je m'imaginais que le temple de la Tueuse devait être un palais d'épouvante, sculpté de monstres. Ce n'est qu'un petit monument banal, avec sa sinistre — _ cour des supplices d'o monte une fade odeur de sang. La terre gluante où je marche, déchaussé, me colle aux pieds. _ Un très vieux Brahmane s'approche de moi et me passe autour du cou une guirlande de fleurs jaunes. Je connais le rite et lui tends une roupie qu' "il refuse. Je le regarde, étonné. Des prêtres qui passent s 'inclinent très bas devant lui. Quel âge peut-il avoir ? Son visage brouillé de rides a l'air couvert d'inscriptions. * " Vous n'êtes pas Anglais ? me demande. teil. — Non, fais-je. Pourquoi ? Il ne répond pas et son œil, où s'attise une lueur, surveille un hindou nu, sauf un pagne, qui vient d'attacher la tête de la chèvre à un piquet. La cour est bosselée de grossiers autels de pierre que je contemple, intrigué. 9 — C'est là, me confie, en soupirant, le vieux Brahmane considérant maintenant sans bienveillance le Capitaine Hollicott, qui apparaît dans la

es ~BENARES eS oe Sek a 'cour, c "est lA que 'e veuves étaient fières Pp se faire briler, quand l'Inde était libre. ~ I] dit cela du ton dont un vieux Parisien s'écrierait : « On ne s'amuse plus comme autrefois » ! — Et ce gros billot central, qu'est-ce que c'est ? — Mon grand-père a encore connu ce temps _ la, me dit-il. Certaines familles pieuses y dépo- — saient les enfants prédestinés. — Des enfants ? Pourquoi faire > Il jette un second coup d'œil sur Hollicott, puis, résigné, murmure : aot — Les Anglais ont exigé qu'on remplace les enfants par des chèvres. Une puanteur me les signale. Elles sont une _ dizaine, rangées comme un tableau de chasse et, le cou coupé, séchent dans un coin de la cour. Horrifié, je songe aux enfants qu'a « connus » son grand-père. _ Hollicott s'approche. Le vieux Brahmane s'oy gne, gravit les marches du temple, se prosterne — _ et, entr'ouvrant la porte da eanctuaire, disparaît, Une rumeur confuse un instant me parvient que déchire, soudain, un horrible cri, comme un. _ BY eri d'agonie. Je demande a Hollicott qui s'est décidé a me rejoindre : — Qu'est-ce qu'on sacrifie donc la-dedans ? — Aucun Européen, me répond-il, n'a jamais pu y aller voir. Qu'est-ce que vous racontait le vieux Brahmane ? i — Des souvenirs de famille, dis-je. La chèvre est prête. pour le supplice.

- L'Hindou nu maintient, raidies, ses pattes de. 296 NOUS
AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE derrière. Un sacrificateur en blouse
saisit un lourd couperet. Mais avant que de faire sa besogne, il nous réclame
son obole, tendant une main de boucher ot noircissent des caillots. L'œil
allumé, des chiens efflanqués font cercle, comme des loups, guettant leur
soupe rouge. Le couperet s'abat. Le sang gicle. La tête saute sur le sol,
vivant quelques secondes d'une atroce vie convulsée. Les. pattes battent
encore furieusement. Les chiens ont bondi et lappent. La jeune femme
avec ses tristes yeux d'espoir regarde comme hallucinée, l'agonie d'ot doit
'survenir le miracle. oe Maintenant, c'est le tour d'une autre chèvre _ que
traîne une femme courbée et qui tousse, — J'en ai assez des temples, dis-je'
à Hollicott. ' et le Temple des Vaches, mais je vous préviens que celui des
vaches, c'est encore plus dégoûtant. — Vous admirerez cela si vous voulez
: moi, je rentre. \ — Oh! ce que j'en parlais, c'était tousse. Le Brahmane
qui nous 'reconduit nous sourit, soufflé et luisant. — C'est curieux, dis-je
au capitaine, comme tous les Brahmanes, sauf le vieux qui m'a parlé, ont
l'air bien portants. — Vous devez voir encore le Temple des Singes

- BENARES ———soQ7 ? = Il n'y a pas de sort plus enviable aux Indes, _répond Hollicott. La Brahmane ne fait rien. On le paie quand on naît, quand on est malade, quand _ on guérit, quand on meurt. On lui lave périodi- © - quement les pieds avec une eau qu'on boit ensuite, _ et c'est encore la Brahmane qui a le droit d'être _ dégoiité. . | Quittant le repaire de Kali, nous retraversons la ville convulsive. La nuit vient. Des brumes glacées montent du fleuve. Les dieux difformes > ou érotiques s'estompent aux flancs des temples. _ La lune s'est levée dans un ciel pur, ou tremblent les premières étoiles. . L'auto nous attend et sur la route cabossée 'nous fuyons vers l'hôtel. || Ni Hollicott ni moi ne parlons. _—— A quoi vous pensez? me demande-t-il, tout a coup. — A cet Olympe de cauchemar et & ses dieux aliénés. — On a les dieux qu'on mérite, déclare Hollicott, tenace.



LE NEZ DE CLEOPATRE ' ~ En compagnie de sa femme de chambre et de - son pékinois, l'infortunée Desdemona est repartie hier soir. Elle a quitté l'hôtel voilée comme une Hindoue, afin de masquer sa joue soufflée et son petit nez débordant. Hollicott, obligé par sa mission à prolonger son séjour de quarante-huit heures, n'a pu l'accompagner que jusqu'à la gare. Sur le quai, les adieux n'ont pas manqué d'intensité, Trop préoc- ie cupée d'elle-même pour s'évanouir d'une séparation, Mrs. Van den Basalt s'indignait, cependant, & l'idée de repartir seule, reprochant & . Hollicott une défection que, dans son humeur acariâtre, elle. feignait d'attribuer à de l'indiffé- | rence. En vain, le capitaine lui opposait-il des arguments d'autant plus impuissants qu'ils étaient plus logiques, Desdemona, Cornélienne, lui répliquait qu'entre l'amour et le devoir un cœur vraiment épris n'edt point hésité. Certains mots regrettables ont même été prononcés. Comme le capitaine, à la fois sper par |

300 .NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE les reproches et soulagé par le départ, lui explique qu'un soldat ne peut faillir & son poste, Desdemona qui, rageusement, s'était enfoncée dans son wagon, 'dans l'instant précis où le train s'ébranlait, reparut à la portière pour s'écrier — Vous vous conduisez peut-être comme un bon officier, mais pas comme un gentleman. Encore que venimeuse, cette flèche du Parthe ne produisit pas la blessure que Mrs: Van den | . Basalt en attendait. C'est qu'elle avait commis | l'imprudence de reparaître dévoilée et le train qui l'emportait laissait dans les yeux du capitaine, figé sur le quai, un visage tout semblable & ceux que réfléchissent 4 Luna Park ou 4 Coney Island ces effarants miroirs convexes dont la caricature est irrésistible. — Vous comprenez, me confiait ce soir Hollicott, si elle avait pleuré ou, tout simplement, | — si-elle avait été jolie comme d'habitude, j'aurais — eu du chagrin, mais sa joue était si grosse d'un ~ côté et son nez si grosse de l'autre, que je n'ai pu m'empêcher de rire et je crois bien qu'elle m'a vu. Enhardi par cette confidence, je lui ai demandé 3 — Mais vous l'aimez encore ? ' — Lisez cette lettre, s'écria-t-il, vous verrez 'que la question ne se pose plus. — Une lettre de Desdemona ? Déjà ? — Oui, de rupture. Desdemona est Américaine, elle ne perd pas de temps : elle l'a écrite dans le train. Elle y a joint une petite photo que

j'avais prise moi-même au Khyber-Pass. 1g photo est très bien réussie, ma kodak est excellent : 'vous vois, Desdemona est a dos de chameau, et elle tient ses trois pékinois dans la bras. C'était encore le temps, soupire-t-il, owt ils étaient trois. Vous pouvez lire & haute voix. Je lis la lettre, un peu surpris : je ne croyais pas Mrs. Van den Basalt aussi intelligente. i Debout, son whishy a la main, Hollicott, non sais aïsladcolie: relit la lettre par dessus mon epaule. eo Adieu, poor darling, je ne regrette rien. Cela a ba une expérience instructive. Je suis contente de l'avoir — tentée avant qu'il ne soit trop tard. J'aurais pu vous ___ épouser et j'aurais certainement divorcé une troisitme ___ fois. Maintenant, je suis éclairée : je n'épouserai pas plus — un Anglais que je ne choisirai de nouveau un Américain. — -« Les Américains, sitdt qu'ils vous épousent, recommencent & s'occuper de leurs affaires, et je pense que les Anglais, sitét qu'ils vous épousent, doivent recommences _& s occuper d eux-mêmes... _ . Tras injuste, interrompt Hollicot derrière - moi. — Laissez-moi donc lire. Elle hove très bien, ee Vous êtes Anglais, cher marquis, vous en avez Les aéalitle et les défauts : épousez une fille de votre race. Il est possible que vous la rendiez heureuse. Un Anglais est très capable de faire le bonheur d'une femme, a la condition qu'elle soit Anglaise. BENARES mh

ae 302 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE — Je prends cela pour un compliment, intèr rompt de nouveau Hollicott. Je reprends : .. Moi, je pars pour le sud de l'Europe.” Je vais tena dee expériences chez les Français, les Espagnols, les Italiens et, peut-être, pousserai-je jusqu'en Roumanie car, décidément, je crois que, pour l'amour, il n'y a encore que les Latins. — Très exagéré, remarque le capitaine. « .. Ceux-ci sont peut-être des maris moins fidèles — que les Anglo-Saxons, mais ils doivent continuer a s'occuper de leur femme dans le même moment qu'ils la trompent. Ils doivent être aussi plus distrayants. J'ai connu deux fois, pendant plus d'une année, ce qu'on appelle un bonheur durable : j'en ai assez. Plutdt que de m'ennuyer avec un Anglo-Saxon fidèle, je préfère m'amu- — ser avec un Latin inconstant, car c'est de cela surtout qu'une Américaine qui a été mariée deux fois en Améfique a besoin... » _ — Pauvre fille, conclut Hollicott, cela peut la * mener très loin. Je vais, ajoute-t-il, garder la' lettre encore huit jours, et après je déchire. — Pourquoi huit jours ? — C'est le terme que j'ai fixé & mon chagrin.

L'ENVOUTEMENT En voyage, si agréable que soit un camarade, _ il est des jours où sa vue même vous impatiente. Lorsque ce compagnon vous conseille et vous dirige, s'aggravant ainsi jusqu'à se rendre indispensable, son absence soudaine vous apporte un véritable soulagement. Aussi, Hollicott ayant && mandé à l'état-major, mon esprit, plein d'ingratitude, connaît le bonheur des vacances. Avant de me quitter, et d'une manière péremptoire, il m'a intimé l'ordre de ne pas me promener ce soir dans Bénarés, après le coucher du soleil. Une certaine effervescence règne en effet dans _ la ville, à la suite d'une récente bagarre. L'on raconte même qu'un soldat britannique aurait _ &é tué, la nuit dernière, dans le quartier des danseuses. Hollicott, que j'ai interrogé à ce sujet, | a évité de me répondre, soit qu'il ne s'entende encore rien de précis, soit plutôt qu'il ait voulu dramatiser davantage l'incident par son silence diplomatique. | Mais sitôt le dîner, et en dépit de ses recom

~ 304 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE mandations, }
je me suis échappé de Ihétel, savourant la joie d'être seul, et me suis fait
déposer a l'entrée de la ville. La foule semble détendue.et remonte
silencieusement des ghats. Les passants se font rares. Jerre sans projets. Je
ne visite plus, je flane. J'aime Bénarés, ce soir. Les longues heures de la
nuit sont devant moi, comme l'avenir. La lune est montée et ses phares pales
et doux raniment, aux flancs des temples ou des palais, la foule des' dieux
endormis. Le silence m'aya ae Des promeneurs, aux : efede nus, ne
marchent pas : ils glissent. Qu'il est charmant d'errer la nuit, a l'aventure,
dans une cité inconnue! Une allégresse me soulève. Je me sens léger,
presque fluide. Je viens de cueillir, sur un vieux mur lézardé, une rose -
toute neuve. A peine entr'ouverte, elle a di éclore au clair de lune, en se
trompant de rayons. Je la presse, l'écrase un pel contre les narines, pour
oublier les relents qui m'assiègent maintenant : une odeur que je reconnais,
fade, écœurante, l'odeur même de la ville sainte, l'odeur de ls Mort. 'Je
tourne dans une ruelle qu'une fente, entre deux temples, improvise. Prudent,
je compte soigneusement ces couloirs incessants et prend: mes points de
repère. Mais je m'amuse a me croire perdu. Cette idée me fait rire. Quel
souvenir & raconter : perdu, la nuit, dans Bénarés... Chose singulière, je ne
me sens pas seul : mor

" BENARES 3h = __ ombre, sans doute, derrière moi, si longue qu'elle _ descend la ruelle toute badigeonnée de lune. | Je voudrais fumer. J'ai oublié mes allumettes, _ Je cherche un promeneur, quelqu'un qui fume _ et, brusquement, je m'arrête, le cœur glacé : il n'y a plus personne dans la rue. . - Quelle heure est-il donc ? Je consulte mon bracelet-montre. J'y vois mal. Dix heures ? Onze heures ? En tout cas, il est temps de rentrer. : ride . Je rebrousse chemin. Je me rappelle : il faut que je prenne la première ruelle à droite, la seconde à gauche, celle où un dieu à tête d'éléphant sort d'un mur. Voilà la rue : il n'y a pas de dieu & Tangle du couloir, tout au moins, il n'y a pas ce dieu-là. | C'est un masque féroce, enfermé dans une sorte | de cage. J'ai dû mal calculer. Si je retournais à mon point de départ, il me semble que je me retrouverais, mais je ne sais plus si c'est à gauche _ ou si c'est à droite. Qu'est-ce que je vais faire ? (J'ai froid. . ~ Quelqu'un, là-bas. Un mendiant accroupi. Il _ fait une tache blanche contre le mur blanc. Il dort. Je n'ose pas le toucher. C'est peut-être un saint. Je tousse, puis je le frappe un peu, du _ . bout de ma canne. Il relève la tête. Quel affreux visage. Il n'a pas de regard. Ses yeux sont comme > _ des trous. Est-ce qu'il est aveugle ? Non, il me regarde et il se relève. Je regrette maintenant de -
Tavoir réveillé. 'Je lui demande, en anglais, le Pe: CROISSET. 20

<€ 306 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE chemin de
l'hôtel. I] ne comprend pas. Je le quitte. Pourquoi me, suit-il ? Je n'ai jamais
vu quelqu'un qui ressemblât autant 4 un mort. Ses pommettes sont
saillantes, ses joues rentrées, si creuses, et ses yeux, ses yeux, surtout... Je
marche vite, il n'est le derrière moi, mais je ne sais pas où je vais. 3 in-
tensas passe. Je n'ose l'aborder. Il le faut, pourtant. Je fais un pas vers elle
qui la ternifie. Elle tourne dans une rue et disparaît, mais je me suis trop
arrêté : le mendiant aux yeux crevés est de nouveau derrière moi. ,Qu'est-ce
qu'il veut ? Je lui tends une roupie. i] l'accepte. Va-t-il partir ? Je
m'éloigne Je ne l'entends pas, mais je le devine derrière moi. Il est grand,
un peu voûté et s'appuie sur un bâton. Vais-je errer ainsi toute la nuit ? \
Est-ce une lumière, là-bas ? Je suis sûr d'avoir vu une lumière. Je me hâte.
Je monte une rue, y en descends une autre. Une odeur pestilentielle m'arrive.
Cette lumière, ce sont les biichers. Les morts brillent et fument. Je sais
maintenant où je suis et cette certitude m'accable — je suis à près de deux
lieues de l'hôtel. Ces out-casts qui attisent les flammes ou ratis~ sent les
cendres, comprennent-ils l'anglais > L'un d'eux me regarde. Je lui donne de
l'argent. Je lui épelle le nom de l'hôtel. Tout cela est, vain. le m'éloigne &
nouveau. = +

__ BENARES | 30? Une grande fatigue, comme une courbature, __
fatarde ma marche. Et & quoi bon. marcher > __Jamais plus je ne retrouverai
mon chemin, De nouveau, ce mendiant derrière moi. Je finirai tout de même
par trouver quelqu'un qui parle l'anglais. Il y a eu des désordres, hier ~
__dans la ville, il doit y avoir des patrouilles. Une ruelle, une autre encore,
puis une autre, Elles vont, reviennent, s'entrelacent. Leur système sinueux
s'enchevêtre à travers la ville, compliqué comme un réseau veineux. Depuis
une heure, envoiité, je tourne dans le même cercle et tous mes circuits me
ramènent aux morts. Malgré moi, je suis aimanté vers leurs lumières, __
pareil à ces papillons ou à ces oiseaux nocturnes qui, la nuit, se cognent aux
lampes. - Une chambre, un lit, un refuge. Dormir |... En dépit du froid, je
voudrais me coucher là, le long d'un mur, avec mon manteau sous ma
__tête. Mais le sol suspect et puant m'en empêche et aussi la présence de
mon suiveur inquiétant. Mon but, maintenant que j'ai renoncé à retrouver
ma route, est de le perdre. Mais il est à ma poursuite et parfois, selon
l'orientation des rues, son __ ombre hostile me précède. C'est dans elle que
je __ marche à présent, dans son dos patient, dans sa tête. Cet irréel
mannequin noir gravit les rues avant moi et semble me guider, pour mieux __
m'égarer, dans un labyrinthe de cauchemar. ____ Les pieds me font mal, j'ai
les tempes serrées. - Un brouillard s'est levé, lourd de miasmes, l'a

308. NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE leine du fleuve
fétide dont la vapeur me transperce. Je suis glacé et je transpire. Je dois
avoir la fièvre. C'est elle, ce n'est pas la peur qui me fait claquer des dents.
C'est elle, plus que la lune déformante qui réveille maintenant d'une vie
infernale ces murs obsédés de dieux. Peur > De quoi et de qui aurais-je peur
? Sauf, le mene diant, il n'y a personne et je renverserais d'un coup de poing
cette silhouette de cadavre. Mais 4 quoi bon me mentir ? Je sais que j'ai
peur, peur & cause de ce mendiant, peur parce qu'il n'y a _ personne, et
surtout peur parce que j'ne comprends _ pas pourquoi j'ai peur. Révolté, je
me domine. — Je siffle, je brandis délibérément ma canne. Je déambule
d'un pas dégagé. Que je dois être ridicule | Mais je n'arrive pas 4 me
dominer. Je ne tente même plus de me moquer de ce moi fanfaron et
pitoyable dont les gestes, doublés par la lune, se reflètent en ombres
chinoises. Un affollement, une panique de bête m'envahissent, me serrent la
gorge, me font sauter le coeur et j'ai envie de crier. Derrière moi, l'autre est
là, sinistre, drapé de linges et votité. Menaçant, je me dirige vers lui, la
canne levée. 4 Comme il est vieux, comme il a l'air malade, et ce regard
blanc d'aveugle... Je laisse retomber ma canne. Il recommence à me suivre,
avec sa démarche cassée d' automate. La nuit tragique, la nuit étrangère m'
opprime. ee

__ BENARES ~ re Semen Que je suis seul | Je songe a la phrase de Kim: « I] n'y a pas dans toute l'Inde quelqu'un qui soit plus seul que moi.» * , Prés des larmes, je m'appuie, épuisé, contre une __ porte. Elle a cédé. De la lumière, Ah ! n'importe quot, n'importe ol, mais sortir de ces rnes, échapper a cette poursuite... Une petite cour ovale, un escalier de bois. * Une vieille femme en descend, et, dans un anglais laborieux, me demande : . — Vous êtes le docteur ? Je la regarde interdit., . — Si vous venez pour les danseuses, grondet-elle, il est bien tard. — Laissez-moi entrer, dis-je. Jamais une chambre ne m'a paru plus accueillante. Elle est tout en haut du petit escalier en — spirale. Elle sent le moisi et l'encens. __ - Poe Des tentures effilochées miasquent, par endroits, la chaux décrépite et humide des murs et sem-, blent prolonger le sordide tapis de la pièce. __ Je me jette sur une manière de divan qui rend __ un son rauque. Mais je ne dors pas tout de suite. Je suis trop fatigué et l'odeur de la pièce me soulève le coeur. Je voudrais ouvrir une fenêtre. Y a-t-il seulement une fenêtre ? S'il y en avait une, elle serait éclairée par la lune, et je ne vois rien. Pourquoi n'ai-je pas demandé & la vieille des allumettes >? ; . : | -L'odeur vient du divan.

310 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE > ‘ Jienlave mon manteau, j’y enfouis mon visage. Jessaie de ne pas entendre ce qui se passe derrière la cloison. Une plainte 2? Une chanson ? Je ne sais pas, cela se ressemble tant dans ce pays. Pourquoi m’a-t-on demandé si j’étais le docteur > Ce n'est pas une chansom ce n'est même pas un. gémissement. C'est trop continu. C'est un rale. Quelqu’un qui meurt a côté. Et puis, de — temps en temps, une voix qui tousse, mais c'est une autre voix. Qu’est-ce qui bouge ? Ce doit @tre des rats. Mais cela m’est égal. Et puis, tout 4 coup, une blancheur dans la | chambre : c’est le mendiant. I] est 14, devant moi, a me toucher, le fantême même de la mort. Je pousse un cri qui me réveille. Combien de temps ai-je dormi ? — La chambre est toujours dans l’obscurité. Mais je .n’ai pas révé le rale. Il ronfle contre la cloison, avec une régularité de moteur. De temps en temps, il s'arrête, me donnant l'odieux_espoir que c'est la fin, Il est si fort parfois, ou la cloi- © son si mince, que le rale haléte, me semble-t-il dans ma chambre. Je ne peux plus l’entendre. Je ne peux plus vivre dans cette obscurité. : Il y a une bougie sur la table, je l’ai vue en entrant. I] me faut de la lumière. Je me lève, je tatonne le long du couloir, guidé, comme attiré par les plaintes. J’ ouvre une porte. De vieilles femmes sont l& qui prient et se

BENARES™= 0 3H dandinent. I] y en a une jeune, par terre, la tête dans les mains. Des choses brillent dans des cassolettes. Sur un lit, une femme : elle a la bouche ouverte, c'est elle qui rale. Son visage est brouillé de taches, de crotites. ibs, Sap Je ne sais plus ce que je fais. Je prends une des bougies allumées, je l'emporte. Je vois maintenant mon divan. Je ne pourrai pas dormir la-dessus. ~ Je sors. Je descends l'escalier. C'est le petit jour. e Quelqu'un, enfin, au coin d'une rue, et qui comprend l'anglais. A sa suite, je monte des degrés, traverse deux ou trois ruelles et je m'arrête, éperdu, comme, dans le désert, le voyageur découvrant l'oasis : l'auto est là. toute la civilisation || Il a toujours été là, 4 quelques mètres, avec le chauffeur endormi dans la voiture. _ J'arrive A l'hotel. Ma chambre ! Voila mes valises, voila mon lit, voila mes moustiques... Je me rue dans mes draps. Je m'endors, mais de quel horrible sommeil ! Les morts sont revenus, serrés, tassés autour de moi. Ils encombrent la porte et la fenêtre. Leurs ombres sinistres se pénètrent, se bousculent. Des morts que je n'ai jamais vus, qui ne sont pas de ma race, se mêlent aux autres, aux miens. L'un d'eux qui vient d'entrer n'est qu'une vapeur. Sa forme floconneuse se précise au pied de mon lit, monte comme une colonne, domine tous les spectres : c'est lui, c'est le mendiant de

4 312, NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE cette nuit... Il me prend la main, se penche sur moi, davantage, davantage. Son horrible bouche... S'il s'approche encore, je sens que je vais mourir, mourir ici... Soudain, un tremblement de terre. L'hôtel a basculé. Le feu, le feu maintenant. / -Mais ce n'est rien de tout cela : c'est Hollicott qui me secoue, tandis que sous le soleil de midi, - j'ouvre des yeux aveuglés. — Du Croussett, murmure-t-il, le visage inquiet, il faut partir cette soir même : il est temps. ‘

LA LUMIERE QUI SETEINT - Sous un couchant criblé d'astres
impatiens, le bateau, lentement, sort du port. Les jardins et les Baches de
Bombay s'embrasent, flottent un instant dans un bref crépuscule, et
brusquement, s'éteignent sous le déclic de la nuit. Le large... De durs vents
poisseux labourent la mer solide. Elle cogne aux flancs du bateau de ses
lourds ressacs d'étain. Sourd à la cloche du dîner, je demeure seul sur le
pont, mon cœur aimanté par la rive. Tout — ce que j'ai aimé ou détesté, je
l'enveloppe et présente dans une même passion nostalgique. À peine - guéri
de ses poisons, je regrette jusqu'à Bénarès. _ Sans doute ai-je failli mourir
de la sainte ville meurtrière et suis-je heureux d'en être échappé à mon
âge, ce n'est pas que l'on ait tant envie de vivre, mais on est tellement
habitué ! ~ Je regrette aussi la gaieté de Hollicott, elle m'accordait dix ans
de moins. Un télégramme reçu à bord m'annonce ses fiançailles avec miss

=

314 NOUS AVONS FAIT UN BEAU VOYAGE Stones.

Evidemment, chaque 4ge a ses plaisirs, et lui est mar pour le bonheur. Le bateau plonge dans des gouffres et, cabré, atteint les étoiles : va-t-il enfin les décrocher >? Les derniers parfums de la terre indienne se sont dissous, et avec eux les rêves réalisés de mon enfance. é Mon beau voyage |... Est-il possible qu'il soit fini > Longtemps, je demeure ainsi, le front buté _ contre la nuit, avec le regard sete des yeux" qui déjà se souviennent... Paris, le 10 janvier 1930. f bs eo.

The text on this page is estimated to be only 30.99% accurate

TABLE] DEPART ..cccccccccesccccccencvccssccscecceescecece
Les premiers pas de la convalescence.....++es« Ou lon retrouve
“Hollicott..... eee. Le bateau..... Pras idirataie wiesa soa alpen ee
ecnecaeere MERIENS SOULS «caw on vis sing Mesveieitn x seis a eee ‘
Bomeay. eoeseerseeeree oe Scud ob ohag oweRe deseaa mameaae Une
princesse hindoue.....sseeseseeee Boutique de femmes..... DM Re RS
eae eee Welcome.....0++ Ppa Anh eet ae as ey + Aux FETES DE
KAPURTHALA.....00s000: len DSL VOVERE Sofie neg «255 bos bd
alae ERR CERT: East is east and west is west.....+0. ree Les mille et
ume nuits..... Dee ieee Ee Durbar... .. 258.0%. fr ee Sree Se sorana ee
D'AmRITzAR ig Pariser Soca e ees. cae Be Rat es at AZAR oD Ee sO Rees
ee aigretets Monologue 06+0005- ae oi bibatrs grate Lahore accdes
estieieles ec e@ooeversee PROMI BOT ECI IT | DEE Te irtaiais Fate dake
a tae oie ci vele's oceroie's,s Wisiejeraie aro woteie - Rikki-Tikki-
Tavi.....6. YD ate De ee Sunt Lacrime Rerum..... a ety Ras

The text on this page is estimated to be only 34.77% accurate

316 TABLE a Conudentena Soc Lieaeenesnae eine sued tal ne
journée anglaise.....eeeeereceecs 125 Wo GONS s yacoe seca eas Ons
aaa ee ae 135 Liecndleaa. <5. ccc ot beeen ee ee 139 USMPUR Sec cs ses
eae ee 143 Pls porhiere:. 5. «sv es cb wee eae ‘yee 145 Devant que les
chandelles.....0000 153 La-ville sacuretise.;a... . ca ces exe aoe 161
De Vabyrinthe:.. cota dos Chews amon woae pees 165 PDRIGENIE 2 ons
videos Pane Ls cee cane Dae eee 173 Desdemonia et
Gwendoline.....+00. 175 La relève des oiseaux...
..c0.cccacssecessscws 183 ba ‘chatte.. «. 2s0<i5 2326 aca 187 Au PAYS DE
BIKANER..... Bt ere ti Sy i oo 195 Weire- Bikaner: 2c. + clovn
qhotenwe eee eek 197 CSATSIOED cry nsa since aac Ge eal a ee a 201
Mes grandes chasses..... SS cares ae Sacepaten yon 205 palaiissneuwhsc oo
Oe Sav een eae 213 Un vieuk: palais<. . .co- aingiee oats cea arenes 217
SPAIPUNGT: cen Sa cade os we ac oe Ee es 223 foe spectacle, joc 0
Sceaquanaees ee ae eee 225 MADER ne es 5G es ck a FI A ee a 231 GRA
coe Se See NA sates pra aaa a rad eca amen ees 237 Le chef-d’œuvre
officiel.....eeeeeeee 239 Le paradis ST ge ee 243 Deux et deux font
quatre ?.....0ceeeee 247 egal Sic Osti Semis woecaren eee aC een 251
BENaRES.....4.5 Coes Lue Dane seman Soe 255 Le prologue: 3) ose
epee eoene ae 257 La cour des Miracles... 0... cicessssececwecs 261 s
bicherssicc02. shee hee ee wine 209

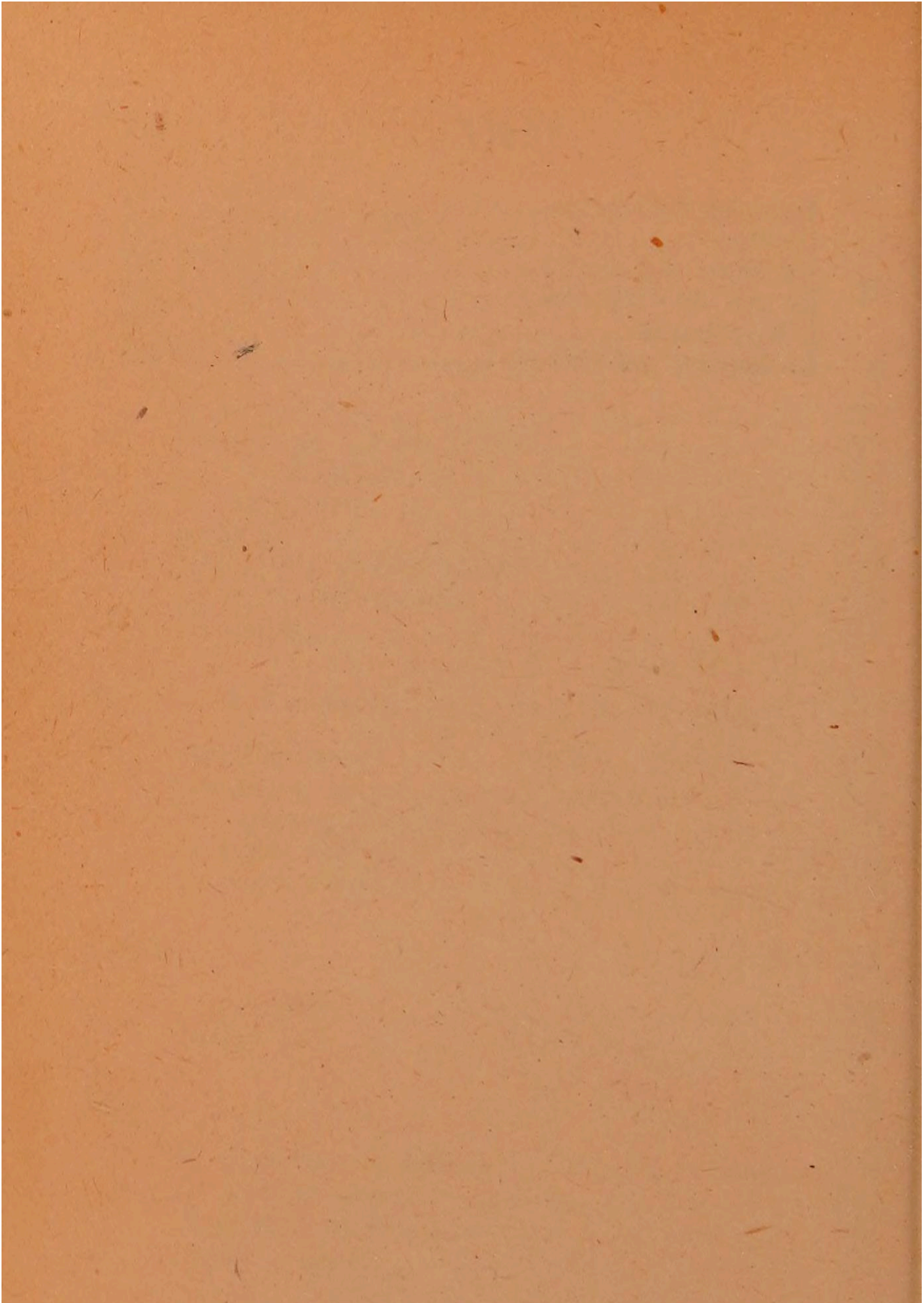
The text on this page is estimated to be only 24.60% accurate

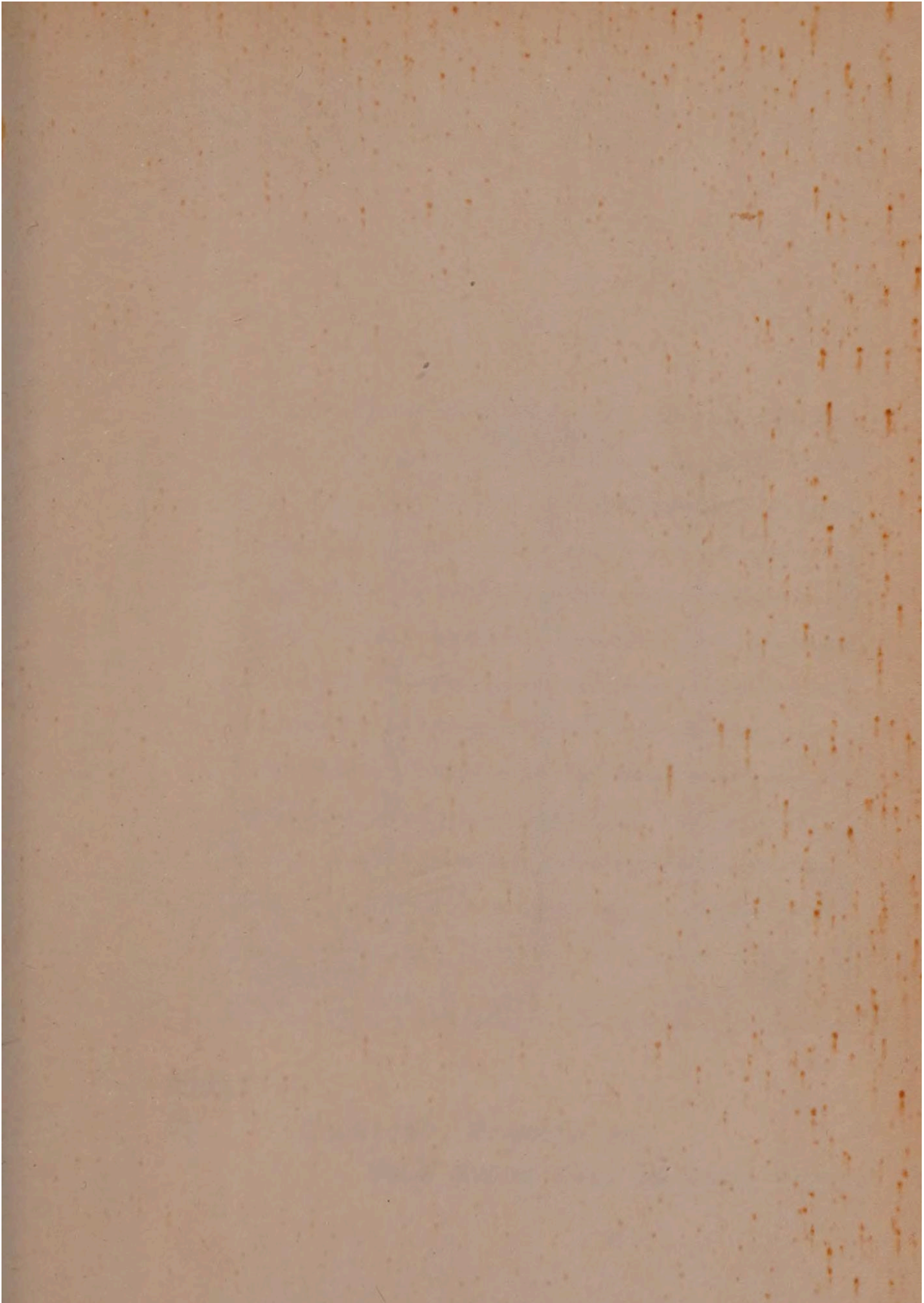
5 ee oh > eoeeceesesoesee

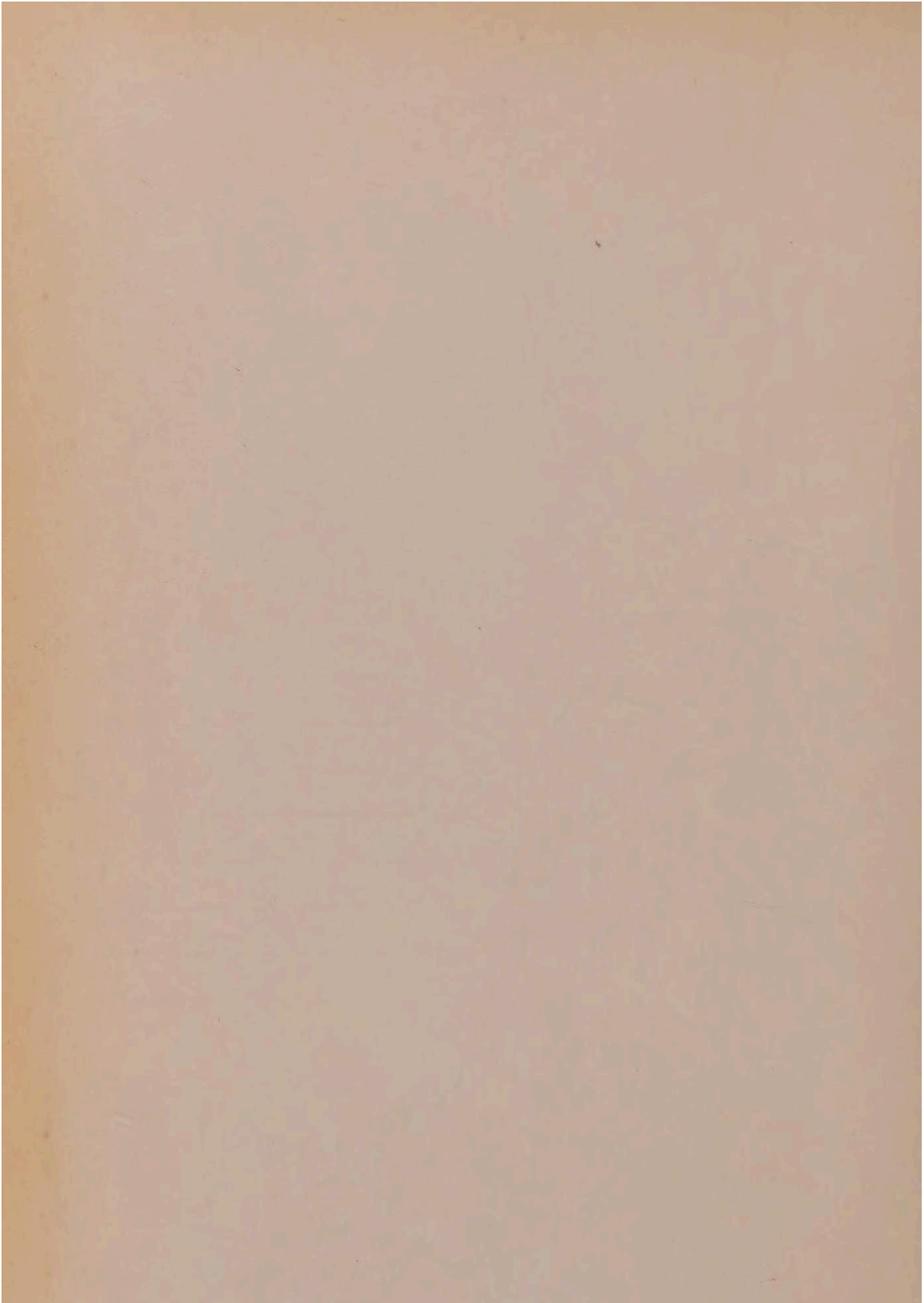
TABLE

317

Bouddha indésirable.....	275
Entr'acte.....	283
La faune des dieux.....	287
Le nez de Cléopâtre.....	299
L'envoûtement.....	303
La lumière qui s'éteint.....	313



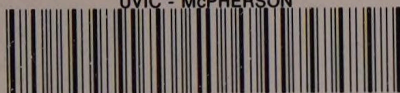




DATE DUE GAYLORD M-2 3 5 3 S = < o Croisset, Francis de
Nous avons fait un beau voyage, 019868

CEUVRES DE FRANCIS DE CROISSET La Féerie Cinghalaise.
Nous avons fait un beau voyage. La Vie parisienne au Théâtre. Nos
Marionnettes. La Dame de Malacca, roman. Le Dragon blessé. ° La Cête de
Jade. CHEZ BERNARD GRASSET EDITEUR 5¢ Edition Durand, 18, rue
Séguier, Paris.

UVIC - McPHERSON



3 2775 90311541 7

FRANCIS DE CROISSET

**Nous avons fait
UN BEAU
VOYAGE**

GRASSET